

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

Wilhelm Tell

Schauspiel von Fr. Schiller 382912

GUILLAUME TELL

DRAME

DÉ FR. SCHILLER

TEXTE ALLEMAND

PUBLIÉ AVEC UNE NOTICE LITTÉRAIRE
ET DES NOTES GRAMMATICALES, HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

PAR TH. FIX



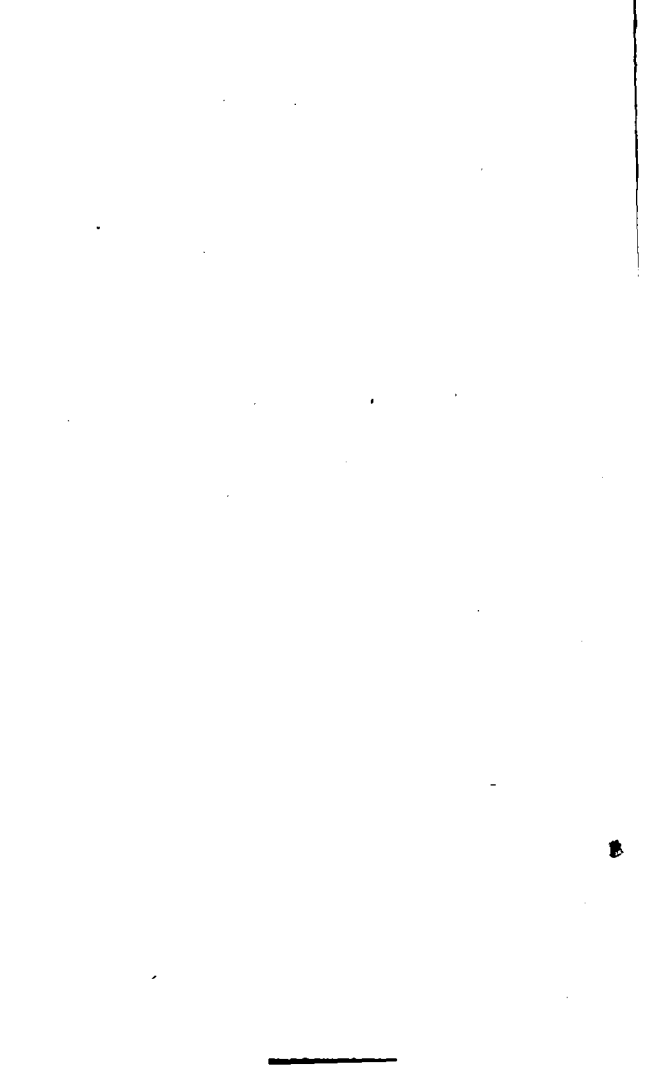
PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARBAZIN, N° 12

(Quartier de l'École de Médecine)

1850



INTRODUCTION.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR L'HISTOIRE DE GUILLAUME TELL.

Au commencement du *xiv*^e siècle, la Suisse, dont la plus grande partie autrefois avait obéi aux rois de Bourgogne, était devenue province immédiate de l'Empire, et se trouvait partagée en une multitude d'États. Zurich, Bâle, Berne, etc., étaient alors villes impériales; les cantons d'Uri, de Schwytz, d'Unterwald avaient pour gouverneurs des avoyés ou baillis, nommés par l'Empereur. Albert d'Autriche, comte de Habsbourg, possédait en Helvétie des domaines considérables; il voulut étendre encore sa domination dans le pays et en faire un État pour un de ses fils. Les cantons d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald se révoltèrent contre cette prétention; ils chassèrent les baillis autrichiens et formèrent une ligue pour la défense de leurs libertés, tout en réservant les droits de l'Empire (1308). Albert marcha contre eux; mais il fut assassiné par son neveu, Jean le Parricide, dont il détenait injustement l'héritage. Les Autrichiens furent ensuite vaincus à la bataille de Morgarten, et la liberté de l'Helvétie fut dès lors assurée.

Voilà ce que nous apprend l'histoire.

La tradition ajoute que Walther Furst, Werner Stauffacher et Arnold de Melchthal furent les instigateurs de l'insurrection dans

les trois cantons d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden. Tandis que cette conspiration se tramait, un gouverneur d'Uri, nommé Gessler, s'avisait d'un genre de tyrannie ridicule et horrible. Il fit mettre, dit-on, un de ses bonnets au haut d'une perche dans la place d'Altorf, et ordonna qu'on saluât le bonnet sous peine de la vie. Un des conjurés, nommé Guillaume Tell, ne salua point le bonnet. Le gouverneur le condamna à être pendu, et ne lui donna sa grâce qu'à condition que le coupable, qui passait pour archer très-adroit, abattrait d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils. Le père tremblant tira, et fut assez heureux pour abattre la pomme. Gessler, apercevant une seconde flèche sous l'habit de Tell, demanda ce qu'il en prétendait faire. « Elle t'était destinée, dit le Suisse, si j'avais blessé mon fils. »

« Il faut convenir, ajoute Voltaire ¹, que l'histoire de la pomme est bien suspecte. Il semble qu'on ait cru devoir orner d'une fable le berceau de la liberté helvétique; mais on tient pour constant que Tell, ayant été mis aux fers, tua ensuite le gouverneur d'un coup de flèche; que ce fut le signal des conjurés; que les peuples démolirent les forteresses. »

Il n'est point de nom plus populaire que celui de Guillaume Tell, point d'histoire plus connue que la sienne dans les fastes de la liberté. La poésie et les arts en ont fait à l'envi l'objet de leurs compositions. Des monuments nombreux en Suisse en rappellent les différents traits.

On a prétendu néanmoins que toute cette histoire n'est qu'un conte, et l'existence même de Tell est devenue problématique.

Un certain François Guillimann, auteur d'un ouvrage, *de Rebus Helveticis*, qui parut sur la fin du xvi^e siècle, est le premier qui ait envisagé l'histoire du héros suisse comme un mélange de fictions et de faits probables, ou plutôt comme une vérité de convention qui ne supporte pas l'examen.

Dans une lettre adressée à un de ses amis, il s'exprime ainsi :

« Vous me demandez ce que je pense de l'histoire de Guillaume Tell. Voici ma réponse. Quoique dans mes *Antiquités helvétiques* je me sois conformé à la foi populaire en rapportant certains détails, cependant, à vrai dire, quand j'y regarde de près, tout ce récit me

¹ *Essai sur les Mœurs.*

paraît une pure fable. Ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que jusqu'ici je n'ai rencontré aucun écrivain, aucune chronique antérieure au *xvi^e* siècle, qui fasse mention de cet événement. On dirait que tous ces détails ont été inventés dans le but de fomenter la haine contre l'Autriche.

... Les *Uranlens* eux-mêmes ne sont pas d'accord entre eux sur l'endroit qu'habitait leur prétendu héros ; ils ne sauraient donner aucun renseignement sur sa famille, ni sur sa postérité, tandis que la plupart des autres familles de ce temps-là existent encore. Je pourrais alléguer d'autres raisons qui rendent cette histoire suspecte. Mais à quoi bon vous arrêter en pareille matière ? »

Quelques années plus tard, le compilateur *Grasser* fit remarquer, le premier peut-être, certains traits de ressemblance entre *Tell* et *Toko*, héros scandinave, dont un ancien historien danois, *Saxo Grammaticus*, mort vers l'an 1204, raconte ainsi l'aventure :

« Un certain *Toko*, attaché depuis quelque temps au service du roi *Harald*, avait excité, par sa valeur et ses exploits, la jalousie de ses compagnons d'armes. Un jour qu'à table la conversation était fort animée, *Toko* se vanta qu'il abattrait de loin, du premier coup de flèche, une pomme, si petite qu'elle fût, placée sur une perche. Ses envieux le rapportèrent au roi : celui-ci, homme méchant, ordonna à *Toko* de prendre pour but une pomme placée sur la tête de son fils, et jura que, s'il ne l'abattait du premier coup, sa vanité lui coûterait la vie. Le guerrier se voyait ainsi contraint de faire une chose à laquelle il ne s'était point engagé. Ses ennemis, pour le perdre, avaient saisi une parole échappée dans l'ivresse d'un festin, et le roi, prêtant à cette parole, un sens qu'elle n'avait pas, força *Toko* de se signaler par un coup de maître. Il conserva cette force d'âme qui surmonte les obstacles, et la grandeur du péril fortifia son courage. Ayant donc placé son enfant, il lui recommanda de rester immobile au sifflement de la flèche, et de détourner la tête, pour ne pas voir le trait que son père allait diriger contre lui. *Toko* prit ensuite trois flèches ; il en mit une sur son arbalète, et enleva la pomme du premier coup. S'il avait eu le malheur de blesser son fils, il aurait expié par le supplice l'erreur du trait fatal. — Le roi ayant demandé à *Toko* ce qu'il avait prétendu faire des deux autres flèches, puisqu'il ne pouvait éprouver la fortune qu'une seule fois, l'adroit archer lui répondit : « Elles t'étaient destinées, si j'avais manqué le but. Plu-

« tôt que de subir un supplice non mérité , je me serais vengé de la violence que tu as exercée envers moi. »

« Toko s'était à peine tiré de cette aventure , qu'il s'exposa à un nouveau péril. Harald ayant vanté son adresse à glisser avec des patins , Toko prétendit qu'il ne le céderait pas au roi dans cet art. Harald aussitôt obligea son rival à faire preuve de son talent sur le rocher Kolla , en Scanie. L'imprudent Toko , se fiant dans sa force et son adresse , gravit , à l'aide d'un bâton , jusqu'à la cime du rocher , il attache ses patins , et se met à glisser avec une extrême vitesse. Bien que , dans ce voyage rapide , il lui arrivât de heurter contre des pointes de rocher , il resta ferme sur ses pieds : rien ne put étonner son courage , ni lui faire perdre l'équilibre. Le vertige eût saisi tout autre , dont la vue aurait plongé du haut de ce rocher dans les précipices qui le bordaient. Enfin , ses patins s'étant brisés , il tomba , et il eût trouvé la mort dans les flots , si son bon génie n'eût veillé sur lui. En se cramponnant aux fentes du rocher , Toko réussit à descendre jusqu'à la mer , où des pêcheurs le recueillirent. Le roi le crut mort , et des fragments de patins , qu'on avait retirés de l'eau , le confirmèrent dans cette opinion. Toko , maudissant Harald , qui , au lieu de le récompenser , le poussait à de si périlleuses aventures , se retira auprès de Svend , fils d'Harald , qui armait en ce moment contre son père. Un jour , ayant surpris Harald derrière un buisson , près de Helgehavn , Toko se vengea des outrages qu'il en avait reçus , en lui lançant un fleche qui le blessa mortellement. Le prince fut transporté à Julin , où bientôt il expira. »

Entre ce récit et l'histoire de Tell il se trouve , on le voit , une assez grande analogie , pour qu'on ait pu soupçonner que l'une était , au moins dans certains points , une copie , une réminiscence de l'autre.

La querelle s'engagea bientôt à ce sujet entre les érudits. Elle se montra surtout ardente et passionnée vers le milieu du dix-huitième siècle. Si l'in vraisemblance de quelques détails rapportés dans l'histoire de Tell avait déjà frappé Guili mann plus de cent ans auparavant , la même cause , encore fortifiée par la ressemblance que présentaient les aventures merveilleuses du héros suisse et du héros scandinave , devait , à plus forte raison , exciter l'esprit d'examen et de critique à une époque où la philosophie de Wolff et de Leibnitz opérait une révolution dans le monde de l'intelligence et de la pensée.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des discussions et des haines, des violences même et des persécutions, que fit naître alors cette question. Rappelons seulement, pour caractériser l'acharnement qui passionnait le débat, qu'une brochure célèbre, ayant paru d'abord sous le titre de *Fable de Tell*, puis sous celui de *Guillaume Tell, fable danoise*, en 1760, œuvre d'Uriel Freudenberger, pasteur de Gléresse, mais attribuée quelque temps à G.-E. de Haller, fut, par arrêt des magistrats du canton d'Uri, brûlée par la main du bourreau, et qu'elle attira à son auteur supposé de foudroyants anathèmes.

Un peu plus tard, le monument élevé par J. de Muller à la gloire de son pays, réhabilita, par le prestige d'un beau talent, l'histoire de Guillaume Tell. Cependant, en y regardant de près, on a cru remarquer, à cet égard, dans le récit de l'historien, une certaine hésitation, indice du doute et de l'incertitude. On voit aussi que le sort de la *Fable danoise* était présent à sa pensée.

En somme, Muller, en revêtant l'histoire de Tell de l'autorité d'un grand nom, ne la mit pourtant pas à l'abri de toute critique ; car il laissait subsister dans toute leur force les principales objections de ceux qui l'avaient rejetée.

La discussion ne tarda pas à se ranimer. Elle a été de nos jours habilement résumée par M. J.-J. Hisely, professeur à l'académie de Lausanne. L'examen approfondi auquel il s'est livré, montre clairement qu'il existe aujourd'hui quatre systèmes sur la tradition de Guillaume Tell. Le premier admet cette tradition dans tous ses détails, comme on la croit dans le pays d'Uri, avec une foi implicite. Le second admet l'existence de Tell, son refus de saluer le chapeau, sa navigation sur le lac, et la fin tragique de Gessler ; mais il rejette l'histoire de la pomme. Selon le troisième système, Guillaume Tell aurait existé ; il se serait probablement fait remarquer dans le pays par quelque action hardie, mais du reste insignifiante, en ce qu'elle ne se rattacherait par aucun lien au plan des conjurés, et que, par conséquent, elle n'aurait exercé aucune influence sur la formation de la confédération suisse. Enfin, dans le quatrième système, la tradition de Guillaume Tell serait une pure fable, composée après coup.

Ce qui paraît bien certain, c'est que les plus anciennes chroniques qui fassent mention de Guillaume Tell et des traits qui com-

posent son histoire, ne remontent pas au delà de la fin du quinzième siècle. Le héros suisse n'avait été, antérieurement, célébré que dans des ballades, des légendes, et des chants populaires; et c'est à ces sources que les chroniqueurs suisses ont puisé l'histoire de Guillaume Tell. C'est ce que dit expressément, pour son compte, Melchior Russ, le plus ancien écrivain qui ait enregistré l'aventure du héros d'Uri.

La chronique de Tschudi, dont Schiller a surtout fait usage pour la composition de son drame, n'a été rédigée que dans la seconde moitié du seizième siècle.

Ce qui est encore plus certain, c'est que le trait de la pomme est celui qui a le plus compromis l'authenticité de la tradition. Plusieurs l'ont rejeté comme impossible.

Cependant l'histoire nous a transmis le souvenir de plusieurs archers qui se sont signalés par des traits d'adresse non moins surprenants que celui que le peuple des Alpes attribue à son héros. Cambyse, quoique pris de vin, perça d'un trait, comme il l'avait prédit, le cœur du fils de Prexaspès, à une assez grande distance. Alcon, de Crète, avait la main si sûre, qu'un jour un serpent ayant enveloppé son fils Phalère de ses longs replis, il tua le monstre d'un coup de flèche sans blesser l'enfant. Le Macédonien Catènes abattait les oiseaux au vol. On se rappelle la funeste expérience que Philippe de Macédoine fit un jour de l'adresse d'Aster, qui, des murs de Méhone, lui décocha un trait avec cette inscription : « A l'œil droit de Philippe. » L'empereur Domitien plaçait un enfant à une grande distance, lui ordonnait de tendre une main, qui devait servir de but, et faisait voler des traits entre chacun des doigts, sans en toucher un seul. Sous le règne d'Adrien, un Batave nommé Soranus décochait une flèche, et avant qu'elle retombât il la fendait en l'air d'un second trait. — Un tireur américain s'est signalé de nos jours par une adresse prodigieuse. Cet homme, nommé Lathrop Baldwin, de Ridgbourg en Pensylvanie, abattait avec une carabine, à la distance de dix-huit aunes, une pomme placée sur la tête d'un autre homme, appelé Thomas Foy. Aucune coiffure ne protégeait la tête de ce dernier; ses cheveux étaient lisses, et la pomme était fort petite.

Ce n'est donc point l'impossibilité du fait en lui-même, c'est plutôt l'analogie qu'il présente avec une légende venue du Nord, qui

autoriserait à considérer comme un mythe le trait d'adresse attribué par la tradition suisse à Guillaume Tell.

La légende de la pomme remonte en effet aux temps mythiques de la Scandinavie, où elle s'était conservée dans les chants populaires. Elle n'est ni suisse, ni danoise, ni norvégienne; à proprement parler, elle appartient à tous les peuples du Nord ou qui sont venus des contrées septentrionales. Elle reparait çà et là sous les mêmes formes et accompagnée d'accessoires plus ou moins variés. On la retrouve, en différentes contrées, des Alpes jusqu'en Islande, des bords de la Tamise jusqu'aux rivages de la Baltique, et peut-être a-t-elle franchi ces limites.

Le héros de cette légende appartient lui-même à des époques diverses. On nous saura gré peut-être de rassembler ici ces traditions, qui toutes rappellent l'histoire de Guillaume Tell.

Nous parlerons d'abord de l'aventure de Puncler. Elle est tirée d'un livre de sortilèges et d'exorcismes, intitulé *Malleus maleficarum*, composé en 1489.

AVENTURE DE PUNCLER.

Un certain comte du Rhin, surnommé le Barbu, ayant entrepris le siège du château de *Lendenbrunnen*, dont les habitants infestaient la contrée, réussit à s'en emparer, grâce à l'adresse d'un archer qu'il avait à son service. Cet archer, nommé Puncler, qui avait sa demeure à *Rorbach*, dans le diocèse de Worms, était si habile qu'il abattit à coups de flèches tous les gens du château, à l'exception d'un seul homme. Jamais ce sorcier ne visait à faux. Avait-il décidé la perte d'un individu? celui-ci ne pouvait échapper au trait fatal.

Or, un jour, un des seigneurs de la cour du prince, voulant s'assurer de l'adresse infailible de Puncler, élève de Satan, lui ordonna de prendre pour but un denier placé sur le bonnet de son jeune fils. « Je le ferais, dit le sorcier, mais difficilement : j'aimerais mieux m'en dispenser, de crainte que, trompé par le Diable, je ne sois l'auteur de ma mort. » On lui avait donné à entendre qu'il y allait de sa vie. Toutefois, vivement pressé par le prince, il cacha une flèche dans son pourpoint, en mit une autre sur son arbalète, et enleva le denier sans blesser l'enfant. Le prince ayant demandé ce qu'il prétendait

faire de la seconde flèche : « Je vous en aurais frappé pour venger ma mort, dit Puncler, si le Diable eût dirigé le premier trait contre mon enfant. »

AVENTURE DE WILLIAM DE CLOUDESLEY.

Les grandes forêts d'Angleterre furent longtemps redoutables aux Normands. Elles étaient habitées par les derniers restes des bandes de Saxons armés, qui, reniant encore la conquête, persistaient à repousser la loi de l'étranger. Partout chassés, poursuivis, traqués comme des bêtes fauves, c'est là seulement, qu'à la faveur des lieux, ils avaient pu se maintenir en nombre, et sous une sorte d'organisation militaire qui leur donnait un caractère plus respectable que celui de voleurs de grands chemins.

Parmi les chefs de partisans et d'outlaws, ou de bandits saxons, que les ordonnances royales avaient mis hors la loi, Adam Bel, Clym of the Clough ou Clément de la Vallée et William of Cloudesley ne sont pas les moins célèbres. Ces trois hommes étaient, à ce qu'il paraît, natifs de la province de Cumberland. Suivant une ancienne ballade, ils auraient été contemporains de Robin Hood, c'est-à-dire qu'ils auraient vécu sous le règne de Henri II, dans la seconde moitié du XII^e siècle. Les aventures surprenantes de ces trois archers sont le sujet d'une longue romance composée au XV^e siècle, et divisée en trois parties, ou en trois chants, dont le dernier comprend l'histoire de la pomme.

Adam Bel, Clément de la Vallée et William de Cloudesley s'étant rendus tous les trois coupables du délit de chasse, furent mis hors la loi normande, et obligés de s'enfuir pour sauver leur vie. Réunis par le même sort, ils se jurèrent fraternité, suivant la coutume du siècle, et s'en allèrent ensemble habiter la forêt d'Ingleswood, que la vieille romance nomme Englyshewood, entre Carlisle et Penrith. Adam et Clément n'étaient point mariés; mais William avait une femme et trois enfants qu'il avait laissés à Carlisle. Un jour il résolut d'aller les visiter. Il partit malgré le conseil de ses compagnons et arriva de nuit dans la ville; mais, reconnu par une vieille femme à laquelle il avait fait du bien, il fut dénoncé au juge et au schériff, qui cernèrent sa maison, le prirent, et, joyeux de cette capture, firent dresser sur

la place du marché un gibet tout neuf pour l'y pendre. On allait exécuter la sentence qui le condamnait à une mort ignominieuse, lorsque Adam et Clément, qu'un jeune porcher avait instruits du sort de leur frère d'armes, parurent tout à coup. Ils tuèrent les justiciers royaux et engagèrent une lutte sanglante, qui se termina par la délivrance du prisonnier.

Cependant, les trois héros, fatigués de leur résistance à l'autorité royale, se décidèrent à faire leur soumission au roi et lui demandèrent une charte de paix. Ils arrivent à Londres avec le fils aîné de William, entrent dans le palais sans dire mot à personne, s'avancent dans la salle; et mettent un genou en terre en levant la main. « Sire, disent-ils, veuillez nous faire grâce, nous sommes coupables du délit de chasse. » — « Comment vous appelez-vous ? » demanda le roi. — « Adam Bel, Clément de la Vallée et William de Cloudestly. » — « Êtes-vous ces brigands dont on m'a parlé ? Je jure devant Dieu que vous serez pendus tous les trois. » — Aussitôt le roi les fit arrêter. Mais la reine, touchée du sort des trois frères qui étaient venus volontairement faire acte de soumission, intercédait pour eux. Elle rappela au roi la promesse qu'il lui avait faite en l'épousant, de lui accorder la première faveur qu'elle demanderait, et elle obtint leur pardon. En ce moment arrivèrent du Nord des messagers : ils remirent au roi une lettre qui l'informa qu'Adam Bel, Clément de la Vallée et William de Cloudestly avaient fait un grand carnage des gens de justice et des officiers royaux de Carlisle, qu'ils avaient à eux seuls tué le juge, le schériff, le maire, les constables, les sergents, abattu plus de trois cents hommes, et de plus, dépeuplé le parc. Le roi ayant lu cette lettre, éprouva une vive douleur. Il se repentit d'avoir promis la vie sauve à ces brigands. Mais, curieux de voir des chasseurs si redoutables exercer leur adresse, il appela ses meilleurs archers, ceux de la reine, et les trois frères d'armes. Ceux-ci, après quelques heureux essais, plantèrent dans un champ deux baguettes de coudrier à vingt fois vingt pas de distance. « Je tiendrai pour un habile archer, dit William, celui qui à une pareille distance fendra l'une de ces baguettes. » — « Aucun de mes hommes d'armes, dit le roi, ne saurait toucher ce but. » — « J'essayerai », reprit William. Il tendit son arc, et visa si juste que la flèche fendit la baguette. — « Tu es le meilleur archer que j'aie jamais vu », dit le roi étonné. — « Pour plaître à mon seigneur, dit William, je ferai un

coup plus surprenant. J'ai un fils âgé de sept ans : j'aime ce fils avec tendresse. Je le lierai à un pieu, en présence de tout le monde, je poserai une pomme sur sa tête, et à la distance de cent vingt pas je partagerai la pomme avec une flèche sans blesser l'enfant. » — « Je te prends au mot, dit le roi ; mais si tu la manques, tu seras pendu. Si tu touches la tête ou le corps de l'enfant, je jure par tous les saints du paradis que vous serez pendus tous les trois. » — « Ce que j'ai promis, répliqua William, je le tiendrai. » — Il planta un pieu en terre, y lia son fils aîné, auquel il recommanda la plus grande immobilité, et lui ayant fait détourner la tête, il y posa la pomme. Après avoir pris ces précautions, William se plaça à la distance de cent vingt pas, tendit son arc, pria les personnes présentes d'observer le silence, et décocha le trait, qui traversa la pomme sans toucher l'enfant. — « Dieu me préserve de jamais te servir de but ! » s'écria le roi.

L'habile archer, ses frères, sa femme et ses enfants furent conduits à la cour, où le roi et la reine les comblèrent de faveurs et de bienfaits.

Le coup d'adresse de William de Cloudesly s'est longtemps conservé dans la mémoire du peuple. Plusieurs poètes anglais font allusion à ce fait prodigieux. L'ancienne ballade anglaise a fourni à Walter Scott plusieurs traits de la belle scène du jeu de l'arc, dans *Frankoe* (ch. xii).

AVENTURES DE HEMING.

Harald Haardraade, roi de Norvège (1047-1066), alla visiter Aslak, riche paysan de l'île de Torg, laquelle fait partie du groupe d'îles de Halogaland (Helgoland), et lia connaissance avec Heming, fils de l'opulent insulaire.

Aslak, qui se méfiait de son hôte, entreprit de l'éloigner. Il s'avança et dit que le vaisseau du roi était prêt à faire voile. Le prince lui répondit qu'il avait l'intention de passer la journée dans l'île ; puis il gagna la forêt, pour y disputer à Heming l'honneur de la victoire au tir de l'arbalète. Mais, bien que Harald fût un habile archer, il ne put égaler son rival. Pour venger son affront, il lui donna, sous peine de la vie, d'abattre d'un coup de flèche, une

noisette posée sur la tête de son frère Biørn. D'abord Heming refusa d'obéir à un ordre si barbare ; mais enfin , cédant aux invitations de son frère , il pria le roi de se placer à côté de Biørn , afin de s'assurer de la réussite du coup. Harald y plaça Odd Ofelgsœn , et se tint auprès de Heming. Celui-ci , ayant fait le signe de la croix et appelé la vengeance du ciel sur l'oppresseur , au cas où il ferait couler le sang innocent , décocha le trait et enleva la noisette posée sur la tête de Biørn. Là-dessus , le roi alla se coucher. Au point du jour , Aslak dit encore à Harald que son vaisseau n'attendait que lui et le signal du départ. Le roi dit , comme la veille , qu'il passerait la journée dans l'île. Après avoir bu , Harald descendit au rivage. Il invita d'abord Haldor Snorresœn , puis Baudvar Eldjarnssœn , à défier Heming à la nage. Ceux-ci s'étant excusés , Nicolas Thorbergsœn , parent du roi , montra plus de complaisance. Les deux rivaux nagèrent fort loin ; mais à la fin , Nicolas Thorbergsœn , fatigué à l'excès , pria Heming de le porter au rivage. Personne ne voulut engager une nouvelle lutte avec Heming. Le roi ne put voir sans jalousie et sans dépit le triomphe de cet habile nageur. Il ôta ses vêtements et s'élança dans la mer. Aslak conseilla à son fils de se réfugier dans la forêt. « L'aigle lutte contre l'aigle , » répondit Heming en suivant le roi. Harald le saisit et le plongea dans l'abîme.

L'onde couvrait nos deux nageurs. La nuit étendait son voile sur l'horizon , en sorte que bientôt il fut impossible de distinguer les objets. Cependant le roi prit terre , et il demanda ses vêtements. Personne ne douta qu'Heming n'eût trouvé la mort dans les flots. Un triste silence régnait autour de la table où étaient les convives ; mais lorsqu'on eut apporté de la lumière et que le roi se fut assis sur son siège , tout à coup Heming entra dans la salle et vint offrir à Harald un couteau que l'on avait remarqué à la ceinture du roi. Les assistants conclurent de là qu'Heming avait désarmé son rival dans la mer. Le lendemain Aslak demanda au roi s'il était disposé à partir ? — « Oui , dit-il , mais je désire qu'Heming fasse la traversée avec moi. » — Ils abordèrent au pied d'une montagne escarpée : un sentier étroit , pratiqué dans le flanc de la montagne , conduisait à un plateau qui s'avancait en saillie et dont la surface offrait si peu d'étendue qu'un cheval eût eu de la peine à s'y tenir. Le roi ordonna à Heming de glisser avec des patins sur ce petit espace. Heming objecta vainement que la terre était durcie et dépourvue de

neige. Contraint de se rendre à la volonté du roi, il se mit à glisser deçà delà, avec une adresse qui surprit les spectateurs. Heming sollicita le roi de se borner à cet essai et de ne pas le soumettre à de nouvelles épreuves. Mais Harald lui dit de fournir encore une carrière, en glissant de haut en bas, à partir du sommet de la montagne. — « Autant vaut me mettre à mort, » dit Heming. — « En effet, reprit le roi, si tu refuses d'obéir, tu es un homme mort. » Alors Aslak offrit tous ses biens pour sauver la vie de son fils; mais, Harald lui ayant répondu qu'il se souciait peu de ses biens, l'intrépide Heming pria les personnes présentes de ne pas intercéder pour lui. Il se retira un moment, et reçut d'Odd Ofeigsen le linceul de Saint-Etienne, lequel, dit-on, a la vertu d'arracher au péril de mort tout être vivant qui le porte. Cependant le roi, accompagné de sa suite, venait de gravir sur le rocher plat dont nous avons parlé. Il avait jeté légèrement son manteau rouge sur ses épaules. Il planta sa lance en terre et se fit tenir à dos par son parent Thorbergsen, qui, à son tour, était retenu par un de ses compagnons, et ainsi de suite, en sorte que les courtisans, se soutenant l'un l'autre, formaient une file le long de l'étroit sentier. Heming lia ses patins et se mit à glisser du haut de la montagne. Les courtisans le considéraient avec étonnement. Il faisait les sauts les plus hardis sans perdre ses patins. Lorsqu'il fut arrivé près de l'espace restreint où il avait d'abord glissé, il se débarrassa de ses patins par un mouvement adroit, et s'élança d'un bond sur la plate-forme où était le roi, qu'il saisit par son manteau. Mais le perfide Harald lâcha son manteau, et Heming fut précipité dans l'abîme.

Telle est la tradition scandinave. Nous supprimons le récit de la lutte qu'Harald eut à soutenir contre les Islandais que sa tyrannie avait excités à la révolte. Il suffit d'ajouter que, suivant la *Saga*, Heming fut recueilli par des pêcheurs, qu'en 1066 il prit part, dans l'armée des Anglais, à la bataille de Standforbridge, et qu'une flèche, par lui lancée, désigna si bien Harald Haardraade, qu'un autre archer le reconnut et le frappa mortellement.

Au reste, le roi norvégien dont il est question dans ce récit était Harald, fils de Sigurd, qui, au premier choc des deux armées, devant les murs d'York, reçut un coup de flèche qui lui traversa la gorge.

L'entreprise hasardeuse de Heming, sur la montagne, était le sujet

d'une ballade qui circulait encore au temps de l'historien Thormod Torfæus (né en Islande en 1636, mort à Copenhague en 1719) : *de quo oda adhuc superstes circumfertur*, dit-il.

AVENTURE D'ENDRIDE ILBREID (en latin *Pansa*, c'est-à-dire *aux pieds larges*) EN NORVÈGE.

L'histoire que nous allons rapporter se trouve au chapitre ccxxxv^e de la *Saga d'Olaf Tryggvesson*. C'est le récit de la visite que ce roi fit à Endride Ilbreid, jeune païen de condition, qu'il voulait convertir au christianisme.

Le roi Olaf Tryggvesson et Endride, ayant ôté leurs vêtements, se mirent à nager et jouèrent d'abord ensemble. Ils se plongeaient mutuellement ; mais enfin ils restèrent si longtemps sous l'eau, qu'on désespéra de jamais les revoir. Cependant, le roi Olaf reparut à la surface de l'eau ; il gagna le rivage, et s'y reposa de ses fatigues, sans se revêtir de ses habits. On ignorait ce qu'Endride était devenu, et personne n'osait interroger le roi. Après quelques moments d'inquiétude, on crut apercevoir Endride, qui s'avancait en nageant d'une façon toute particulière. Il avait eu l'adresse de se procurer une monture. Il était assis sur un gros chien de mer, le tenait des deux côtés par la barbe et le dirigeait ainsi vers la côte. Près d'atteindre le rivage, il lâcha l'animal. Aussitôt le roi se leva pour nager à la rencontre d'Endride. Il l'entraîna sous l'eau, et l'y retint longtemps. Cependant l'un et l'autre reparurent à la surface, et le roi prit terre. Quant à Endride, il était si fatigué qu'il eût péri si le roi ne fût allé à son secours. Lorsque Endride eut repris ses sens et que les deux rivaux se furent habillés, le vainqueur dit au vaincu : « Tu es un nageur habile, Endride, mais rends gloire à Dieu, sans moi tu périssais ; car tu es le plus faible de nous deux, j'en prends à témoin ceux qui nous ont observés. » — « Il te plaît d'en juger ainsi, » reprit Endride. — « Pourquoi, demanda Olaf, as-tu lâché le chien marin, au lieu de le tuer et de le traîner au rivage ? » — « Parce que vous auriez dit que je l'avais trouvé mort, » répliqua Endride.

La nuit fut consacrée au repos. Le lendemain, le roi proposa un nouveau défi à Endride. Il s'agissait de voir qui des deux était l'archer le plus adroit. — « Monseigneur, dit Endride, il me semble que

l'expérience de la veille devait vous suffire. A quoi bon m'engager dans une entreprise hasardeuse qui m'offre encore moins de chance de succès que la première? » — « Je voudrais qu'il en fût ainsi, reprit le roi. Je tiens à ce que tu tires de l'arc avec moi, et que tu t'avoues vaincu. » — « J'y consens, dit Endride, puisqu'il vous plaît de voir combien votre adresse est supérieure à la mienne. » — Ils allèrent dans une forêt voisine de la cour. Le roi ayant ôté son manteau, planta en terre un éclat de bois, qui, à une distance considérable, devait servir de but aux deux archers. Ensuite, il tendit son arc, et visa si bien que le trait frappa le sommet du copeau et s'y fixa. Les spectateurs s'accordèrent à dire qu'il était impossible de tirer plus juste. Endride, à son tour, vanta l'adresse du roi, et dit que, pour lui, après un coup pareil, il pouvait se dispenser de tirer. Le roi lui laissa l'alternative de faire un essai ou de reconnaître son infériorité dans l'art de manier l'arbalète. Endride se résolut à tirer. Sa flèche entra dans la coche de la flèche qu'Olaf avait lancée, en sorte qu'elles étaient comme enchâssées l'une dans l'autre. Le roi parla en ces termes : « En vérité, Endride, ton adresse est remarquable ; toutefois, ce coup n'est pas décisif. Qu'on amène ici l'aimable enfant sur lequel, disais-tu naguère, tu concentres toutes tes affections ; qu'il nous serve de but à la distance que je fixerai. » On amena l'enfant. Le roi le fit lier à un pieu, et ayant demandé une pièce d'un jeu d'échecs, il la fit placer sur la tête de l'enfant. « Nous allons, dit-il à son adversaire, nous allons abattre cette figure du sommet de la tête de ce jeune enfant sans le blesser. » — « Essayez, si tel est votre bon plaisir, répondit Endride ; mais si vous frappez l'enfant, je le vengerai. » — Le roi fit mettre autour du front de l'enfant un mouchoir, dont deux hommes devaient tenir les deux extrémités pour l'empêcher de se mouvoir lorsqu'il entendrait le sifflement de la flèche, puis il se plaça au lieu d'où il voulait tirer, se signa, et bénit la pointe de la flèche avant de la décocher. La rougeur se répandit sur le visage d'Endride. Le trait vola sous la pièce et l'enleva ; mais il avait effleuré la peau de la tête, qui saigna abondamment. Alors Olaf invita Endride à tirer à son tour ; mais la mère et la sœur d'Endride vinrent, et le prièrent, en versant des larmes, de renoncer à une entreprise si téméraire.

La Saga raconte ensuite que « le troisième jour, Olaf vainquit

son adversaire dans un combat singulier ; qu'Endride, dont le roi avait captivé l'admiration par son adresse, se rendit à la volonté du vainqueur, se fit baptiser, et qu'après sa conversion il fut admis dans le cortège du roi. » Suivant la tradition, Endride aurait pris part à une expédition maritime sur le vaisseau *Orm-le-long*, et trouvé la mort dans la bataille de Svolder.

Olaf I, fils de Tryggve, roi de Norvège, se fit, vers la fin du x^e siècle, l'apôtre de son peuple, dont il entreprit la conversion. Il fut vaincu l'an 1000 dans le combat naval de Svolder, que lui livrèrent les Danois et les Suédois. Cette bataille lui coûta son royaume.

Nous avons déjà rapporté l'aventure du héros danois Toko, qui, dans l'ordre chronologique, trouverait ici sa place.

AVENTURE D'ÉGIL.

Si de la Scandinavie nous passons en Islande, nous y retrouvons la légende de la pomme dans l'aventure d'Égil, dont la *Vilkinasaga* a conservé le souvenir.

Un jour le roi de Nidung, à qui l'on avait plusieurs fois vanté l'adresse d'Égil, voulut s'en assurer. Il fit placer une pomme sur la tête du fils d'Égil, et ordonna au célèbre archer d'y viser de manière que le trait ne volât ni trop haut, ni trop bas, ni à côté du but, mais qu'il traversât la pomme. Le roi ne lui défendit pas de frapper son fils, sachant qu'il éviterait, si possible, de le blesser. Égil ne devait lancer qu'une seule flèche, néanmoins il en prit trois, les garnit de plumes, en appuya une sur la corde de l'arc, et perça la pomme, de façon que la flèche en enleva une moitié et que le reste tomba à terre. Ce coup d'adresse s'est conservé longtemps dans la mémoire du peuple. Il excita l'admiration du roi. Égil devint illustre parmi les hommes : on le surnomma Égil l'archer. Le roi Nidung demanda à Égil pourquoi il avait pris trois flèches, tandis qu'il ne devait décocher qu'un seul trait. « Monseigneur, répondit Égil, je vous dirai la vérité. Ces deux flèches vous étaient destinées si j'avais eu le malheur de blesser mon enfant. » Le roi ne s'offensa point de cette réponse. Tous les assistants jugèrent qu'Égil avait parlé en homme de cœur.

La légende du père visant à la tête de son enfant cache, sans doute, sous une enveloppe merveilleuse, un fond de vérité. Pour appuyer cette opinion, rappelons, en terminant, deux faits bien connus, appartenant à l'histoire ancienne.

Nous lisons le premier dans Hérodote :

« On raconte qu'un jour Cambyse dit à son ministre Prexaspès, dont le fils était échanson du roi : « Prexaspès, que dit-on de moi, et quel homme pensent les Perses que je suis? » — « Maître, répondit Prexaspès, de toutes choses ils te louent, si ce n'est qu'ils te croient trop adonné au vin. » Le roi reprit en courroux : « Les Perses me disent trop adonné au vin ; ils me croient insensé, privé de jugement ? Tu vas tout à l'heure connaître s'ils disent vrai ou si, parlant ainsi, ce sont eux qui, au contraire, ont perdu le sens ; car avec ce trait, si je frappe au milieu du cœur de ton fils que voilà là-bas devant ma porte, les Perses, sans doute, sont menteurs. » Cela dit, il tend son arc, et du trait frappe l'enfant ; lequel étant tombé, il commanda de l'ouvrir et regarder le coup, et en effet, le fer était au milieu du cœur. Sur quoi, transporté d'aise et s'éclatant de rire, il dit au père : « Tu le vois, Prexaspès, je ne suis pas fou... Vis-tu jamais, dis-moi, archer aussi sûr comme je suis? » Prexaspès le voyant hors de sens, et craignant pour soi, répondit : « Maître, le dieu ne tirerait pas plus juste. »

Voici maintenant ce que raconte un ancien poète grec :

« Alcon voyant son fils étreint par un affreux serpent, tendit son arc d'une main tremblante. Il ne manqua pas le reptile. La flèche, rasant la tête de l'enfant, pénétra dans la gueule du monstre. Renonçant désormais à faire usage de son arme meurtrière, l'heureux père suspendit au chêne (d'où le serpent s'était élancé sur Phalère) son carquois, en mémoire de son adresse et de son bonheur. »

C'est apparemment du mélange ou de la combinaison de ces deux récits qu'est née la légende de la pomme. Le premier était connu en Grèce par Hérodote, en Italie par Sénèque le philosophe, et peut-être par quelque autre écrivain plus ancien. Le second a été souvent répété : il a été répandu jusque dans les régions lointaines du Nord, où le nom du célèbre archer de Crète était parvenu, sans doute, avec celui d'Hercule, son compagnon. D'ailleurs, on retrouve dans ces régions des traces de fables dont le berceau fut l'Italie, la Grèce, l'Orient. Des découvertes récentes ont prouvé que les Grecs et les

Romains avaient établi , sinon par terre , du moins par eau , des relations de commerce avec les peuples du Nord. Ils y importaient leurs traditions. C'est indubitablement dans la Scandinavie que la légende de la pomme est née d'un élément étranger, dans les temps héroïques de cette contrée si froide et pourtant si féconde en ingénieuses fictions. Elle s'est développée et perfectionnée dans le Nord. Les Angles et les Saxons , ou plutôt les Normands l'ont transportée dans la Grande-Bretagne. Des hommes venus des bords de la Baltique l'ont introduite dans les Alpes , où ils cherchèrent une nouvelle patrie. Observons que , suivant une tradition constante, les premiers habitants des Waldstetten étaient originaux de la Scandinavie ; que la légende suisse a une analogie si frappante avec celle de Toko, qu'il serait difficile d'en méconnaître l'origine septentrionale. Quand ? par quelle voie ? de quelle manière s'est-elle introduite dans les Alpes ? c'est là ce qu'on ne saurait dire avec certitude. Suivant un écrit remarquable sur ce sujet, lors d'une nouvelle invasion des Normands, sous la conduite de Godefroi et de Sigefroi , qui en 881 s'avancèrent jusqu'au Rhin , une peuplade du Nord , accompagnée des fils de Ragnard Lodbrok, aurait remonté ce fleuve , pénétré dans les Alpes , et fondé une colonie dans les vallons de ces montagnes. M. Schiern, rejetant cette hypothèse , la remplace par une autre, qui paraît mieux fondée. Suivant cet écrivain, les colons qui s'établirent dans les Waldstetten auraient fait partie des Goths qui, sortis de la Scandinavie, traversèrent la Mésie, envahirent l'Italie, et fondèrent un empire qui embrassa, outre ce pays, l'Illyrie, la Pannonie, le Norique et la Rhétie, ou le pays des Grisons, où l'on voit des vestiges d'une ancienne voie militaire des Romains, que suivirent les nouveaux conquérants. La légende scandinave aurait donc suivi la route par laquelle les Goths se rendirent en Italie, et de là, par la Rhétie, dans les Alpes. Quoi qu'il en soit, on ne saurait douter que la légende de la pomme n'ait été introduite en Suisse par une colonie venue du Nord.

ANALYSE LITTÉRAIRE

DE

GUILLAUME TELL.

En transportant du domaine de l'histoire et de la critique sur la scène dramatique l'aventure de Guillaume Tell, Schiller, plus que personne, a popularisé en Europe l'épisode le plus héroïque, le plus célèbre de l'histoire des Suisses.

Chose étrange ! Schiller n'avait jamais vu la Suisse, et cependant il a su imprimer à son œuvre, avec une admirable perfection, le caractère et la physionomie helvétique. On dirait qu'il a pris la nature sur le fait. La simplicité des touches, la fraîcheur du coloris, l'exactitude des détails topographiques, la fidélité du pinceau dans l'expression des caractères, une étonnante précision dans la peinture des mœurs, tout cela donne à sa poésie une réalité, un air de vérité historique et de nationalité suisse, bien capable de décourager les efforts tentés par la science pour désenchanter la tradition.

Grâce surtout aux prestiges de la muse, le mythe est devenu une vérité.

Nous sommes tout d'abord transportés par Schiller au milieu des Alpes.

La première scène de *Guillaume Tell* se passe dans le canton d'Uri, sur le bord occidental du lac des Quatre-Cantons, vis-à-vis du canton de Schwytz. Vers midi, au moment où apparaissent tous les signes d'un orage prochain, se présente Baumgarten, du canton d'Unterwald. Il arrive hors d'haleine, poursuivi par les cavaliers du bailli Wolfenschiessen. Plein d'effroi et d'anxiété, il supplie qu'on le passe sans retard de l'autre côté du lac ; mais ceux auxquels il s'adresse sont curieux de connaître le motif de sa fuite, et pendant qu'on détache la barque du rivage, Baumgarten se laisse aller à leur raconter comment il a vengé, par la mort du bailli d'Unterwald, l'injure faite à sa femme et à son honneur.

Cependant les premiers coups de tonnerre se font entendre, l'orage éclate, le lac est en fureur, et le pêcheur n'ose alors entreprendre de transporter le fugitif de l'autre côté. Tell paraît en ce moment, armé de son arbalète. Il s'annonce tout d'abord comme un homme d'action et de dévouement : « Quel est, dit-il, cet homme qui demande secours ? » Et c'est lui qui se charge de le sauver. A peine ont-ils quitté le rivage, que les cavaliers arrivent : furieux qu'on leur ait dérobé leur proie, ils s'en vengent sur la chaumière et les troupeaux. On voit là une image de la tyrannie sous laquelle gémissait alors la contrée.

Le poète nous transporte ensuite à Stenzen, dans le canton de Schwytz, où nous assistons à une scène d'une grande beauté entre Werner Stauffacher et sa femme. Cette scène rappelle celle de Brutus et de Portia dans le *César* de Shakspeare, que Schiller lisait alors. — La femme de Stauffacher décide son mari à visiter ses amis et à s'entendre avec eux pour secouer enfin le joug qui opprime la Suisse. Au moment où il va partir, arrivent Tell et Baumgarten. Baumgarten restera caché chez Stauffacher, qui se met en route avec Tell, pour se rendre à Altorf. C'est là que nous les retrouvons. Ils y voient le fort élevé par la tyrannie pour tenir en bride les habitants du pays; ils y sont témoins de la plantation de cette perche au haut de laquelle un bonnet était exposé à la vénération et aux révérences du peuple. Tous ces monuments de la tyrannie excitent à un égal degré l'indignation de Stauffacher et de Tell; mais, chez ce dernier, elle éclate moins en paroles, et il refuse d'entrer dans une conjuration. Malgré les instances de Stauffacher, il le quitte pour retourner auprès de sa famille. « Quelque chose que vous résolviez, dit-il à Stauffacher, ne m'appellez pas au conseil... mais si vous avez besoin de moi pour une action déterminée, alors appelez Tell ! Ce n'est pas moi qui vous ferai défaut. »

A la quatrième scène, nous sommes dans la demeure de Walther Furst, où se tient caché un autre proscrit, le jeune Arnold de Melchthal, que sa révolte contre un acte de tyrannie a forcé de s'éloigner de son vieux père, dont le sort l'inquiète : il attend avec anxiété de ses nouvelles, quand arrive Stauffacher, de la bouche duquel il apprend que, pour punir le vieillard de ce que son fils s'est soustrait à leur persécution, les barbares, avec un fer brûlant, l'ont privé de la vue et dépouillé de son bien. On comprend le désespoir et la rage

du jeune homme. Sa douleur s'exprime avec une éloquence souvent attendrissante; mais on doit regretter que certains traits d'une déclamation un peu affectée viennent çà et là en affaiblir l'effet et en déparer le naturel. — Walther Furst, Stauffacher et Melchthal posent alors les premières bases de la conjuration; ils conviennent de préparer la révolte, et se donnent rendez-vous au Rutli.

Le second acte nous transporte tour à tour, d'abord, dans la matinée, au manoir du vieux baron d'Attinghausen, au-dessus d'Altorf, sur la rive gauche de la Reuss; puis, au milieu de la nuit, sur le Rutli, à la limite des cantons d'Uri et d'Unterwald, au bord du lac des Quatre-Cantons. Pendant l'intervalle qui sépare le premier du second acte, on doit supposer que les trois principaux conjurés se sont occupés à recruter des adhérents.

La première scène du deuxième acte nous initie aux dispositions de la noblesse suisse au moment de la conjuration. Nous voyons ici le vieux baron d'Attinghausen, grande et noble figure, personnifiant en lui les sentiments patriotiques et les mœurs patriarcales. — Son neveu, Rudenz, est, au contraire, l'expression de cette partie de la noblesse qui, séduite par l'amour des nouveautés et par les attraits du plaisir, penchait pour l'Autriche. Rudenz, par sa défection, espère d'ailleurs obtenir la main de Bertha de Bruneck, riche héritière, dont il est amoureux, et c'est en vain que le vieillard essaye de rattacher le jeune homme à la cause nationale.

La deuxième scène nous fait assister à l'assemblée et à la conjuration du Rutli. Dans cette scène imposante, sinon dramatique, tous les traits sont réunis pour produire une complète illusion, et la couleur locale et l'exacte observance des us et coutumes, et le langage des conjurés et les nuances qui distinguent leurs caractères. Tout est ici nature et vérité. Seulement, on s'étonne que les conjurés, dans leur plan, abandonnent au hasard le soin de les délivrer de Gessler, celui de tous les baillis qui leur semble à eux-mêmes le plus redoutable: « Le temps porte conseil, dit l'un des conjurés. Attendons patiemment. Il faut laisser quelque chose à la fortune. »

Le poète, lui, savait bien que Gessler deviendrait, par le cours des événements, une victime dévouée à la vengeance de Tell; à la bonne heure! Mais les autres l'ignoraient, et ils auraient dû s'en préoccuper davantage. — Tell, d'ailleurs, ne paraît point à cette

assemblée. Son nom seulement y est prononcé par Baumgarten, auquel il a sauvé la vie, et qui s'étonne de son absence.

Le troisième acte et le quatrième sont consacrés presque exclusivement au héros du drame, à l'action principale de l'histoire et de la pièce.

La première scène du troisième acte, espèce d'idylle de la vie domestique, nous montre Tell au milieu de sa famille. Ainsi qu'il avait déjà fait dans *Wallenstein*, à l'homme fort, le poète a associé une faible femme : Hedwig est tout entière à l'amour conjugal, à l'amour maternel, et l'expression de ces sentiments a chez elle une nuance de délicatesse et de recherche presque au-dessus de sa condition. Ainsi, quand Tell, sur le point de se rendre à Altorf avec un de ses fils, essaye de calmer les pressentiments inquiets de sa femme, et lui demande pourquoi elle se tourmente ainsi sans sujet : « C'est précisément, dit-elle, parce qu'il n'y a point de sujet. — Tell ! reste avec nous ! »

Le contraste entre le mari et la femme est reproduit dans leurs deux enfants : l'un, plus semblable à sa mère, gardera avec elle la maison ; l'autre, que son caractère résolu fait ressembler davantage à son père, l'accompagne et se rend avec lui à Altorf.

Après l'idylle de la vie domestique, vient l'idylle du cœur. Rudenz profite d'une partie de chasse pour déclarer son amour à Bertha, qui convertit son amour à la cause de la patrie ; car Bertha est une vraie fille de la Suisse, et son âme ne respire qu'après l'affranchissement de ce malheureux peuple : on peut s'étonner qu'elle ait cru nécessaire d'attirer son amour dans une contrée sauvage et solitaire, pour lui dévoiler des sentiments qu'il était si facile de lui découvrir partout ailleurs ; on peut s'étonner que Rudenz les eût jusqu'à cette heure si complètement ignorés ou méconnus : comment avait-il pu croire qu'en trahissant la cause de sa patrie, il s'acquerrait des droits sur le cœur de celle qu'il aime ?

La fameuse scène de la pomme est assurément l'une des plus saisissantes et des mieux conduites que nous offre le théâtre allemand. Tell, en passant avec son fils devant la perche surmontée du bonnet autrichien, a négligé, non à dessein, mais uniquement par inadvertance, de se découvrir ; les gardes veulent l'arrêter et le faire conduire en prison ; aux cris de l'enfant, la foule accourt, et, dans cette foule, nous ne sommes pas peu surpris de reconnaître parmi

plusieurs conjurés du Rutli, outre Walther Furst, le beau-père de Guillaume Tell, Stauffacher, venu, sans qu'on sache pourquoi, de Schwytz à Uri, et qui sur le Rutli avait conseillé à ses compagnons de se livrer en paix, chez eux, aux travaux domestiques, en attendant que le moment d'agir fût venu; et surtout Melchthal, qui, avec tant de motifs de se soustraire aux regards des tyrans et de leurs satellites, ose bien ici se montrer devant Gessler.

Gessler, en effet, se présente à cheval, un faucon sur le poing, accompagné, entre autres, de Rudenz et de Bertha. Aigri déjà précédemment contre Guillaume Tell, devant lequel il a tremblé, et qui a épargné sa vie, Gessler, pour punir ce qu'il appelle la désobéissance de Tell, lui impose l'obligation d'abattre, d'un coup de flèche, à une grande distance, une pomme placée sur la tête de son jeune enfant. Ni les murmures et l'indignation de la foule, ni les représentations et les prières de Stauffacher, de Walther Furst et de Bertha, ni les emportements et les menaces de Rudenz, non plus que les tortures dont est déchiré le cœur de Tell, non plus que le langage héroïque du jeune enfant, rien ne peut obliger le tyran à révoquer son ordre. Après bien des angoisses et des hésitations, Tell, enfin, a tendu son arc... la pomme tombe, et l'enfant la rapporte triomphant à son père, qui succombe à ses émotions, en serrant son fils entre ses bras. Les compagnons de Tell le relèvent et veulent l'emmener; mais Gessler avait vu Tell, au moment de viser la pomme, cacher une autre flèche dans sa ceinture; il s'approche et lui demande ce qu'il a prétendu faire de cette seconde flèche. En apprenant bientôt que c'est à lui qu'elle était destinée, si Tell eût frappé son fils, Gessler ordonne qu'il soit chargé de chaînes. Son intention est de l'emmener avec lui sur la barque qui doit le conduire lui-même de l'autre côté du lac de Lucerne, pour se rendre ensuite à Kussnacht, et de le jeter en prison; mais, durant la traversée, un orage éclate, et, dans le péril qui le menace, Gessler, pour échapper au naufrage, a recours à l'expérience de son prisonnier : le gouvernail est confié à sa direction. Tell parvient à s'approcher des rochers de la côte : il s'élance adroitement sur l'un d'eux, et, d'un coup de pied, il renvoie la barque aux flots irrités. — Le récit de cet événement commence le quatrième acte.

Dans ce même acte, nous assistons aux derniers moments du vieux baron d'Attinghausen, et tous les personnages, toutes les circon-

stances réunis par le poëte dans cette scène en font un tableau plein d'intérêt et d'attendrissement, malgré quelques invraisemblances de situation et de caractère.

Cependant Tell est tout entier à ses pensées de vengeance ; ce n'est pas tant qu'il ait pour but d'affranchir son pays du joug étranger, ce n'est pas qu'il conteste précisément à l'Autriche le droit de gouverner la Suisse ; il ne sait, il ne comprend guère qu'une chose : c'est qu'un homme a été injuste et cruel envers un autre homme ; c'est qu'un père a été forcé de menacer le cœur de son enfant, et que l'auteur d'un tel forfait doit périr.

Son monologue dans le chemin creux qui conduit à Kussnacht, où il est allé attendre Gessler, est d'une grande beauté de sentiment et d'expression.

Gessler, au moment où il se montre descendant de la montagne, achève de se rendre odieux aux yeux du spectateur. Une mallicieuse femme, dont il fait languir le mari dans les prisons, se jette à ses pieds et le conjure de lui rendre le père de ses enfants ; il la méprise et la repousse : elle insiste encore ; elle saisit la bride de son cheval et lui demande de l'écraser sous ses pas ou d'exaucer sa prière. Gessler, irrité de ses plaintes, se reproche de laisser encore trop de liberté au peuple suisse. « Je veux, dit-il, briser leur résistance opiniâtre ; je veux courber leur audacieux esprit d'indépendance ; je veux publier une loi nouvelle dans ce pays ; je veux... » Comme il prononce ce mot, la flèche mortelle l'atteint ; il tombe en s'écriant : « C'est le trait de Tell. » — « Tu dois le reconnaître, » s'écrie Tell du haut du rocher. Les acclamations du peuple se font bientôt entendre, et les libérateurs de la Suisse accomplissent le serment qu'ils avaient juré de s'affranchir du joug de l'Autriche.

« Il semble, ajoute madame de Staël, que la pièce devrait finir naturellement là, comme celle de *Marie Stuart* à sa mort, mais, dans l'une et l'autre, Schiller a ajouté une espèce d'appendice ou d'explication, qu'on ne peut plus écouter quand la catastrophe principale est terminée. Elisabeth reparait après l'exécution de Marie ; on est témoin de son trouble et de sa douleur en apprenant le départ de Leicester pour la France. Cette justice poétique doit se supposer et non se représenter ; le spectateur ne soutient pas la vue d'Élisabeth après avoir été témoin des derniers moments de Marie. Dans *Guillaume Tell* au cinquième acte, Jean le Parricide, qui assassina son oncle, l'empereur Albert,

parce qu'il lui refusait son héritage, vient, déguisé en moine, demander un asile à Tell; il se persuade que leurs actions sont pareilles, et Tell le repousse avec horreur, en lui montrant combien leurs motifs sont différents. C'est une idée juste et ingénieuse que de mettre en opposition ces deux hommes; toutefois, ce contraste, qui plait à la lecture, ne réussit point au théâtre. L'esprit est de très-peu de chose dans les effets dramatiques, il en faut pour les préparer; mais s'il en fallait pour les sentir, le public même le plus spirituel s'y refuserait. »

Guillaume Tell fut représenté, pour la première fois, à Weimar, en 1804. Ce fut le dernier chef-d'œuvre dramatique de Schiller : c'est aussi, de l'avis d'un juge compétent, Guillaume Schlegel, le plus parfait de tous.

Schiller mourut l'année suivante, le 9 mai 1805, dans la quarantième année de son âge, et dans toute la vigueur et la beauté de son génie.

14 novembre 1849.

P e r s o n n e n .

Hermann Gessler, Reichsvogt in Schwyz und Uri¹.

Werner, Freiherr v. Attinghausen², Bannerherr.

Ulrich von Rudenz³, sein Neffe.

Werner Stauffacher⁴,

Konrad Gynn⁵,

Itel Reding⁶,

} Landleute aus Schwyz.

1. Hermann Gessler, de la famille de Brunegg ou Bruneck, du canton d'Argovie, était, d'après le récit des annalistes suisses, bailli impérial dans les pays d'Uri et de Schwytz, au commencement du ^{xiv}^e siècle. Si l'on en croit le chroniqueur Tschudi, que Jean de Muller a suivi, Gessler aurait exercé contre les Suisses, au nom de l'empereur Albert I^{er}, fils de Rodolphe de Habsbourg, une tyrannie pleine de vexations et de cruautés. De nos jours on a révoqué en doute jusqu'à l'existence même de ce personnage comme bailli ou avoué impérial dans les deux cantons nommés. La tradition le fait périr par la main de Guillaume Tell.

2. Attinghausen, petit village situé sur la rive gauche de la Reuss, vis-à-vis d'Altdorf.

3. Ulrich von Rudenz, personnage fictif. Muller, *Histoire des Suisses*, cite parmi les conjurés du Rutli un nommé Rudenz, neveu de Stauffacher.

4. Werner Stauffacher, de Schwytz, jeta, en 1307, avec Walther Furst et Arnold Melchthal, les premiers fondements de la confédération suisse.

5. Konrad Gynn fut député, en 1275, vers le roi Rodolphe, qui le connaissait et l'estimait à cause de sa bravoure et de sa haute capacité.

6. Itel Reding, de Bibereck, d'une famille déjà illustre à cette époque, et qui, dans plusieurs circonstances, avait bien mérité de la patrie. C'est par les sages conseils d'Itel Reding que les Suisses gagnèrent, en 1315, la bataille de Morgarten.

Hans auf der Mauer,	}	Landleute aus Schwyz.
Jörg im Hofe,		
Ulrich der Schmidt ¹ ,		
Jost von Weller,		
Walther Fürst ² ,	}	aus Uri.
Wilhelm Tell ³ ,		
Rösselmann, der Pfarrer,		
Petermann, der Sigrift ⁴ ,		
Kuoni ⁵ , der Hirt,	}	aus Unterwalden.
Werni, der Jäger,		
Kuobi, der Fischer,		
Arnold vom Melchthal,		
Konrad Baumgarten,	}	aus Unterwalden.
Meier von Sarnen,		
Struth von Winkelried,		
Klaus von der Flüe ⁶ ,		
Burkhard am Büchel,	}	
Arnold von Sewa,		
Pfeiffer von Luzern.		

1. Ulrich der Schmidt. En Suisse, à l'époque où se forma la confédération, les gens de la basse classe n'avaient pas un nom qui leur fût propre; ils le tiraient souvent de la profession qu'ils exerçaient, ou du lieu qu'ils habitaient, ou d'un emploi, ou enfin de quelque circonstance accidentelle. La liste des noms qui suivent en fournit des exemples.

2. Walther Fürst, d'Attinghausen. Voyez pag. 1, not. 4.

3. Wilhelm Tell, gendre de Walther Furst, était né à Burglen, dans le canton d'Uri. Il tenait du couvent de Notre-Dame de Zurich, comme sief, la charge de maire à Burglen. En tuant Gessler, il donna le signal de la révolte heureuse qui délivra les trois cantons du joug de l'étranger. De nos jours, son existence a été révoquée en doute, non sans quelque apparence de raison.

4. Sigrift, *sacristain*, appelé, en haut allemand, Küster.

5. Kuoni, Werni, Kuobi, ainsi que Jenni, Seppi, Uly, Walty, Grni, sont les diminutifs suisses pour Kunz ou Konrad, Werner, Rudolph (Rodolphe), Johann (Jean), Joseph, Ulrich, Walther (Gauthier), Arnold.

6. Klaus von der Flüe. Ce nom célèbre est emprunté à une époque beaucoup plus récente de l'histoire suisse.

Runz von Gersau.

Jenni, Fischerknabe.

Seppi, Hirtenknabe.

Gertrud¹, Stauffachers Gattin.

Hedwig, Tells Gattin, Fürsts Tochter.

Bertha von Brunet, eine reiche Erbin.

Armgar, {

Mathild², {

Elisbeth, {

Sildegard, {

Bäuerinnen.

Walther, {

Wilhelm, {

Tells Knaben.

Friedhard, {

Kenthold, {

Söldner.

Rudolph der Harras, Geflers Stallmeister.

Johannes Parricida³, Herzog von Schwaben.

Stüssi, der Flurschütz.

Der Stier von Uri⁴.

Ein Reichsbote.

Frohnvogt.

Meister Steinmetz, Gesellen und Handlanger.

1. Gertrud. Selon le chroniqueur Tschudi, l'épouse de Stauffacher s'appelait Marguerite Herlobig.

2. Mathild pour Mathilde, comme Elisabeth pour Elisabeth.

3. Johannes Parricida. Jean, duc de Souabe, surnommé le Parricide, était neveu de l'empereur Albert. Son oncle lui ayant retenu injustement son héritage, il le tua sur les bords de la Reuss, dans l'Argovie, non loin de Brugg. (Voy. acte V, sc. 1.) Après cet assassinat, il s'ensuit en Italie, et mourut, à ce que l'on croit, dans un couvent à Pise. Selon une autre tradition, Jean aurait atteint un âge avancé, caché dans une de ses terres près de Königsfelden, en Argovie.

4. Der Stier von Uri, litt. le taureau d'Uri, c.-à-d. l'homme qui sonne de la trompe, quand les Uriens marchent au combat. Les armoiries du canton d'Uri renferment, comme on sait, une tête de taureau noir en champ d'or, et le nom d'Uri lui-même vient du mot Ur, taureau sauvage, parce qu'à l'époque de l'arrivée des nouveaux habitants le pays était rempli de buffes.

Deffentliche Ausrufet.

Barmherzige Brüder¹.

Gesslerische und Landenbergische² Reiter.

Viele Landleute, Männer und Weiber aus den Waldstädten³.

1. Barmherzige Brüder. L'ordre *des frères de la Charité* ne fut fondé que beaucoup plus tard, en 1540, par saint Jean-de-Dieu, en Espagne.

2. BÉRENGER DE LANDENBERG fut envoyé dans les trois cantons, avec Gessler, en qualité de bailli. Il fixa sa résidence au château de Sarnen, dans le canton d'Unterwalden.

3. On appelait *Waldstetten*, ou moins bien *Waldstädte* (*cités forestières*), d'abord les trois cantons primitifs d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden. Ensuite, après l'accession de Lucerne à la ligue, on comprit les quatre cantons sous ce nom. C'est des trois premiers qu'il est question dans cette pièce.

Erster Aufzug.

Erste Scene.

Hohes Felsenufer des Vierwaldstättersees¹, Schwyz gegenüber.

Der See macht eine Bucht ins Land, eine Hütte ist unweit dem Ufer, Fischerknabe fährt sich in einem Kahn. Ueber den See hinweg² sieht man die grünen Matten, Dörfer und Höfe von Schwyz im hellen Sonnenschein liegen. Zur Linken des Zuschauers zeigen sich die Spitzen des Saten³, mit Wolken umgeben; zur Rechten im fernen Hintergrund sieht man die Giegebirge. Noch ehe der Vorhang aufgeht, hört man den Kuhreihen⁴ und das harmonische Geläute der Heerdenglocken, welches sich auch bei eröffneter Scene noch eine Zeitlang fortsetzt.

Fischerknabe (singt im Kahn).

(Melodie des Kuhreihens.)

Es lächelt der See⁵, er ladet zum Bade,
Der Knabe schlief ein am grünen Gestade,

1. Des Vierwaldstättersees, *du lac des quatre cantons*, ainsi appelé parce qu'il est au centre des quatre cantons primitifs. Ce lac, qu'on nomme aussi *lac de Lucerne*, est un des plus beaux, mais aussi, en temps d'orage, un des plus dangereux de toute la Suisse.

2. Ueber den See hinweg, *par delà le lac*. Hinweg indique le mouvement qui part du lieu où l'on se place en esprit, par-dessus les parties intermédiaires, vers un point éloigné où s'arrête l'action du verbe.

3. Der Saten, nom d'une montagne qui s'élève, au N. E. du bourg de Schwytz, à environ 1600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce mot signifie proprement *croc*.

4. Der Kuhreihen, *le ranz des vaches*; c'est ainsi qu'on appelle un air célèbre parmi les Suisses, et que les pâtres des montagnes jouent sur la trompe des Alpes, en gardant leurs troupeaux.

5. Es lächelt der See, *le lac sourit* (*rident undæ*, *Lucrèce*; ἀνύ-

Da hört er ein Klängen,
Wie Flöten¹ so süß,
Wie Stimmen der Engel
Im Paradies.

Und wie er erwachet in seliger Luft,
Da spülen die Wasser ihm um die Brust,
Und es ruft² aus den Tiefen :
Lieb³ Knabe, bist⁴ mein !
Ich locke den Schläfer,
Ich zieh' ihn herein.

ματος κορυμὸς γελᾷ, tragique). Dans cette tournure, propre à l'allemand, le verbe prend la principale force, et s'accorde toujours avec le sujet qui suit, et que le pronom *es* ne fait qu'annoncer. — Scheuchzer, dans son *Histoire naturelle de la Suisse*, raconte, t. 1, p. 314, que sur la montagne d'Aros il se trouve un petit lac très-profond appelé *Calandari*, qui a, dit-il, la propriété d'attirer au fond des eaux les personnes endormies sur son bord. C'est cette légende qui a fourni à Schiller le sujet de la chanson de l'enfant pêcheur. Elle rappelle la fable d'Hylas, enlevé par les nymphes sur le bord d'une fontaine.

1. Flöten est le substantif, et non pas le verbe. *Il entend des sons doux comme des sons de flûte.*

2. *Es ruft, une voix sortant des profondeurs appelle* (littéralement : *cela, quelque chose, appelle*). On emploie souvent *es* en allemand, lorsque le sujet qui fait l'action est vague et indéterminé. Ainsi nous lisons dans cette même scène :

Don Gurer fährt sehr sich's nicht immer wieder :

On ne revient pas toujours de vos excursions. Et au IV^e acte :

Es stürzt ihn mitten in der Bahn :

Ça le renverse, c.-à-d. il est renversé, au milieu de sa carrière.

3. Lieb Knabe, poétique et populaire pour lieber Knabe. Le retranchement de la terminaison générique est plus usité au neutre.

4. Bist pour du bist. Comme plus loin, p. 10 : Bin nit so reich, pour ich bin nicht so reich. Même scène : Geht nicht, pour es geht nicht. Et ailleurs : Ist bald gesagt, pour das ist b. g. Acte III, sc. 3 : Kam (et kam) just von einem Kranken her. Cette suppression du pronom est propre au style familier. En poésie, elle donne souvent plus de force à la pensée, en déterminant un changement dans l'ordre des mots, témoin cet exemple : Nicht grauet dem Schützen, le chasseur ne frémit pas...

Hirt (Kugt auf dem Berge).

(Variation des Rufrufens.)

Ihr Matten¹, lebt wohl,
Ihr sonnige Weiden!
Der Senne¹ muß scheiden,
Der Sommer ist hin².

Wir fahren zu Berg, wir kommen wieder³,
Wenn der Rufuf ruft, wenn erwachen die Rieber,
Wenn mit Blumen die Erde sich kleidet neu,
Wenn die Brunnlein fließen im lieblichen Mat⁴.

Ihr Matten, lebt wohl,
Ihr sonnige Weiden!
Der Senne muß scheiden;
Der Sommer ist hin.

Alpenjäger

(erscheint gegenüber auf der Höhe des Felsens).

(Zweite Variation.)

Es donnern⁵ die Höhen, es zittert der Steg,

1. *Matten, prairies, Senne, vacher*, deux termes qui appartiennent à la langue du midi de l'Allemagne. — *Lebt wohl, vivez bien, portez-vous bien, adieu*. Comparez le latin *valet*.

2. *Ist hin, est passé, a fui*, expression concise qui rappelle la manière dont les Grecs employaient souvent les prépositions *πάρα, ἐν, ἐν, ἐν*, pour *πάρα, ἐν, ἐν, ἐν*. Sc. 3 : *Wo wollt Ihr hin (hingehen)? Où voulez-vous aller?* Acte III, fin : *Nun ist Alles hin, maintenant tout est perdu*.

3. *Wir kommen wieder*. Ces mots répètent la pensée de la phrase précédente, *Wir fahren zu Berg, nous ramènerons les troupeaux à la montagne et nous reviendrons...* Le présent est employé pour le futur. On sait que les pâtres des Alpes descendent, vers la fin de l'automne, dans les vallées où ils passent l'hiver, avec leurs troupeaux, (*überwintern* ou *wintern*) chez les paysans.

4. *Mai*. « Fontes majales, Maibrunnen, sind solche Wasser, welche nicht ordentlich durch das ganze Jahr hindurch fließen, sondern in dem Mai gemeiniglich hervorquellen, und dann im Herbstmonat sich wieder verlieren. » *Scheuchzer*.

5. *Es donnern die Höhen*. Comparez acte III, sc. 3 : *das sind die Gletscher, die des Nachts so donnern*. Les avalanches qui tombent du haut des montagnes, le craquement des glaciers, la chute des torrents et des cascades, les pierres qui se détachent des rochers pro-

Nicht grauet dem Schützen auf schwindligem Weg;
 Er schreitet verwegen
 Auf Felsen von Eis;
 Da pränget kein Frühling,
 Da grünet kein Reis;
 Und unter den Füßen ein nebliges Meer¹,
 Erkennt er die Städte der Menschen nicht mehr,
 Durch den Riß nur der Wolken
 Erblickt er die Welt,
 Tief unter den Wassern
 Das grüne Feld².

(Die Landschaft verändert sich, man hört ein dumpfes Krachen von den Bergen,
 Schatten von Wolken laufen über die Gegend.)

Kuodi, der Fischer, kommt aus der Gütte. Werni, der Jäger,
 steigt vom Felsen. Kuoni, der Hirt, kommt mit dem Restnapf auf
 der Schulter. Seppi, sein Handbub, folgt ihm.

Kuodi.

Nach' hurtig, Jenni! Zieh' die Raue³ ein!

voisent dans les Alpes un bruit continuél qu'on peut comparer au
 grondement du tonnerre. — Schwindlig, qui cause le vertige.

1. Meer. Sous-entendez habend : ayant sous ses pieds une mer de
 brouillards. Même ellipse plus loin :

So muß ich fallen in des Feindes Hand,
 Das nahe Rettungskreuz im Gesicht!

Act. V, sc. 1 :

.... Als der Fürst... hinreitet,
 Die alte Festung Habsburg im Gesicht.

Et acte IV, sc. 3 : Den Falken auf der Faust.

2. Das Feld dépend, aussi bien que die Welt, du verbe erblickt Il
 n'aperçoit le monde qu'à travers les déchirures des nuages, et
 dans un fond lointain, au-dessous des eaux, les champs ver-
 doyants. Tief unter den Wassern, litt. : profondément au-dessous des
 eaux. Il est question ici des torrents et des cascades si nombreuses
 sur toutes les hautes montagnes suisses. Schiller, dans une note ma-
 nuscrite, nous donne lui-même l'explication de ce passage.

3. Raue (sansc. Nau, grec. ναῦς, lat. navis), bâtiment plat et
 d'une forme allongée. — Eingießen, tirer sur le bord.

Der graue Thalvogt¹ kommt, dumpf brüllt der Firn²,
Der Mythenstein³ zieht seine Haube an,
Und kalt-her bläſt es aus dem Wetterloch⁴;
Der Sturm, ich mein', wird da sein, eh' wir's denken.

Ruoni.

's kommt Regen, Fährmann. Meine Schafe fressen
Mit Begierde Gras, und Wächter⁵ scharrt die Erde.

Berni.

Die Fische springen, und das Wasserhuhn
Taucht unter. Ein Gewitter ist im Anzug.

1. Der graue Thalvogt, *le gris bailli de la vallée*, métaphore populaire pour désigner les nuages qui portent avec eux l'orage. « In dem Gotteshaus Engelberg sehen sie einen Regen vor, wenn die Wolken um den Berg Schallistod behangen bleiben, oder, wenn andere Wolken von grauer Farb von Unterwalden her durch das Thal einmarschieren; da sie dann pflegen zu sagen, der Thalvogt, oder, der graue Thalvogt kommt. » SCHEUCHZER.

2. Der Firn, synonyme de Gletscher, *glacier*, signifie proprement la glace des années précédentes, la glace éternelle, de l'adj. firn.

3. Der Mythenstein, le *Mythen* (litt. *le roc du Mythen*) *met son bonnet*, c.-à-d. se couronne de nuages. Le Mythen est une montagne, voisine de Schwytz, et haute de près de deux mille mètres. — Partout on voit les habitants des montagnes attentifs à observer comment les nuages se groupent sur les hauteurs, pour en tirer des pronostics météorologiques, et le plus souvent ils savent traduire leurs observations d'une manière concise et pittoresque. Ainsi, dans le canton de Lucerne, lorsque les nuages enveloppent le sommet du mont Pilate, c'est un signe de beau temps; si, au contraire, ils s'étendent sur ses flancs, c'est un signe de pluie. C'est ce que le proverbe populaire exprime par les vers suivants :

Hat der Pilatus einen Degen,
So giebt es Regen;
Hat er einen Hut,
So ist das Wetter gut.

A Filisur, dans le canton des Grisons, on entend un pareil dicton parmi les paysans : « Quand le Stirwis met son bonnet, jette la faux et prend le rateau; » c.-à-d. mets en sûreté le foin coupé, avant que l'orage n'éclate.

4. Aus dem Wetterloch, *du trou des tempêtes*. Ser indique que l'action exprimée par le verbe part d'un point éloigné, et se dirige vers celui qui parle.

5. Wächter, *gardien*, nom du chien du berger.

Kuoni (zum Buben!).

Lug¹, Seppi, ob das Vieh sich nicht verlaufen.

Seppi.

Die braune Liesel² kenn' ich am Geläut'.

Kuoni.

So fehlt uns keine mehr, die geht am weitesten.

Kuodi.

Ihr habt ein schön Geläute, Meister Hirt.

Werni.

Und schmuckes Vieh — Ist's Euer eignes, Landsmann?

Kuoni.

Bin³ nit so reich — 's ist meines gnäd'gen Herrn,
Des Attinghäusers, und mir zugezählt⁴.

Kuodi.

Wie schön der Kuh das Band zu Halse steht!

Kuoni.

Das weiß sie auch⁵, daß sie den Reihen führt,
Und nähm' ich ihr's, sie hörte auf zu fressen.

1. Buben, *garçon*, désigne ici en particulier le valet, *Handbube*.

2. Lug', d'où l'anglais *look*, vois, vieux pour sieh. — Après verlaufen sous-ent. hat.

3. Die braune Liesel, la *brune Lise*. C'est ici le nom de la vache qui conduit le troupeau. La vache qui d'habitude s'éloigne le plus en broutant, porte au cou une grande clochette; et quand, le soir, elle est de retour, le berger sait d'avance que tout le troupeau se trouve réuni.

4. Bin nit, p. ich bin nicht. Nit est familier et populaire.

5. Zugezählt, *il m'a été compté un par un*, on me l'a confié après l'avoir compté. Kuoni n'est qu'un pauvre pâtre, au service du baron d'Attinghausen. Virgile, *Eclog.*, III :

Bisque die numerant ambo pecus alter et hœdos.

6. Das weiß sie auch... Elle sait bien que c'est elle qui conduit le troupeau; car si je lui prenais le collier, elle cesserait de brouter.

Kuodi.

Ihr seid nicht klug! Ein unvernünft'ges Vieh —

Werni.

Ist' bald gesagt. Das Thier hat auch Vernunft;
Das wissen wir, die wir die Gemsen jagen.
Die stellen klug, wo sie zur Weide gehn,
'ne Vorhut^a aus; die spitzt das Ohr und warnet
Mit heller Pfeife, wenn der Jäger naht.

Kuodi (zum Hirten).

Treibt Ihr jetzt heim³?

Kuoni.

Die Alp⁴ ist abgeweidet.

Werni.

Glücksel'ge Heimkehr, Senn'!

Kuoni.

Die wünsch' ich Euch.

Von Eurer Fahrt kehrt sich's⁵ nicht immer wieder.

« Quand on enlève à la vache qui marche en tête du troupeau sa grande clochette et ses ornements, elle ressent une telle douleur de cet affront qu'elle pousse des cris plaintifs, cesse de manger, et meurt bien vite. » Ebel, *Schilderung der Gebirgsvölker*.

1. (Ge) Ist bald gesagt, c'est bientôt dit. Voy. p. 6, note 4.

2. 'ne Vorhut, pour une Vorhut, une sentinelle avancée. De même, dans la sc. 3: über'nander p. über einander. Et plus loin: Wir'nen Gut verhehren. — La sentinelle que les chamols, lorsqu'ils vont paître, placent en avant-garde pour les avertir de l'approche du chasseur, s'appelle Vorzeiß ou Vorthier. C'est toujours une femelle. Postée sur un endroit élevé, elle dresse les oreilles, regarde attentivement de tous côtés, et, lorsqu'elle aperçoit quelque chose de suspect, elle pousse un cri aigu. A ce signal tout le troupeau se sauve.

3. Heimtreiben, pousser (le troupeau) à la maison, c.-à-d. retourner chez soi. Scène 4: So lang ein Hirte trieb auf diesen Bergen, depuis qu'un berger suit paître sur ces montagnes.

4. Die Alp, la montagne. Ce mot signifie proprement les pâturages entre les diverses chaînes de rochers qui forment les gradins des Alpes jusqu'à la ligne de neige. — Abgeweidet, tondu, rasé, épuisé, en parlant d'un pâturage.

5. Kehrt sich's... On ne revient pas toujours, c.-à-d. on n'a pas toujours le bonheur de revenir, de vos excursions.

Ruodi.

Dort kommt ein Mann in voller Hast gelaufen¹.

Werni.

Ich kenn' ihn, 's ist der Baumgart von Alzellen².

Konrad Baumgarten (athemlos hereinstürzend).

Baumgarten.

Um Gottes willen, Fährmann, Euren Kahn!

Ruodi.

Nun, nun, was gibt's³ so eilig?

Baumgarten.

Bindet los!

Ihr rettet mich vom Tode! Setzt mich über!

Ruodi.

Landsmann, was habt Ihr?

Werni.

Wer verfolgt Euch denn?

Baumgarten (zum Fischer).

Eilt, eilt, sie sind mir dicht schon an den Fersen!

1. Kommt gelaufen, *vient en courant*. Même scène : Kommen angesprengt, *viennent à bride abattue*. Scène 2 : Da kam... der Bogt... geritten, *vint à cheval*. Acte III, sc. 1 : Kommt der Schütze gezogen. *Ibid.* : Und sah mich dahergeschritten kommen. Gr. *παρῇν δραμῶν, προσελάσας, ἐπορεύσας*, etc. Cet emploi du participe passé d'un verbe neutre ne se rencontre guère qu'après le verbe *kommen*.

2. Der Baumgart von Alzellen. Remarquez l'article placé devant le nom propre, ce qui a lieu lorsqu'il est question d'un personnage connu. — Alzellen, bourg du canton d'Unterwalden, près de Wolfenschloss.

3. Was giebt's ... Qu'y a-t-il de si pressé? Plus loin : Was hat's gegeben, qu'est-il arrivé? Was est à l'accusatif.

Des Landvogts¹ Reiter kommen hinter mir;
Ich bin ein Mann des Todes², wenn sie mich greifen.

Kuodi.

Warum verfolgen Euch die Reissigen³?

Baumgarten.

Erst rettet mich, und dann steh' ich Euch Rede⁴.

Werni.

Ihr seid mit Blut besetzt, was hat's gegeben?

Baumgarten.

Des Kaisers Burgvogt, der auf Rossberg saß —

Kuoni.

Der Wolfenschießen⁵? Läßt Euch der verfolgen⁶?

Baumgarten.

Der schadet nicht mehr; ich hab' ihn erschlagen.

Alle (fahren zurück).

Gott sei Euch gnädig! Was habt Ihr gethan!

Baumgarten.

Was jeder freie Mann an meinem Platz⁷!

1. Des Landvogts Reiter, *les cavaliers du bailli*, de Landenberg, bailli dans Unterwalden.

2. Ein Mann des Todes, *un homme de la mort*, un homme mort. Acte IV, sc. 3 : Ihr seid ein Mann des Todes.

3. Die Reissigen, *les cavaliers*. Voyez p. 25, note 4.

4. Einem Rede stehen, *rendre compte* (de quelque chose) à quelqu'un, raconter. Propr. : *faire face pour le discours*.

5. Der Wolfenschießen. Ce bailli appartenait à une famille noble d'Unterwalden. Devenu gouverneur impérial, il établit sa résidence dans le château de Rotzberg ou Rossberg, près de Stanz, chef-lieu du canton d'Unterwalden. On voit aujourd'hui encore les ruines de ce château.

6. Läßt ... Est-ce lui qui vous fait poursuivre?

7. Platz, sous-ent. gethan hätte.

Mein gutes Hausrecht¹ hab' ich ausgeübt
Am Schänder meiner Ehr' und meines Weibes.

Kuoni.

Hat Euch der Burgvogt an der Ehr' geschädigt?²

Baumgarten.

Daß er sein böß Gelüsten nicht vollbracht,
Hat Gott und meine gute Art verhütet.

Werni.

Ihr habt ihm mit der Art den Kopf zerspalten?

Kuoni.

O, laßt uns alles hören, Ihr habt Zeit,
Wiß er den Rahn vom Ufer losgebunden.

Baumgarten.

Ich hatte Holz gefällt im Wald, da kommt
Mein Weib gelaufen in der Angst des Todes :
„ Der Burgvogt lieg'³ in meinem Haus, er hab'
Ihr anbefohlen, ihm ein Bad zu rüsten.
Drauf hab' er Ungebührliches von ihr
Verlangt, sie sei entsprungen, mich zu suchen.“
Da lief ich frisch⁴ hinzu, so wie ich war,
Und mit der Art hab' ich ihm 's Bad gesegnet⁵.

Werni.

Ihr thatet wohl; kein Mensch kann Euch drum schelten.

1. Hausrecht, droit-domestique, droit d'époux.

2. Schädigen, causer un dommage, faire du tort, vieux terme usité en Suisse, pour Schaben anthun.

3. Liege, au subjonctif, parce que le narrateur rapporte les paroles d'une autre personne, disant que le bailli était...

4. Frisch, litt. : fraîchement, c.-à-d. promptement, tel que j'étais.

5. Litt. : je lui ai béni le bain avec ma hache. Cette expression est empruntée au chroniqueur Tschudi, qui fait dire à Baumgarten : ich will ihm das Bad segnen. — 's Bad, fam. pour das Bad.

Kuoni.

Der Wüthrich! Der hat nun seinen Lohn!
Hat's¹ lang verdient um's Volk von Unterwalden.

Baumgarten.

Die That ward ruckbar; mir wird nachgesetzt² —
Indem wir sprechen — Gott — verrinnt die Zeit —

(Es fängt an zu donnern.)

Kuoni.

Kriß, Fährmann — Schaff den Biedermann hinüber!

Kuodi.

Geh³ nicht. Ein schweres Ungewitter ist
Im Anzug. Ihr müßt warten.

Baumgarten.

Heil'ger Gott!

Ich kann nicht warten. Jeder Aufschub tödtet —

Kuoni (zum Fischer).

Greif an mit Gott⁴! Dem Nächsten muß man helfen;
Es kann uns allen Gleiches ja⁵ begegnen.

1. (Gr) Hat's ... il l'a depuis longtemps mérité pour (par sa conduite envers) le peuple d'Unterwalden. Construction qui rappelle le latin mereri de. Acte IV, sc. 2 : D, sie hat's verdient um's Land, Oh, elle l'a mérité par son amour pour le pays.

2. Mir wird nachgesetzt, on me poursuit.

3. (Gr) Geh³ nicht, cela ne va pas, c'est impossible.

4. Mit Gott, avec Dieu, avec le secours de Dieu, съв бгѣ. Scene 4 : Laßt ihn mit Gott hinübergehen.

5. Ja. L'adverbe affirmatif ja est quelquefois intraduisible en français. Souvent on peut en rendre le sens, en donnant à la phrase la forme interrogative. Dans ce vers il signifie certes, en effet, et pourrait aussi se traduire par : car enfin. Acte III, sc. 2 : Der Vater trifft den Vogel ja im Flug : mon père atteint bien l'oiseau au vol. Et ailleurs : Ei, Tell, du bist ja plegtlich so besonnen! Eh! mais, Tell, tu es tout d coup bien circonspect!

Kuodi.

Der Föhn¹ ist los; ihr seht, wie hoch der See geht,
Ich kann nicht steuern gegen Sturm und Wellen. *Vague.*

Baumgarten (umfaßt seine Kniee).

So² helf' Euch Gott, wie Ihr euch mein erbarmet —

Berni.

's geht ums Leben. Sei barmherzig, Fährmann!

Kuoni.

's ist ein Hausvater, und hat Weib und Kinder!

(Wiederholte Donnerschläge.)

Kuodi.

Was? Ich hab' auch ein Leben zu verlieren,
Hab' Weib und Kind daheim wie er — Seht hin,
Wie's brandet³, wie es wogt und Wirbel zieht,
Und alle Wasser aufrührt in der Tiefe.
— Ich wollte gern den Biedermann erretten;
Doch es ist rein⁴ unmöglich, Ihr seht selbst.

1. Der Föhn, vent du sud-ouest, qui rend la navigation du lac des Quatre cantons excessivement dangereuse. Sa violence est telle qu'autrefois les lois défendaient d'avoir du feu dans les maisons pendant qu'il soufflait, et qu'on doublait les gardes de nuit. Voir sc. 3, et Jean de Muller, *Histoire des Suisses*, l. I, ch. 18. Le nom Föhn vient, selon les uns, du goth. *fon*, *fun*, *feu*, parce que la chaleur de ce vent fait fondre subitement la neige; selon d'autres, du lat. *favonius*. A l'appui de cette dernière opinion, on peut rappeler une autre expression populaire, *Kulm*, *sommet d'une montagne*, venant du latin *culmen*.

2. So helf' ... *Que Dieu vous aide comme vous avez (aurez) pitié de moi! So, dans la mesure. Rein pour meiner.* — Et geht ... *il y va de la vie.*

3. Wie es brandet, comme ça (comme le lac) *salaise*, comme ça *roule des vagues*, et tire (fait) *des tournants*, et soulève toutes les eaux (du) fond.

4. Rein, *purement, absolument.*

Baumgarten (noch auf den Knieen).

So muß ich fallen in des Feindes Hand,
Daß nahe Rettungsufer im Gesichte!
— Dort liegt's! Ich kann's erreichen mit den Augen,
Hinüberbringen kann der Stimme Schall,
Da ist der Rahn, der mich hinübertrüge,
Und muß hier liegen, hülflos, und verzagen!

Kuoni.

Seht, wer da kommt!

Berni.

Es ist der Tell aus Bürglen¹.

Tell (mit der Armbrust).

Tell.

Wer ist der Mann, der hier um Hülfe ^{supplée} fleht?

Kuoni.

's ist ein Alzeller Mann²; er hat sein' Ehr'
Vertheidigt, und den Wolfenschieß erschlagen,
Des Königs Burgvogt, der auf Roßberg saß —
Des Landvogts Reiter sind ihm auf den Fersen.
Er fleht den Schiffer um die Ueberfahrt,
Der fürcht' t sich vor dem Sturm und will nicht fahren³.

Kuodi.

Da ist der Tell, er führt das Ruder auch;

1. Bürglen, village du canton d'Uri, situé à l'entrée de la vallée du Schächen (voy. acte V, sc. 2), à une demi-lleue d'Altdorf.

2. Alzeller Mann, homme d'Alzellen. Des Königs, du roi de Rome, de l'empereur Albert I. Burgvogt, Wolfenschless. Des Landvogts, de Landenberg.

3. Will nicht fahren, ne veut pas conduire la barque, ne veut pas risquer la traversée.

Der soll mir's zeugen, ob die Fahrt zu wagen¹.

(Heftige Donnerschläge, der See rauscht auf.)

Ich soll mich in den Höllenrachen stürzen?

Das thäte keiner, der bei Sinnen ist.

Teil.

Der brave Mann denkt an sich selbst zuletzt.

Vertrau' auf Gott und rette den Bedrängten!

Ruodi.

Vom sichern Port läßt sich's gemächlich rathen²!

Da ist der Kahn und dort der See! Versucht's!

Teil.

Der See kann sich, der Landvogt nicht erbarmen³.

Versuch' es, Fährmann!

Sirten und Jäger.

Rett' ihn! Rett' ihn! Rett' ihn!

Ruodi.

Und wär's mein Bruder und mein leiblich Kind,

Es kann nicht sein; 's ist heut Simons und Judä':

Da ras't der See und will sein Opfer haben.

Teil.

Mit eitler Rede wird hier nichts geschafft;

1. Zu wagen, sous-ent. ist, si on peut risquer le voyage.

2. Läßt sich's g. rathen, il est aisé de donner des conseils quand on est dans le port (litt. : il se laisse commodément donner des conseils du port sûr).

3. Construisez: Der See kann sich erbarmen, nicht der Landvogt, et comparez une construction semblable, acte III, sc. 2: Gure Gure nicht allein, ich habe meine eigne auszusprechen, j'ai à vider non-seulement votre cause; j'ai encore à vider la mienne propre. Voyez aussi pag. 58, note 2.

4. Es ist heut ..., c'est aujourd'hui jour de St. Simon et de St. Jude (Jude qui tombe au 28 octobre). Judä est la forme latine du génitif de Judas. — Allusion à une croyance populaire.

Die Stunde dringt, dem Mann muß Hülfe werden¹.

Sprich, Fährmann, willst du fahren?

Kuodi.

Nein, nicht ich!

Tell.

In Gottes Namen denn! Gib her den Rahn!

Ich will's mit meiner schwachen Kraft versuchen.

Kuoni.

Ha, wacker Tell!

Werni.

Das gleicht dem Waidgesellen²!

Baumgarten.

Mein Retter seid Ihr und mein Engel, Tell!

Tell.

Wohl aus des Bogts Gewalt errett' ich Euch!

Aus Sturmes Nöthen muß ein andrer helfen.

Doch besser ist's³, Ihr fallt in Gottes Hand,

Als in der Menschen!

(Zu dem Hirten.)

Landsmann, tröstet Ihr

1. Hülfe werden, *il faut que cet homme soit sauvé* (litt. : *il faut que secours soit donné à cet h.*)

2. *Cela ressemble au chasseur*, c'est-à-dire, cela est digne du chasseur!

3. *Doch besser ist's, cependant il vaut mieux que vous tombiez en la main de Dieu qu'en celle des hommes.* Après Menschen sous-ent. sans. Racine :

Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille.

Comparez la note au IV^e acte, sc. 1, fin.

Mein Weib, wenn mir was Menschliches¹ begegnet.
Ich hab' gethan, was ich nicht lassen² konnte.

(Er springt in den Kahn.)

Kuoni (zum Fischer).

Ihr seid ein Meister Steuermann. Was sich
Der Tell getraute, das konntet Ihr nicht wagen?

Kuodi.

Wohl befre³ Männer thun's dem Tell nicht nach;
Es gibt nicht zwei, wie der ist, im Gebirge.

Werni (ist auf den Fels gestiegen).

Er stößt schon ab⁴. Gott helf' dir, braver Schwimmer!
Sieh', wie das Schifflein auf den Wellen schwankt.

Kuoni (am Ufer).

Die Fluth geht drüber weg — Ich seh' s nicht mehr.
Doch halt', da ist es wieder! Kräftiglich
Arbeitet sich der Wackre durch⁵ die Brandung.

Seppi.

Des Landvogts Reiter kommen angesprengt.

1. Was (pour etwas) Menschliches, *quelque chose d'humain*, c.-à-d. un malheur, la mort. Schiller, *Guerre de trente ans*, liv. II: Wenn das Glück etwas Menschliches über ihn verhängen sollte, *si la fortune venait à décréter sa perte*. Cicéron: *Si quid mihi humanitus accideret*. C'est un euphémisme qu'on peut comparer avec la locution grecque *εἰ τι πάθοιμι*.

2. Lassen, *laisser*, omettre, ne pas faire.

3. *Même de meilleurs hommes* que moi n'imitent (n'imiteraient) pas Tell.

4. Abstoßen, *pousser du rivage, s'éloigner*. — Geht drüber (pour darüber) weg, *passe par-dessus*. Comp. acte II, sc. 2: Ein Nachen fährt drunter weg, *une nacelle passe dessous*. Acte IV, sc. 3: Mein Weib geht über dich hinweg.

5. Arbeitet sich durch, litt.: *se travaille à travers*, c.-à-d. *passe à travers*, à force de travail. Le verbe exprime ici à la fois et la manière dont l'action se fait et l'effet de cette action. De même sc. 2: Der Krieg brennt es nieder. Acte II, sc. 2: sich schlagend durch das deutsche Land.

Kuoni.

Weiß Gott¹, sie sind's! Das war Hülfe in der Noth.

Ein Trupp Landenbergischer Reiter.

Erster Reiter.

Den Mörder gebt heraus, den Ihr verborgen!

Zweiter.

Des Wegs² kam er; umsonst verhehlt ihr ihn.

Kuoni und Kuodi.

Wen meint ihr, Reiter?

Erster Reiter (entdeckt den Nachen).

Ha, was seh' ich! Teufel!

Werni (oben).

Ist's der im Nachen, den ihr sucht? — Reit zu³!

Wenn ihr frisch beilegt, holt ihr ihn noch ein.

Zweiter.

Verwünscht! Er ist entwischt.

Erster (zum Hirten und Fischer).

Ihr habt ihm fortgeholfen⁴.

Ihr sollt uns büßen — Fallt in ihre Herde!

1. Dieu le sait (en effet), ce sont eux!

2. Des Wegs, par ce chemin. — Wen meint ihr, litt. : qui pensez-vous ? de qui voulez-vous parler ?

3. Reit (pour reitet) zu, poursuivez vivement, en avant. La préposition, comme dans zufahren, exprime l'idée de s'élancer en avant, de reprendre vivement un mouvement ralenti ou interrompu. — Welle-gen, piquer des deux, en lat. subdere calcaria.

4. Fortgeholfen, aidé à s'éloigner. C'est un des avantages de la langue allemande de pouvoir joindre, pour ainsi dire, à toute espèce de verbe, des adverbes de mouvement qui expriment le but ou l'effet de l'attribut contenu dans le verbe. Plus haut : Schaff den Biedermann hinüber, passe le brave homme de l'autre côté.

Die Hütte reißet ein, brennt und schlägt nieder!

(Gilen fort.)

Seppi (stürzt nach).

O meine Lämmer!

Kuoni (folgt).

Weh mir! meine Heerde!

Werni.

Die Wüthriche!

Kuodi (ringt die Hände).

Gerechtigkeit des Himmels,

Wann wird der Retter kommen diesem Lande?

(Folgt ihnen.)

Zweite Scene.

(Zu Steinen¹ in Schwyz, eine Linde vor des Stauffachers Hause an der Landstraße, zunächst bei der Brücke.)

Werner Stauffacher, Pfeiffer von Luzern

(kommen im Gespräche.)

Pfeiffer.

Ja, ja, Herr Stauffacher, wie ich Euch sagte,

Schwört nicht zu Oestreich², wenn Ihr's könnt vermeiden!

1. Steinen, village à une lieue de Schwytz, non loin du lac de Lowerrz.

2. Schwören zu ..., *prêter serment* à ... Selon l'opinion autrefois généralement admise, les habitants d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden formaient, de temps immémorial, des communautés indépendantes de tout seigneur et relevant directement de l'Empire qui les protégeait et faisait exercer la haute justice par des délégués. Mais il est aujourd'hui clairement établi, que ni Schwytz ni Unterwalden ne formaient, dans l'origine, des États constitués et indépendants; pendant longtemps ces pays ne comprirent qu'une faible partie de leur territoire actuel, et les libertés dont ils jouissaient se réduisaient à peu de chose. Uri seul, le plus ancien canton, était alors sief immédiat de l'Empire.

Haltet fest am Reich und wacker, wie bisher!
Gott schirme euch bei Eurer alten Freiheit!

(Drückt ihm herzlich die Hand und will gehen.)

Stauffer.

Bleib doch, bis meine Wirthin¹ kommt. Ihr seid
Mein Gast zu Schwyz, ich in Luzern des Eurt.

Pfeiffer.

Viel Dank! Muß heute Gersau² noch erreichen.

— Was³ Ihr auch Schweres mügt zu leiden haben

Von Eurer Vögte Geiz und Uebermuth,

Tragt's in Geduld! Es kann sich ändern schnell;

Ein andrer Kaiser kann ans Reich gelangen.

Seid Ihr⁴ erst Oesterreichs, seid Ihr⁵ & auf immer.

(Er geht ab. Stauffer setzt sich kummervoll auf eine Bank unter
der Linde. So findet ihn Gertrud, seine Frau, die sich neben ihn stellt,
und ihn eine Zeit lang⁶ schweigend betrachtet.)

Gertrud.

So ernst, mein Freund? Ich kenne dich nicht mehr.

Schon viele Tage seh' ich⁷ & schweigend an,

Wie finsterner Trübflunn deine Stirne furcht.

1. Wirthin, hôteesse, ménagère, c.-à-d. épouse. Plus loin, Gertrude appelle son mari Ghewirth. Dans un contrat de vente de 1272 on lit: Gräfin Anna von Kyburg, Eberhard von Habeburgs eheliche Wirthin, hôteesse conjugale.

2. Viel Dank, grand merci (litt. beaucoup de remerciements). — Muß p. ich muß.

3. Gersau, dans le canton de Schwytz, sur le lac des Quatre-Cantons, au pied du Rigi, formait jusqu'à la révolution de 1798 une petite république indépendante.

4. Was ihr ... quoi que vous puissiez avoir à souffrir.

5. Seid ihr erst ... Une fois que vous appartenez à l'Autriche, vous lui appartenez pour toujours. Pfeiffer qui donne à son ami cet avertissement, était de Lucerne, pays que Rodolphe de Hababourg avait acquis à sa maison, en 1291, à prix d'argent.

6. Eine Zeit lang, litt. un temps durant, pendant quelques instants.

Auf deinem Herzen drückt ein still Gebreßen'.
 Vertrau' es mir; ich bin dein treues Weib,
 Und meine Hälfte fordr' ich deines Grams.

(Stauffacher reicht ihr die Hand und schweigt.)

Was kann dein Herz beklemmen, sag' es mir!
 Geseget ist dein Fleiß, dein Glücksstand blüht,
 Voll sind die Scheunen; und der Rinder Schaaren¹.
 Der glatten Pferde² wohlgenährte Zucht
 Ist von den Bergen glücklich heimgebracht
 Zur Winterung³ in den bequemen Ställen.
 — Da steht dein Haus, reich wie ein Edelstein;
 Von schönem Stammholz ist es neu gezimmert
 Und nach dem Richtmaß ordentlich gefügt;
 Von vielen Fenstern glänzt es wohnlich hell⁴;
 Mit bunten Wappenschildern ist's bemalt
 Und weisen Sprüchen, die der Wandersmann
 Verweilend liest und ihren Sinn bewundert⁵.

1. Gebreßen, *chagrin, peine, propr. infirmité, défaut*, synonym. de Gebrechen, du vieux verbe breßen. Radical, brechen. Tschudi, au récit duquel est emprunté cet entretien entre Gertrude et Stauffacher, dit: Nun hat si (hätte sie) gern gewußt was im (ihm) doch gebreß (gebreche).

2. Le point et virgule qui dans la plupart des éditions se trouve après Schaaren, doit être porté après Scheunen.

3. Der glatten ... Zucht, périphrase poétique qui signifie littéralement la race bien nourrie des (de tes) chevaux au poil luisant.

4. Zur Winterung, pour l'hivernage, pour passer l'hiver dans les vallées.

5. Glänzt es wohnlich hell, litt. : par de nombreuses fenêtres sa brille habitablement et clairement, c.-à-d. de nombreuses fenêtres répandent une vive lumière qui rend cette habitation agréable. Comparez Muller, *Histoire des Suisses*, I, chap. 18 : "Als Gesler durch den Ort Steinen bei Stauffachers Hause vorbei ritt, und sah wie es, wo nicht steinern, von wohlgezimmerten Holz, nach eines reichen Landmanns Art, mit vielen Fenstern, mit Namen oder Sinnsprüchen bemalt, weitläufig und glänzend erbaut war. — Une lettre de la reine Agnès de 1318 prouve que les fenêtres en verre étaient déjà à cette époque en usage dans ce pays.

6. Et en admire le sens, au lieu de : et dont il admire le sens (und deren Sinn er bewundert). Ce changement de tournure, dans les phrases qui commencent par un relatif, est assez fréquent aussi en

Stauffacher.

Wohl! steht das Haus gezimmert und gefügt,
Doch ach — es wankt der Grund, auf den wir bauten,

Gertrud.

Mein Werner, sage, wie verstehst du das?

Stauffacher.

* Vor dieser Linde saß ich jüngst wie heut',
Das schön Vollbrachte² freudig überdenkend;
Da kam daher von Rüßnacht³, seiner Burg,
Der Bogt mit seinen Reissigen⁴ geritten.
Vor diesem Hause hielt er wundernd an;
Doch ich erhob mich schnell; und unterwürfig,
Wie sich's gebührt, trat ich dem Herrn entgegen,
Der uns des Kaisers richterliche Macht
Vorstellt im Lande. Wessen ist das Haus?
Fragt' er bösmelnend, denn er wußt' es wohl.
Doch schnell besonnen ich entgegn' ihm so :

grec et chez les poètes latins. La maison de Stauffacher est remplacée maintenant par une chapelle, appelée la *chapelle de la croix*, bâtie en 1400. Du reste, on rencontre aujourd'hui encore, dans plusieurs cantons de la Suisse, chez les campagnards aisés, des maisons peintes comme celle que le poète décrit ici.

1. Wohl, sans doute.

2. Das schön Vollbrachte..., repassant dans mon esprit avec joie la chose bien achevée; c.-à-d. contemplant avec satisfaction l'œuvre

1.
voit encore les ruines de ce château de Gessler, Küssnacht, dans le canton de Schwytz, sur le lac

15.
(de reisen), désigne proprement un *homme équipé pour un voyage, pour une expédition*; dans l'acception usuelle il s'entend d'un *caravalière monté*. C'est de reisen que dérive le français *reise*, dans cette expression, *droit de reise*, c.-à-d. droit de chevauchée.

5. Ich entgegne, tournure poétique pour entgegne ich. — Gutes, sous-ent. Haus. Tschudi fait dire à Stauffacher : Herr, das Haus ist mein Herr des Rüniges, und unser, und mein Leben.

Dies Haus, Herr Vogt, ist meines Herrn, des Kaisers,
Und Cures, und mein Lehen — Da versetzt er :
„Ich bin Regent im Land an Kaisers Statt,
Und will nicht, daß der Bauer Häuser baue
Auf seine eigne Hand¹, und also frei
Hinleb', als ob er Herr wär' in dem Lande; /
Ich werd' mich unterstehn, Euch das zu wehren.“
Dies sagend ritt er trügiglich² von dannen;
Ich aber blieb mit kummervoller Seele,
Das Wort bedenkend, das der Böse sprach.

Gertrud.

Mein lieber Herr und Ghewirth³! Magst du
Ein redlich Wort von deinem Weib vernehmen?
Des edeln Iberg's Tochter rühm' ich mich⁴,
Des vielerfahnen Manns. Wir Schwestern⁵ saßen,
Die Wolle spinnend, in den langen Nächten,
Wenn bei dem Vater sich des Volkes Häupter
Versammelten, die Pergamente⁶ lasen
Der alten Kaiser, und des Landes Wohl
Bedachten in vernünftigem Gespräch.

1. Auf seine eigne Hand, *de son chef, de son propre mouvement*. — Hinleben, *vivre sans s'inquiéter de rien, vivre dans une insouciance heureuse*.

2. Trügiglich, *torva tuens*, Virg.; ὑπόβρα ἰδών, Hom. "Das Weib fürcht' ich, nicht deiner Blide Trug.", *Fiancée de Messine*.

3. Ghewirth. Voir p. 23, note 1.

4. Rühm' ich mich. C'est ainsi que parlent les personnages dans Homère :

Ἰδεργού θυγάτηρ μὲν ἀγαυοῦ εὐχομαι εἶναι,
ἥρωος πολυκείρου.

Schiller, sans doute, avait ici en vue Conrad d'Abilberg, landamann de Schwytz, en 1311.

5. Wir Schwestern, nous sœurs, c.-à-d. mes sœurs et moi.

6. Die Pergamente, les chartes, les lettres de franchises, que chaque empereur, à son avènement, avait coutume de confirmer. Voyez acte II, sc. 2.

Aufmerkend hört' ich da manch kluges Wort,
 Was' der Verstand ge denkt, der Gute wünscht,
 Und still im Herzen hab' ich mir's bewahrt.
 So höre denn und acht' auf meine Rede!
 Denn was dich kfestie, sieh', das wußt' ich längst.
 — Dir größt der Landvogt, möchte gern dir schaden,
 Denn du bist ihm ein Hinderniß, daß sich
 Der Schwyzer nicht dem neuen Fürstenhaus'
 Will unterwerfen, sondern treu und fest
 Beim Reich beharren, wie die würdigen
 Altvordern¹ es gehalten und gethan. —
 Ist's nicht so, Werner? Sag' es, wenn ich lüge!

Stauffacher.

So ist's, das ist des Geßlers Groß auf mich.

Gertrud.

Er ist dir heidisch, weil du glücklich wohnst,
 Ein freier Mann auf deinem eignen Erbe
 — Denn er hat keins. Vom Kaiser selbst und Reich
 Trägst du dieß Haus zu Lehn; du darfst es zeigen,
 So gut der Reichsfürst seine Länder zeigt:
 Denn über dir erkennst du keinen Herrn,
 Als nur den Höchsten² in der Christenheit —
 Er ist ein jünger³ Sohn nur seines Hauses;
 Nichts nennt er sein als seinen Rittermantel;

1. Was. Répétez: ich hörte (was).

2. Dem neuen Fürstenhaus, à la maison de Habsbourg, parvenue au trône impérial en 1273.

3. Altvordern, *ancêtres*, synonyme de Vorfahren.

4. Dem Höchsten, *le plus haut, le plus puissant de toute la chrétienté*, c.-à-d. l'empereur d'Allemagne, l'héritier et le successeur de Charlemagne.

5. Jüngerer Sohn, (fils) *cadet*. Jean de Muller suppose que les ball-ils Landenberg et Gessler, qui ne possédaient pas de châteaux en propre, n'étaient que des cadets de famille.

Drum steht er jedes Vieberrnannes Glück
Mit schelen Augen gift'ger Mißgunst an.
Dir hat er längst den Untergang geschworen —
Noch stehst du unverfehrt. — Willst du erwarten,
Bis er die böse Lust an dir gebüßt?
Der Kluge Mann baut vor.

Stauffercher.

Was ist zu thun?

Gertrud (tritt näher).

So höre meinen Rath! Du weißt, wie hier
Zu Schwyz sich alle Redlichen beklagen
Ob² dieses Landvogts Geiz und Wütherei.
So zweifle nicht, daß sie dort drüben³ auch
In Unterwalden und im Urner-Land
Des Dranges müd⁴ sind und des harten Jochs —
Denn wie der Gefler hier, so schafft es⁵ frech
Der Landenberger⁶ drüben überm See —
Es kommt kein Fischerkahn zu uns herüber,
Der nicht ein neues Unheil und Gewalt-
Beginnen⁶ von den Bögten und verkündet.

1. Bis er... gebüßt (hat)? *Jusqu'à ce qu'il ait satisfait sur toi ses méchantes intentions?*

2. Ob, vieux pour über, au sujet de.

3. Drüben (darüber), de l'autre côté du lac, là-bas. Plus loin: drüben überm See. — Urner-Land, pays des Uraniens, pays d'Uri.

4. Schafft es frech, fait la chose insolemment, agit, gouverne avec insolence. Même idiotisme plus loin: die es redlich meinen, qui le pensent bien; qui sont bien intentionnés. Scène 4: Es ist ohne Beispiel, wie sie's treiben, comme ils mènent la chose; comme ils se conduisent.

5. Der Landenberger, familier et populaire p. Landenberg, comme plus haut (scène 1), Der Attinghäuser p. Attinghausen. Et act. V, sc. 1, die Brunederin, Berthe de Bruneck.

6. Gewaltbeginnen, entreprise violente. Schiller se permet souvent

Drum thät' ^{und gut} 1 es gut, daß eurer etliche,
 Die's redlich meinen, still zu Rathe gingen²,
 Wie man des Drucks sich möcht' erlebigen;³
 So ach! ich wohl³, Gott würd' euch nicht verlassen,
 Und der gerechten Sache gnädig sein —
 Hast du in Uri keinen Gastfreund, sprich,
 Dem du dein Herz magst redlich offenbaren?

Stauffer.

Der wackern Männer kenn' ich viele dort,
 Und angesehen große Herrenleute⁴,
 Die mir geheim⁵ sind und gar wohl vertraut.

(Er steht auf.)

Frau, welchen Sturm gefährlicher Gedanken
 Weckt du mir in der stillen Brust! Mein Innerstes
 Kehrt du an's Licht des Tages mir entgegen⁶,
 Und, was ich mir zu denken still verbot,

de partager entre deux vers les deux parties d'un substantif composé.
 Macbeth, acte V, sc. 5 :

Ich will fichten
 Bis mir das Fleisch von allen Knochen ab-
 gehakt ist.

1. Thät' es gut, il serait bien, il serait bon. — Eurer etliche, quelques-uns de vous. Dans cette tournure, le génitif du pronom personnel ou le génitif du substantif se place presque toujours avant le nom de nombre partitif. Acte IV, sc. 1: der Diener ciner. Voyez une note, acte III, sc. 3.

2. Zu Rathe gehen, aller à conseil; c.-à-d. se réunir pour délibérer.

3. So achte ich wohl, de cette manière je pense bien que Dieu ne nous abandonnerait pas. "So würd' ich (Euch) Gott one Zweifel nit verlassen." Tschudi.

4. Herrenleute, gens riches, gens de bonne condition, sans qu'ils fussent précisément nobles. A l'alsance se joignait chez eux la bien-saisance. Le terme est populaire.

5. Geheim, intime, sens qui a vieilli. Tschudi: "ich kenn' allra für-neme Herrenlüt, die mir infunder's geheim."

6. Litt.: Tu tournes mon intérieur à la lumière du jour en face de moi; c.-à-d. tu me découvres à moi-même mes pensées les plus intimes.

Du sprichst's mit leichter Zunge festlich aus.
 — Hast du auch wohl bedacht, was du mir räthst?
 Die wilde Zwietracht und den Klang der Waffen
 Ruffst du in dieses friedgewohnte Thal —
 Wir wagten es', ein schwaches Volk der Hirten,
 In Kampf zu gehen mit dem Herrn der Welt?
 Der gute Schein' nur ist's, worauf sie warten,
 Um loszulassen auf dieß arme Land
 Die wilden Horden ihrer Kriegesmacht,
 Darin zu schalten mit des Siegers Rechten,
 Und unterm Schein gerechter Züchtigung
 Die alten Freiheitsbriefe zu vertilgen.

Gertrud.

Ihr seid auch Männer, wisset eure Art
 Zu führen; und dem Muthigen hilft Gott!

Stauffacher.

O Weib! Ein furchtbar wüthend Schreckniß ist
 Der Krieg; die Herde schlägt er und den Hirten.

Gertrud.

Ertragen muß man, was der Himmel sendet;
 Unbilliges erträgt kein edles Herz.

1. Wir wagten (imp. subj.) es, nous oserions cela, savoir, d'entrer en lutte avec le maître du monde. Très-souvent le pronom et résume et annonce une proposition complémentaire. Comp. sc. 4: Wir sind's gewohnt, daß man uns gut begegnet.

2. Der gute Schein, la bonne apparence, un prétexte. « Si ... le peuple se fût soulevé (contre les vexations des baillis), le roi Albert aurait sans aucun doute anéanti les libertés de la Suisse, sous le prétexte d'une juste punition. » Müller, liv. I, ch. 18.

3. Dem Muthigen hilft Gott. C'est, en termes plus religieux, l'ancien adage: Audaces fortuna juvat, Virg. Audentes forsque deusque juvat, Ovid.

Stauffacher.

Dies Haus erfreut dich, daß wir neu erbauten;
Der Krieg, der ungeheure¹, brennt es nieder².

Gertrud.

Wüßt ich³ mein Herz an zeitlich Gut gefesselt,
Den Brand würf ich hinein mit eigner Hand.

Stauffacher.

Du glaubst an Menschlichkeit! Es schont der Krieg
Auch nicht das zarte Kindlein in der Wiege.

Gertrud.

Die Unschuld hat im Himmel einen Freund!
— Sieh' vortwärts, Werner, und nicht hinter dich!

Stauffacher.

Wir Männer können tapfer fechtend sterben;
Welch Schicksal aber wird das eure sein?

Gertrud.

Die letzte Wahl⁴ steht auch dem Schwächsten offen:
Ein Sprung von dieser Brücke macht mich frei.

Stauffacher (stürzt in ihre Arme).

Wer solch ein Herz an seinen Busen drückt,
Der kann für Erb und Hof⁵ mit Freuden fechten,

1. Der ungeheure, l'atroce, la terrible guerre. Ordinairement cet adjectif a le sens de monstrueux, prodigieux, énorme, et marque tout ce qui étonne ou effraie par sa grandeur et ses formes.

2. Brennt es nieder, la brûle en bas; c.-à-d. la réduit en cendres. Voy. p. 20, note 5.

3. Wüßte ich, pour wenn ich wüßte.

4. Die letzte Wahl, le dernier choix, une dernière ressource (celle de mourir), reste ouvert même au plus faible.

5. Für Erb und Hof, litt. : pour son foyer et sa cour (c.-à-d. pour tout ce qui lui est cher), expression consacrée, qui répond au latin : pro aris et focis. Dans ces sortes de locutions populaires, l'allemand

Und keines Königs Heermacht fürchtet er —
 Nach Uri fahr' ¹ ich stehndes Fußes gleich.
 Dort lebt ein Gastfreund mir, Herr Walther Fürst,
 Der über diese Zeiten denkt wie ich.
 Auch find' ich dort den edeln Bannerherrn
 Von Attinghaus — obgleich von hohem Stamm,
 Liebt er das Volk und ehrt die alten Sitten.
 Mit ihnen beiden pfleg' ich Rath's ², wie man
 Der Landesfeinde muthig sich erwehrt. —
 Leb' wohl — und weil ich fern bin, führe du
 Mit klugem Sinn das Regiment des Hauses —
 Dem Pilger, der zum Gotteshause wallt,
 Dem frommen Mönch, der für sein Kloster sammelt,
 Gib reichlich und entlaß ihn wohl gepflegt!
 Stauffachers Haus verbirgt sich nicht. Zu äußerst
 Am offenen Heerweg ³ steht's, ein wirklich Dach
 Für alle Wanderer, die des Weges fahren ⁴.

(Indem sie nach dem Hintergrund abgehen, tritt Wilhelm Tell mit Baumgarten
 vorn auf die Scene.)

recherche presque toujours l'alliteration ou la rime. — Mit Freuden,
 avec joie, au singulier; car les substantifs féminins se déclinent
 aussi au singulier anciennement. Il reste des traces de cette déclinaison
 dans un petit nombre de substantifs précédés d'une préposition
 sans article, tels que : in Gnaden, auf Erden, zu Gunsten. Schiller a
 dit, même avec l'article, acte II, sc. 2 : an das Licht der Sonnen, pour
 der Sonne. Et dans *la Pucelle* : Zerstreuet euch, ihr Lämmer auf der Hei-
 den, pour Heide. Et Goethe : Röslein, Röslein, Röslein roth, Röslein auf
 der Heiden.

1. Nach Uri fahre ich, *je m'embarque pour Uri*. Stehendes Fußes, de
 ce pas. Cette façon de parler n'est pas sans analogie avec le latin
statim, qui vient de *stare*. REGNIER.

2. Rath's ou Rath pflegen, *délibérer*; litt. *s'occuper de conseil*.

3. Heerweg, *grande route*; proprement *route d'armée*.

4. Die des Weges fahren. Ici fahren est pris dans le sens populaire de
 ziehen, reisen. De même sc. 4 : Die über Meiradezell nach Weissland
 fahren. Et sc. 1 : Wir fahren zu Berg.

Tell (zu Baumgarten)

Ihr habt jezt meiner weiter nicht vonnöthen.
Zu jenem Hause gehet ein; dort wohnt
Der Stauffacher, ein Vater der Bedrängten.
— Doch sieh', da ist er selber — Folgt mir, kommt!

(Gehen auf ihn zu; die Scene verwandelt sich.)

Dritte Scene.

Öffentlicher Platz bei Altdorf¹.

Auf einer Anhöhe im Hintergrund sieht man eine Befestigung bauen, welche schon so weit gediehen², daß sich die Form des Ganzen darstellt. Die hintere Seite ist fertig; an der vordern wird eben³ gebaut, das Gerüste steht noch, an welchem die Werkleute auf und nieder steigen; auf dem höchsten Dache⁴ hängt der Schiefedecker. — Alles ist in Bewegung und Arbeit.

Frohnvogt. Meister Steinmeg. Gefellen und
Handlanger.

Frohnvogt⁵.

(mit dem Stabe, treibt die Arbeiter).

Nicht lang gefeiert⁶, frisch! Die Mauersteine

1. Altdorf à un quart de lieue du lac des Quatre-Cantons, au pied du Bannberg (voy. acte III, sc. 3), est le chef-lieu du canton d'Uri. Ce bourg est connu depuis 744. On y voit aujourd'hui une fontaine à l'endroit où était, dit-on, le tilleul contre lequel on plaça le fils de Tell, quand son père abattit la pomme de dessus sa tête.

2. Gebeßen, propr. prospérer, réussir; puis, par extension, être avancé.

3. Eben, dans ce moment même, précisément.

4. Auf dem höchsten Dach, in summo tecto.

5. Frohnvogt, piqueur de la corvée.

6. Nicht lang gefeiert! non longtemps chômé! ne vous reposez pas si longtemps! Cette manière d'exprimer l'impératif par le participe passé, donne au commandement plus d'énergie. On suppose la chose que l'on ordonne déjà accomplie. Même tournure au vers suivant: Den Mördel zugefahren! et dans la phrase: die Mauersteine herbei! Ici l'adverbe remplace un verbe au participe (herbeigefahren).

Herbei! Den Kalf, den Mörtel zug-fahren,
Wenn der Herr Landvogt kommt, daß er das Werk
Gewachsen¹ sieht! — Das schlenbert² wie die Schnecken.

(Zu zwei Handlangern, welche tragen.)

Heißt das geladen³? Gleich das Doppelte!
Wie die Tagelöhne ihre Pflicht befehlen!

Erster Gesell.

Das ist doch hart, daß wir die Steine selbst
Zu unserm Twing⁴ und Kerker sollen fahren!

Frohnvogt.

Was murret Ihr? Das ist ein schlechtes Volk,
Zu nichts anständig⁵, als das Vieh zu melken,
Und faul herum zu schlenbern auf den Bergen.

Alter Mann (ruft aus).

Ich kann nicht mehr.

Frohnvogt (schüttelt ihn).

Friß, Alter, an die Arbeit!

1. Gewachsen, litt. *cru, accru, c.-à-d. avancé*. TITE-LIVE: *Opus opinione celerius creverat*.

2. Das schlenbert, *ça se traîne, ça va lentement*, pour: ils vont lentement. Camp de Wallenstein: Das fürchtet sich vor den engen Stuben, *ça a peur des chambres étroites*. Même pièce: Nun, nun, das muß der Kaiser erndhren. Dans ce dernier exemple, ce qui est plus rare, das forme le régime.

3. Heißt das geladen? *cela s'appelle-t-il chargé? appelle-t-on cela charger, une charge? Comme ces voleurs-de-leur-journée* (ces faîneants) volent leur devoir! c.-à-d. dérobent une partie du temps qu'ils doivent consacrer au travail.

4. Twing (Zwing) signifie, comme Zwinger, *donjon, prison fortifiée*. Le verbe zwingen, *contraindre*, s'écrit, dans l'ancien haut allemand, *thwingan, thwingen*. REGNIER.

5. Bon à rien. Anständig, *habile*, synonyme de *geschickt, brauchbar*.

Erster Gesell.

Habt Ihr denn gar kein Eingeweid¹, daß Ihr
Den Greis, der kaum sich selber schleppen kann,
Zum harten Frohndienst treibt?

Meister Steinmetz und Gesellen.

's ist himmelschreiend²!

Frohnbogt.

Sorgt ihr für euch³; ich thu', was meines Amts.

Zweiter Gesell.

Frohnbogt, wie wird die Beste denn sich nennen,
Die wir da hau'n?

Frohnbogt.

Zwing Uri⁴ soll sie heißen;
Denn unter dieses Joch wird man euch beugen.

Gesellen.

Zwing Uri!

Frohnbogt.

Nun, was gibt's dabei zu lachen?

Zweiter Gesell.

Mit diesem Häuslein wollt ihr Uri zwingen?

Erster Gesell.

Laß seh'n⁵, wie viel man solcher Maulwurfsbaufen

1. Eingeweide, nom collectif, exprime, comme *entrailles* en français, *σπλάγχνον* en grec, le *sentiment d'humanité, de compassion*.

2. *Cela crie au ciel*, c.-à-d. *cela crie vengeance*.

3. *Soignez pour vous* (mêlez-vous de vos affaires); *je fais ce qui est de ma charge* (mon devoir). Acte III, sc. 3 : *Wir thun was unser's Amts*.

4. *Zwing Uri, servitude d'Uri*. Cette forteresse, dit Tschudi, était bâtie dans le voisinage d'Altdorf, sur une petite colline appelée *Salthurn*.

5. *Laß (laßt) sehen, voyons*; comme six vers plus bas, *laßt uns weiter gehen, allons plus loin*.

Muß über 'nander setzen, bis ein Berg
Draus wird wie der geringste nur in Uri!

(Grohnvogt geht nach dem Hintergrund.)

Meister Steinmeg.

Den Hammer werf' ich in den tiefsten See,
Der mir gedient bei diesem Fluchgebäude!

Tell und Stauffacher kommen.

Stauffacher.

O hätt' ich nie gelebt, um das zu schauen!

Tell.

Hier ist nicht gut sein. Laßt uns weiter gehn!

Stauffacher.

Bin ich zu Uri in der Freiheit Land?

Meister Steinmeg.

O Herr, wenn Ihr die Keller erst gesehn
Unter den Thürmen! Ja, wer die bewohnt,
Der wird den Hahn nicht fürder¹ krähen hören.

Stauffacher.

O Gott!

Steinmeg.

Seht diese Flanken, diese Strebepfeiler,
Die stehn, wie für die Ewigkeit gebaut!

Tell.

Was Hände bauten, können Hände stürzen.

(Nach den Bergen zeigend.)

Das Haus der Freiheit hat uns Gott gegründet.

1. Fürder et fürderhin, populaires pour sermettin, désormais.

(Man hört eine Trommel; es kommen Leute, die einen Hut auf einer Stange tragen, ein Ausrufer folgt ihnen, Weiber und Kinder bringen tumultuarisch nach.)

Erster Gesell.

Was will' die Trommel? Gebet Acht!

Meister Steinmeh.

Was für

Ein Faschnachtsaufzug², und was soll der Hut?

Ausrufer.

In des Kaisers Namen! Höret!

Gesellen.

Still doch! Höret!

Ausrufer.

Ihr sehet diesen Hut, Männer von Uri!
Aufsichten wird man ihn auf hoher Säule,
Mitten in Altdorf, an dem höchsten Ort,
Und dieses ist des Landvogts Will' und Meinung:
Dem Hut soll gleiche Ehre wie ihm selbst gescheh'n.
Man soll ihn mit gebognem Knie und mit
Entblößtem Haupt verehren — Daran will
Der König die Gehorsamen erkennen.
Verfallen ist mit seinem Leib und Gut
Dem Könige³, wer das Gebot verachtet.

(Das Volk lacht laut auf, die Trommel wird gerührt, sie gehen vorüber.)

1. Was will, et, au vers suivant, was soll, *que veut? que doit?*
c.-à-d. que signifie? que veut dire?

2. Was für ein... *Quelle mascarade?* Faschnachtsaufzug, forme dialectique pour Faschnachtsaufzug, de Faschnacht, carnaval, proprement, nuit de jeüne, c.-à-d. la nuit qui précède le mercredi des Cendres.

3. Dem Könige..., *il appartient* (appartiendra) *corps et biens à l'Empereur, celui qui méprise* (méprisera) *l'ordre. Dem Könige, au roi de Rome, c.-à-d. à l'Empereur.*

Erster Gesell.

Welch neues Unerhörtes¹ hat der Vogt
Sich ausgedonnen² Wir 'nen Hut verehren!
Sagt! Hat man je vernommen von dergleichen³?

Meister Steinmeh.

Wir unsre Kniee beugen einem Hut!
Tretbt er⁴ sein Spiel mit ernsthaft würd'gen Leuten?

Erster Gesell.

Wär's⁵ noch die kaiserliche Kron! So ist's
Der Hut von Oesterreich; ich sah ihn hangen
Ueber dem Thron, wo man die Lehen gibt⁶!

Meister Steinmeh.

Der Hut von Oesterreich! Gebt Acht, es ist
Ein Fallstrick, uns an Oestreich zu verrathen!

Gesellen.

Kein Ehrenmann wird sich der Schmach bequemen.

1. Unerhörtes, *chose inouïe*. En allemand, tous les adjectifs et participes, au neutre, peuvent être employés substantivement; tandis qu'en français, où le genre neutre ne se distingue pas du masculin, cet usage est restreint à un petit nombre de cas, comme p. ex. dans: le beau, l'infini, le vrai, etc. Sc. 4: Im ewig Finstern, dans d'éternelles ténèbres. Voy. plus haut, p. 25, Das schön Vollbrachte.

2. Ausgedonnen, *excogitavit*.

3. Von dergleichen, *a-t-on jamais entendu parler de rien de pareil?* Dergleichen est un adjectif indéclinable composé de gleich, égal, pareil, semblable, et de l'article.

4. Mène-t-il son jeu avec...? se joue-t-il de...?

5. Encore si c'était la couronne impériale! mais les choses étant ainsi, c'est (mais, vous voyez, c'est) le chapeau d'Autriche. Le chapeau ducal de l'Autriche était placé au milieu d'une couronne ornée de douze grandes perles et surmontée d'un globe.

6. Où l'on donne les fiefs, l'investiture des fiefs, et par suite, où l'on reçoit l'hommage. Comp. acte II, sc. 1: Um hinzugehen vor diesen neuen Lehenhof, und meine edlen Güter... von Oestreich zu empfangen.

Meister Steinmetz.

Kommt, laßt uns mit den andern Abred' nehmen!¹⁾

(Sie gehen nach der Tiefe.)

Tell (zum Stauffacher).

Ihr wißt nun Bescheid²⁾. Lebt wohl, Herr Werner!

Stauffacher.

Wo wollt Ihr hin? O, eilt nicht so von daunen!

Tell.

Rein Haus entbehrt des Vaters. Lebet wohl!

Stauffacher.

Nir ist das Herz so voll, mit Euch zu reden³⁾.

Tell.

Das schwere Herz wird nicht durch Worte leicht⁴⁾.

Stauffacher.

Doch könnten Worte uns zu Thaten führen.

Tell.

Die einz'ge That ist jetzt Geduld und Schweigen.

Stauffacher.

Soll man ertragen, was unleidlich ist?

Tell.

Die schnellen Herrscher⁵⁾ sind's, die kurz regieren.

— Wenn sich der Böhn erhebt aus seinen Schlünden,

1. Abrede nehmen, *se concerter*.

2. Bescheid (*information*) wissen, *être au fait, savoir à quoi s'en tenir*.

3. Zu reden. *Traduisez :*

³⁾ Ἡ λήν κραδίη ἐμοὶ ἀχθεταί, ὥστε φράσαι σοι...

4. Die schnellen Herrscher, *les maîtres prompts, violents*.

Abſcht man die Feuer aus, die Schiffe suchen
 Ellends den Hafen, und der mächt'ge Geist¹
 Geht ohne Schaden spurlos über die Erde.
 Ein jeder lebe still bei sich daheim;
 Dem Friedlichen gewährt man gern den Frieden.

Stauffacher.

Meint Ihr?

Tell.

Die Schlange ^{non male} flücht nicht ungereizt.
 Sie werden endlich doch von selbst ermüden,
 Wenn sie die Lande ruhig bleiben seh'n.

Stauffacher.

Wir könnten viel, wenn wir zusammen stünden.

Tell.

Beim Schiffbruch hilft der Einzelne sich leichter.

Stauffacher.

So kalt verläßt Ihr die gemeine Sache?

Tell.

Ein jeder zählt nur sicher auf sich selbst.

Stauffacher.

Verbunden werden auch die Schwachen mächtig.

Tell.

Der Starke ist am mächtigsten allein².

Stauffacher.

So kann das Vaterland auf Euch nicht zählen,
 Wenn es verzweiflungsvoll zur Nothwehr greift³?

1. Der mächtige Geist, *le puissant esprit, le puissant souffle.*
2. Allein. *Traduisez :*

Oloç γὰρ ὧν, ἀπιοτός ἐστιν ἀγασός.

3. Zur Nothwehr greift, *se décide à la résistance, prend le parti*

Tell (gibt ihm die Hand).

Der Tell holt ein verlornes Lamm vom Abgrund,
Und sollte seinen Freunden sich entziehen?¹
Doch was Ihr thut², laßt mich aus Eurem Rath!
Ich kann nicht lange prüfen oder wählen;
Bedürft Ihr meiner zur bestimmten That,
Dann ruft den Tell! Es soll an mir nicht fehlen³.

(Gehen ab zu verschiedenen Seiten. Ein plötzlicher Auflauf entsteht um das Gerüste.)

Meister Steinmetz (eilt hin).

Was gibt's?

Erster Gesell (kommt vor, rufend).

Der Schieferdecker ist vom Dach gestürzt.

Bertha (stürzt herein). Gefolge.

Ist er zerschmettert? Rennet⁴, rettet, helft —
Wenn Hülfe möglich, rettet, hier ist Gold —

(Wirft ihr Geschmeide unter das Volk.)

de résister. C'est une métaphore empruntée de la locution ju den Wassen greifen, prendre les armes. Greifen signifie proprement étendre la main... porter la main à... REGNIER.

1. Sich entziehen, se dérober, faire défaut.

2. Was ihr (auch) thut, quoi que vous fassiez. Sc. 4 : Wie schwer sie (auch) war, quelque sévère qu'elle (la peine) fût.

3. Je ne vous manquerai pas. Litt., il ne doit pas y avoir de manque en moi, c.-à-d., en ce qui me concerne. Sollen et Wollen s'emploient souvent comme verbes auxiliaires marquant le futur. — En terminant son entretien avec Stauffacher, Tell parle en vers à rimes croisées. C'est un moyen oratoire que Schiller emploie, à l'exemple de Shakspeare, pour faire ressortir la péroraison par un ton plus solennel et une intonation cadencée. Souvent, pour augmenter l'effet de cette tournure, Schiller cherche à faire tomber la rime sur des mots formant une antithèse, comme ici : Rath et That. Du reste, tel notre héros se peint ici lui-même, tel il paraît dans toute la pièce, c.-à-d. homme d'action, prompt à exécuter ce qu'il a une fois résolu; mais aimant peu délibérer. Aussi ne se trouve-t-il pas au nombre des conjurés du Rutli.

4. Rennet (quelques éditions donnent rettet), rettet, helft. Dans la chanson de la Cloche on lit : Allez rennet, rettet, flüchtet.

Meister.

Mit eurem Golde — Alles ist euch feil
Um Gold! Wenn ihr den Vater von den Kindern
Gerissen und den Mann von seinem Weibe,
Und Jammer habt gebracht über die Welt,
Denkt ihr's mit Golde zu vergüten — Geh!
Wir waren frohe Menschen, eh' ihr kamt;
Mit euch ist die Verzweiflung eingezogen.

Bertha

(zu dem Frohnvogt, der zurückkommt).

Lebt er?

(Frohnvogt gibt ein Zeichen des Gegentheils¹⁾).

O unglücksel'ges Schloß, mit Fluchen
Erbaut, und Flüche werden dich bewohnen!

(Geh ab.)

Vierte Scene.

(Walther Fürst's Wohnung².)

Walther Fürst und Arnold vom Melchthal

treten zugleich ein von verschiedenen Seiten.

Melchthal.

Herr Walther Fürst —

Walther Fürst.

Wenn man uns überraschte!^{unprouvé}
Bleibt, wo Ihr seid. Wir sind umringt von Spähern.^{espion}

Melchthal.

Bringt Ihr mir nichts von Unterwalden? nichts

1. *Un signe du contraire*, c.-à-d. un signe négatif.

2. Wohnung. Au village d'Attinghausen.

Von meinem Vater? Nicht ertrag' ich's länger,
 Als ein Gefangner müßig hier zu liegen.
 Was hab' ich denn so Sträfliches gethan,
 Um mich gleich einem Mörder zu verbergen?
 Dem frechen Buben, der die Ochsen mir,
 Das treffliche Gespänn, vor meinen Augen
 Weg wollte treiben auf des Vogts Geheiß,^{ordre}
 Hab' ich den Finger mit dem Stab gebrochen¹.

spannen

Walther Fürst.

Ihr seid zu rasch. Der Bube war des Vogts;
 Von Eurer Obrigkeit² war er gesendet.
 Ihr wart in Straf gefallen, müßtet Euch,
 Wie schwer sie war, der Buße schweigend fügen³.

Melchthal.

Ertragen sollt' ich die leichtfert'ge Rede
 Des Unverschämten: „Wenn der Bauer Brod
 Wollt' essen, mög' er selbst am Pfluge zieh'n!“
 In die Seele schnitt mir's⁴, als der Bub' die Ochsen,
 Die schönen Thiere, von dem Pfluge spannte;
 Dumpf brüllten sie, als⁵ hätten sie Gefühl

1. Gebrochen, rompu, brisé, terme emprunté à Tschudi. — Des Vogts, de Landenberg.

2. Von Eurer Obrigkeit, par votre supérieur. L'abstrait pour le concret.

3. Euch... der Buße fügen, vous accommoder, vous soumettre à l'amende. Sc. 3: Sich der Schmach bequemen.

4. Möge er... zieh'n, qu'il pouvait traîner. Discours indirect. Tschudi: „Die Buren (Bauren) solltind (sollten) den Pflug selbst (selbst) ziehen.“

5. Litt., ça me coupa dans l'âme, lorsque... c.-à-d. cela me déchira l'âme de voir que...

6. Als, comme si; als ob sie hätten. Le verbe prend la place de la conjonction supprimée ob.

Der Ungebühr, und stießen mit den Hörnern¹;
Da übernahm mich der gerechte Zorn,
Und, meiner selbst nicht Herr, schlug ich den Boten.

Walther Fürst.

O, kaum bezwingen wir² das eigne Herz;
Wie soll die rasche Jugend sich bezähmen?

Melchthal.

Mich jammert nur der Vater — Er bedarf
So sehr der Pflege, und sein Sohn ist fern.
Der Vogt ist ihm gehässig³, weil er stets
Für Recht und Freiheit redlich hat gestritten.
Drum werden sie den alten Mann bedrängen,
Und niemand ist, der ihn vor Unglimpf⁴ schütze.
— Werde mit mir⁵, was will, ich muß hinüber.

Walther Fürst.

Erwartet nur und faßt Euch in Geduld⁶,
Bis Nachricht uns herüber kommt vom Walde⁷.
— Ich höre klopfen, geht — Vielleicht ein Bote
Vom Landvogt — Geht hinein — Ihr seid in Uri

1. Ces beaux vers rappellent le deuil du taureau dans Virgile (*Géorgiques*, III, 517, suiv.) :

It tristis arator,
Mœrentem abjungens fraterna morte juvenum.

2. Wir, nous autres vieillards.

3. Gehässig, pris dans le sens actif, hostile, gardant rancune, est populaire.

4. Vor Unglimpf schütze, qui le protège de l'injure. C'est ainsi que dans Homère Priam dit, en parlant du père d'Achille : Καὶ μὲν που καὶνὸν περιβαίεται ἀμύκῃς ἔόντες τείρονσι κ. τ. λ.

5. Arrive de moi ce qui voudra, ce qui pourra ; il faut que je passe chez lui. Hinüber, p. hinübergehen. Même scène, p. 53 : Hinüber will ich ! Acte IV, sc. 3 : Fort mußst du !

6. Et prenez patience.

7. Vom Walde, de la forêt de Kern, c.-à-d. d'Unterwalden, Voy. p. 48, note 2.

Nicht sicher vor des Landenberger's Arm;
Denn die Tyrannen reichen sich die Hände.

Melchthal.

Sie lehren uns, was wir thun sollten.

Walther Fürst.

Geht!

Ich ruf Euch wieder, wenn's hier sicher ist.

(Melchthal geht hinein.)

Der Unglücksfelige, ich darf ihm nicht
Gestehen, was mir Böses schwant¹ — Wer klopft?
So oft² die Thüre rauscht, erwart' ich Unglück.
Verrath und Argwohn kauscht in allen Ecken;
Bis in das Innerste der Häuser bringen
Die Boten der Gewalt; bald thät' es Noth³,
Wir hätten Schloß und Riegel an den Thüren.

(Er öffnet, und tritt erstaunt zurück, da Werner Stauffacher hereintritt.)

Was seh' ich? Ihr, Herr Werner! Nun, bei Gott!
Ein werther, theurer Gast — Kein besser Mann
Ist über diese Schwelle noch gegangen.
Seid hoch willkommen unter meinem Dach!
Was führt Euch her? Was sucht Ihr hier in Uri?

Stauffacher (ihm die Hand reichend).

Die alten Zeiten und die alte Schweiz.

1. Was mir Böses schwant, *le mal que je pressens*. Es schwant mir, dans le dialecte, pour: es ahnet mir ou ich ahne. En allemand, un grand nombre de verbes exprimant des sensations sont impersonnels.

2. So oft, *aussi souvent que*, en sous-ent. als. De même plus loin: So lang (als) ein Hirte trieb... *depuis qu'un berger a parcouru* ...

3. Bald thät' es Noth, *bientôt il serait besoin*, c.-à-d. il serait nécessaire, que nous eussions serrure et verrou aux portes. Dans ces temps d'antique simplicité on ne sentait pas le besoin de fermer les portes par des serrures.

Walther Fürst.

Die bringt Ihr mit Euch¹ — Sieh, mir wird so wohl,
 Warm geht das Herz mir auf bei Eurem Anblick.
 — Seht Euch, Herr Werner — Wie verließet Ihr
 Frau Gertrud, Eure angenehme Wirthin,
 Des weissen Iberg's hochverständ'ge² Tochter?
 Von allen Wandrern aus dem deutschen Land,
 Die über Meinrads Zell³ nach Welschland fahren,
 Rühmt jeder Euer gastlich Haus — Doch sagt,
 Kommt Ihr so eben frisch von Gluelen⁴ her,
 Und habt Euch nirgend sonst noch umgesehn⁵,
 Oh! Ihr den Fuß gesetzt auf diese Schwelle?

Stauffacher (setzt sich).

Wohl ein erstaunlich neues Werk hab' ich
 Bereiten sehen, das mich nicht erfreute.

1. Die, c.-à-d. les anciens temps.
2. Mir wird so wohl..., *je me sens si bien, mon cœur s'ouvre chaud (s'ouvre et se réchauffe) à votre aspect.*
3. Hochverständige, très-prudente. Comparez Rom. περιφρον Πηλεόπειρ.
4. Qui vont en Italie en passant par Meinradzell. Au point le plus élevé du grand chemin qui traverse le mont Etzel, dans le canton de Schwytz, se trouve une chapelle dédiée à saint Meinrad. Ce Meinrad, fils de Berthold, comte de Hohenzollern, fut élevé dans l'amour de la retraite, au couvent de Reichenau, dans le lac de Constance; après s'être bâti, en 832, une cellule (Zelle) dans la sombre forêt du mont Etzel, il y vécut seul et ignoré jusqu'en 862, où il fut assassiné. Près d'un siècle plus tard s'éleva, sur le même lieu, le couvent de Notre-Dame-des-Ermîtes, célèbre dans tout le monde. — Welschland (proprement, le pays étranger), nom par lequel on désigne, dans la Suisse allemande, ordinairement l'Italie, quelquefois aussi la France, et même la Suisse française (de *wal*, anglo-sax. *weal*, étranger).
5. Gluelen, village du canton d'Uri, à un quart de lieue d'Altdorf, dont il forme le port sur le lac des Quatre-Cantons.
6. Sich umsehen, regarder autour de soi, s'arrêter (quelque part pour observer et examiner).

Walther Fürst.

O Freund, da habt Ihr's gleich mit einem Blicke¹!

Stauffer.

Ein solches ist in Uri nie gewesen —
Selt Menschendenken² war kein Twinghof hier,
Und fest war keine Wohnung, als das Grab³.

Walther Fürst.

Ein Grab der Freiheit ist's! Ihr nenn't's mit Namen⁴.

Stauffer.

Herr Walther Fürst, ich will Euch nicht verhalten :
Nicht eine müß'ge Neugier führt mich her ;
Mich drücken schwere Sorgen — Drangsal hab' ich
Zu Haus verlassen, Drangsal find' ich hier.
Denn ganz unleidlich ist's, was wir erdulden,
Und dieses Dranges ist kein Ziel zu seh'n⁵.
Frei war der Schweizer von Uralters her⁶;
Wir find's gewohnt, daß man uns gut begegnet.
Ein Solches war im Lande nie erlebt',
So lang ein Hirte trieb auf diesen Bergen.

1. *Ce seul coup-d'œil vous apprend tout.* Litt., vous l'avez là sur-le-champ d'un seul coup-d'œil.

2. Menschendenken, pour Menschengedenken. *De mémoire d'homme.* Voy. acte III, sc. 3, denken pour gedenken.

3. Nulle demeure, dit Stauffer, n'était solidement fermée, n'était une prison, un lieu d'où l'on ne pouvait plus sortir, si ce n'est le tombeau.

4. Mit Namen, par son nom.

5. Ist zu sehen, lativ opāv, videre est. On ne peut voir un terme à cette oppression.

6. Von Uralters her, de toute antiquité. Uralters est un génitif pris adverbialement. Comp. Von Alters her. — Ein Solches, de tels abus, de telles vexations.

7. Erleben, vivre assez longtemps pour voir quelque chose, éprouver.

Walther Fürst.

Ja, es ist ohne Beispiel, wie sie's treiben!¹
Auch unser edler Herr von Attinghausen,
Der noch die alten Zeiten hat geseh'n,
Meint selber, es sei nicht mehr zu ertragen.

Stauffacher.

Auch drüben unterm Wald² geht Schweres vor³,
Und blutig wird's geblüht — Der Wolfenschießen,
Des Kaisers Bogt, der auf dem Roßberg hauste,
Gelüsten trug⁴ er nach verbotner Frucht;
Baumgartens Weib, der haushält zu Alzellen,
Wollt' er zu frecher Ungebühr mißbrauchen,
Und mit der Art hat ihn der Mann erschlagen.

Walther Fürst.

O, die Gerichte Gottes sind gerecht!
— Baumgarten, sagt Ihr? Ein bescheidner Mann!
Er ist gerettet doch⁵ und wohl geborgen?

Stauffacher.

Guer Sidam hat ihn übern See gestüchtet;
Bei mir zu Steinen halt' ich ihn verborgen —

1. Wie sie's treiben, litt., *comme ils mènent la chose*, c.-à-d. comme ils se conduisent. Voy. p. 28, note 4.

2. Unterm Wald, litt., *sous la forêt*, c.-à-d. dans le canton d'Unterwalden, et même dans la partie de ce canton, qu'on appelle Nidwalden, c.-à-d. le Bas-Unterwalden. On sait que tout le canton est traversé, dans la direction du sud au nord, par la forêt de Kern, qui partage le pays en deux parties, dont l'une, appelée Ob (über) dem Wald, au-dessus de la forêt, a pour chef-lieu Sarnen; l'autre, Nid (unter) dem Wald, sous la forêt, reconnaît comme chef-lieu Stanz.

3. Geht Schweres vor, *se passent des choses affreuses*.

4. Gelüsten trug, *convoita*. Litt. : porta sa convoitise.

5. Er ist gerettet doch, *il est pourtant sauvé*, c.-à-d. j'espère qu'il est sauvé, qu'il est en lieu de sûreté.

— Noch Gräulichers hat mir derselbe Mann
Berichtet, was zu Sarnen¹ ist geschehn.
Das Herz muß jedem Biedermanne bluten.

Walther Fürst (aufmerksam).

Sagt an, was ist's?

Stauffacher.

Im Melchthal², da, wo man
Eintritt bei Kerns, wohnt ein gerechter Mann,
Sie nennen ihn den Heinrich von der Halde,
Und seine Stimm' gilt was³ in der Gemeinde.

Walther Fürst.

Wer kennt ihn nicht? Was ist's mit ihm⁴? Wollendet!

Stauffacher.

Der Landenberger küßte seinen Sohn
Um kleinen Fehlers willen, ließ die Ochsen,
Das beste Paar, ihm aus dem Pfluge spannen;
Da schlug der Knab' den Knecht und wurde flüchtig.

Walther Fürst (in höchster Spannung).

Der Vater aber — sagt, wie steht's um den?

Stauffacher.

Den Vater läßt der Landenberger fordern,

1. Sarnen, chef-lieu de Obwalden (Haut-Unterwalden), et résidence du bailli Landenberg.

2. Le Melchthal (c.-à-d. la vallée de la Melch), dans Unterwalden, est une vallée qui a trois lieues de long, et qui s'étend entre des rochers de deux à trois mille mètres de hauteur. Le bourg Kerns est à l'entrée de cette vallée.

3. Gilt was (pour etwas), a du poids, de l'autorité. — Der Knabe, le jeune homme, comme puer en lat., et παῖς en grec.

4. Was ist's mit ihm? que lui est-il arrivé? Et cinq vers plus bas: Wie steht's um den? en quel état se trouve-t-il? que lui est-il arrivé? um den, litt. : par rapport à celui-ci.

Zur Stelle schaffen¹ soll er ihm den Sohn,
Und da der alte Mann mit Wahrheit schwört,
Er habe von dem Flüchtling keine Kunde,
Da läßt der Vogt die Folterknechte kommen —

Walt her Fürst

(springt auf² und will ihn auf die andere Seite führen)

O still, nichts mehr!

Stauffacher

(mit steigendem Ton).

„Ist mir der Sohn entgangen,
„So hab' ich dich“ — läßt ihn zu Boden werfen,
Den spitz gen Stahl ihm in die Augen bohren —

Walt her Fürst.

Barmherz'ger Himmel!

Melchthal (stürzt heraus³).

In die Augen, sagt Ihr?

Stauffacher

(erstaunt zu Walt her Fürst).

Wer ist der Jüngling?

Melchthal

(faßt ihn mit kampfshafter Hestigkeit).

In die Augen? Rebet!

Walt her Fürst.

O der Bejammernswürdige!

1. Zur Stelle schaffen, *procurer sur place*, c.-à-d. *livrer*.
2. Springt auf, *s'élance*, *se lève vivement*.
3. Stürzt heraus, *sort précipitamment de sa cachette*; *se précipite sur la scène*.

Stauffacher.

Wer ist's?

(Da Walther Fürst ihm ein Zeichen gibt.)

Der Sohn ist's? Allgerechter! Gott!

Melchthal.

Und ich

Muß ferne sein! — In seine beiden Augen?

Walther Fürst.

Bezwinget Euch! Ertragt es, wie ein Mann!

Melchthal.

Um meiner Schuld, um meines Frevels willen!

— Blind also? Wirklich blind, und ganz geblendet?

Stauffacher.

Ich sag't's¹. Der Quell des Sehns ist ausgeflossen;

Das Licht der Sonne schaut er niemals wieder.

Walther Fürst.

Schont seines Schmerzes!

Melchthal.

Niemals! Niemals wieder!

(Er brückt die Hand vor die Augen und schweigt einige Momente, dann wendet er sich von dem einen zum andern, und spricht mit sanfter, von Thränen erflüsseter Stimme.)

O, eine edle Himmelsgabe ist

Das Licht des Auges — Alle Wesen leben

1. Allgerechter, tout juste, souverainement juste. All entre dans tous les attributs de Dieu, et joue le même rôle qu'en français tout dans l'adjectif tout-puissant.

2. Ich sag't's (sagte es), dixi. — La source de la vue est écoulée, c.-à-d. la source de la lumière est tarie.

Vom Lichte, jedes glückliche Geschöpf —
 Die Pflanze selbst kehrt freudig sich zum Lichte.
 Und er muß sitzen, fühlend¹, in der Nacht,
 Im ewig Finstern — ihn erquickt nicht mehr
 Der Matten warmes Grün, der Blumen Schmelz²,
 Die rothen Firnen³ kann er nicht mehr schauen —
 Sterben ist nichts — doch leben und nicht sehen,
 Das ist ein Unglück — Warum seht ihr mich
 So jammernd an? Ich hab' zwei frische Augen,
 Und kann dem blinden Vater keines geben,
 Nicht einen Schimmer von dem Meer des Lichts,
 Das glanzvoll, blendend, mir ins Auge bringt.

Stauffacher.

Ach, ich muß Euren Jammer noch vergrößern,
 Statt ihn zu heilen — Er bedarf noch mehr!
 Denn alles hat der Landvogt ihm geraubt;
 Nichts hat er ihm gelassen als den Stab,
 Um nackt und blind von Thür zu Thür zu wandern.

Melchthal.

Nichts als den Stab dem augenlosen Greis!
 Alles geraubt, und auch das Licht der Sonne,
 Des Aermsten allgemeines Gut — Jetzt rede
 Mir keiner mehr von Bleiben, von Verbergen!

1. Fühlend, *sentant*, ayant le sentiment de son malheur. Et non pas: *istant*, c.-à-d. ne distinguant et ne reconnaissant les objets que par le toucher. Evidemment le poëte veut ici opposer l'être doué de sentiment à la plante, qui ne se tourne qu'instinctivement vers la lumière.

2. Schmelz, *email*, pris ici au figuré pour désigner les couleurs vives et brillantes des fleurs.

3. Die rothen Firnen. Le plus magnifique phénomène qu'offrent les Alpes, surtout les montagnes couvertes de neiges éternelles, c'est le pourpre éclatant dont le soleil couchant les colore.

Was für ein feiger Glender bin ich,
 Daß ich auf meine Sicherheit gedacht,
 Und nicht auf deine! — dein geliebtes Haupt
 Als Pfand gelassen in des Wüthrichs Händen!
 Feigherz'ge Vorsicht, fahre hin! — Auf nichts
 Als blutige Vergeltung will ich denken.
 Hinüber will ich — keiner soll mich halten —
 Des Vaters Auge von dem Landvogt fordern —
 Aus allen seinen Knechten heraus
 Will ich ihn finden! — Nichts liegt mir am Leben,
 Wenn ich den heißen ungeheuren Schmerz
 In seinem Lebensblute fühle.

(Er will gehen)

Walther Fürst.

Bleibt!

Was könnt Ihr gegen ihn? Er sitzt zu Sarnen
 Auf seiner hohen Herrenburg und spottet
 Ohnmächtig den Jorns in seiner sichern Weste.

Melchthal.

Und wohnt er droben auf dem Eispalast
 Des Schreckhorns oder höher, wo die Jungfrau

1. Fahre hin! loin de moi!
2. Je veux le trouver au milieu de (litt. hors de)...
3. Peu m'importe la vie (litt. aucun prix n'est attaché pour moi à la vie), pourvu que...
4. Wohnt er, pour wenn er wohnt: quand il demeurerait là-haut dans le palais de glace du Schreckhorn (la corne-effrayante), ou plus haut encore, là où la Jungfrau (la vierge) est assise voilée depuis l'éternité. Le Schreckhorn et la Jungfrau sont deux des plus hautes montagnes des Alpes bernoises. La dernière, élevée de 4290 mètres au-dessus du niveau de la mer, est entourée d'immenses abîmes qui en rendent l'abord fort difficile. Les frères Meier d'Aarau sont les premiers qui, en 1812, après mille périls, parvinrent jusqu'au sommet de la Jungfrau. Une seconde ascension réussit à six hommes du Grindelwald, le 10 sept. 1826.

Seit Ewigkeit verschleiert sitzt — ich mache
 Mir Bahn¹ zu ihm; mit zwanzig Jünglingen,
 Gesinnt wie ich, zerbrech' ich seine Feste.
 Und wenn mir niemand folgt, und wenn ihr alle,
 Für eure Hütten bang und eure Heerden,
 Euch dem Tyrannenjoch beugt — die Hirten²,
 Will ich zusammentufen im Gebirg',
 Dort unterm freien Himmelssdache, wo
 Der Sinn³ noch frisch ist und das Herz gesund,
 Das ungeheuer Gräßliche erzählen.

Stauffacher (zu Walther Fürst).

Es ist auf seinem Gipfel⁴ — Wollen wir
 Erwarten, bis das Aeußerste —

Melchthal.

Welch Aeußerstes

Ist noch zu fürchten, wenn der Stern des Auges
 In seiner Höhle nicht mehr sicher ist?

— Sind wir denn wehrlos? Wozu lernten wir
 Die Armbrust spannen und die schwere Wucht⁵
 Der Streitart schwingen? Jedem Wesen ward⁶

1. Ich mache mir Bahn, *je m'ouvrirai un chemin jusqu'à lui.*

2. Die Hirten will ich. Ces mots, dans l'ordre régulier de la construction, auraient dû être placés ainsi : will ich die Hirten. Mais le tour de phrase irrégulier donne à la pensée plus de force. En mettant en relief le régime Hirten, le poète marque d'une manière plus frappante l'opposition qu'il y a entre ce terme et les noms qui précèdent. Même tournure dans l'acte III, sc. 3 : Und ständet Ihr nicht hier in Kaisers Namen, den Handschuh würf ich vor Euch hin.

3. Der Sinn, le sens, l'intelligence, pour distinguer le juste de l'injuste. Frisch, droit, qui est dans sa sincérité native.

4. C'est à son sommet, c.-à-d. la tyrannie est à son comble.

5. Die schwere Wucht..., le lourd poids de la hache d'armes, périphrase poétique pour, la lourde hache d'armes. De même, quelques vers plus bas : Die ungeheure Kraft des Hais, la force prodigieuse de son cou, c.-à-d. son cou prodigieusement fort.

6. Ward, devint, a été donné.

Ein Nothgewehr in der Verzweiflung Angst;
 Es stellt sich der erschöpfte Hirsch und zeigt
 Der Meute sein gefürchtetes Geweih, *der Lärme der Meute*
 Die Gense reißt den Jäger in den Abgrund¹ —
 Der Flügelstier selbst, der sanfte Hausgenoss²
 Des Menschen, der die ungeheure Kraft
 Des Halses duldsam unter's Joch gebogen,
 Springt auf, gereizt, weßt sein gewaltig Horn,
 Und schleudert seinen Feind den Wolken zu.

Walthar Fürst.

Wenn die drei Lande dächten wie wir drei,
 So möchten wir vielleicht etwas vermögen.

Stauffacher.

Wenn Uri ruft, wenn Unterwalden hilft,
 Der Schwyger wird die alten Bünde ehren.

Melchthal.

Groß ist in Unterwalden meine Freundschaft³,
 Und jeder wagt mit Freuden Leib und Blut,
 Wenn er am andern einen Rücken³ hat
 Und Schirm — O fromme Väter dieses Landes.

1. On dit que le chamois, quand il est poursuivi et qu'il ne voit plus d'issue pour fuir, se retourne contre le chasseur, et l'entraîne souvent dans l'abîme, en cherchant à s'élancer entre lui et le rocher auquel il est adossé. Voy. Ebel, *Gebirgswælker*, t. II, p. 201, et acte III, sc. 1.

2. Meine Freundschaft, *mon amitié est grande*; c.-à-d. mes amis sont nombreux. Freundschaft, comme nom collectif, appartient au dialecte populaire. Comparez acte II, sc. 2, *Ein*: Jetzt gehe jeder zu seiner Freundschaft und Genossame, *chez ses amis et ses camarades* (lat. *socialitium*). Et dans la même scène: daß sie des Landvogts Rundschaft hintergehen, *à l'espionnage, aux espions*.

3. *S'il a un dos dans l'autre*; c.-à-d. s'il trouve un appui dans les autres. Acte III, sc. 3: Wir haben einen Rücken an den Andern. Cette expression figurée est prise dans Tschudi.

Ich stehe, nur ein Jüngling, zwischen Euch,
 Den Vielerfahrenen — meine Stimme muß
 Bescheiden schweigen in der Landsgemeinde.
 Nicht, weil ich jung bin¹ und nicht viel erlebte,
 Verachtet meinen Rath und meine Rede!
 Nicht lüßtern jugendliches Blut², mich treibt
 Des höchsten Jammers schmerzliche Gewalt,
 Was auch den Stein des Felsen muß erbarmen.
 Ihr selbst seid Väter, Häupter eines Hauses,
 Und wünscht Euch einen tugendhaften Sohn,
 Der Eures Hauptes heil'ge Locken ehre,
 Und Euch den Stern des Auges fromm bewache.
 O, weil Ihr selbst an Eurem Leib und Gut
 Noch nichts erlitten, Eure Augen sich
 Noch frisch und hell in ihren Kreisen regen,
 So sei Euch darum unsre Noth nicht fremd!
 Auch über Euch hängt des Tyrannen Schwert,
 Ihr habt das Land von Oestreich abgewendet;
 Kein anderes³ war meines Vaters Unrecht;
 Ihr seid in gleicher Mitschuld und Verdamniß.

Stauffacher (zu Walther Fürst)

Beschließet Ihr! Ich bin bereit zu folgen.

Walther Fürst.

Wir wollen hören, was die edeln Herrn

1. Dans l'*Antigone* de Sophocle, Hémon dit de même à Créon, son père (740):

Εἰ δ' ἐγὼ νέος,
 Οὐ τὸν χρόνον χρὴ μᾶλλον ἢ τὰργα σκοπεῖν.

2. Blut, sous-entendez treibt mich, et comparez une construction semblable, p. 18, note 3. *Ce n'est pas l'impétuosité ou la présomption propre à la jeunesse qui me pousse à élever la voix...*

3. Kein anderes. Jean de Muller signale le père de Melchthal comme un des plus zélés défenseurs des libertés des trois cantons.

Von Sillinen¹, von Attinghausen rathen —
Ihr Name, den² ich, wird uns Freunde werben.

Melchthal.

Wo ist ein Name in dem Waldgebirg³?
Ehrwürdiger, als Gurer und der Gure?
An solcher Namen ächte Währung⁴ glaubt
Das Volk, sie haben guten Klang⁵ im Lande.
Ihr habt ein reiches Erb⁶ von Vätertugend,
Und habt es selber reich vermehrt — Was brauch⁷t's⁸?
Des Edelmanns? Laßt's⁹ uns allein vollenden!
Wären wir doch allein im Land! Ich meine,
Wir wollten⁸ uns schon selbst zu schirmen wissen.

Stauffacher.

Die Edeln drängt nicht gleiche Noth⁹ mit uns :
Der Strom, der in den Niederungen wüthet,
Bis jetzt hat er die Höh'n noch nicht erreicht —

1. Von Sillinen. Sillinen (ou Silennen) est un bourg du canton d'Uri, à trois lieues environ d'Altorf. Près de là sont les ruines du château des seigneurs de Sillinen.

2. In dem Waldgebirg, dans les forêts de nos montagnes; c.-à-d. dans les trois cantons.

3. Als Gurer und der Gure. Que le vôtre et le vôtre. Il s'adresse successivement à Furst et à Stauffacher.

4. Achte Währung, véritable valeur. Währung, proprement : titre de l'argent, aloi (de wahr).

5. Ils ont un bon son dans le pays, ils sont autorité. Le poète continue la même métaphore.

6. Was brauch⁷t's? Qu'est-il besoin?

7. Laßt's, Laßt es, la chose, l'entreprise. Acte III, sc. 3 : Hier vollend' ich's, ici j'accomplis mon dessein.

8. Wir wollten wissen, nous saurions. Wollen joue ici le rôle de verbe auxiliaire.

9. Gleiche Noth mit uns, un mal égal avec nous, c.-à-d. les mêmes maux que nous.

Doch ihre Hülfe wird uns nicht entgehn¹,
Wenn sie das Land in Waffen erst erblicken².

Walther Fürst.

Wäre ein Obmann³ zwischen uns und Destrach,
So möchte Recht entscheiden und Gesez.
Doch, der uns unterbrückt, ist unser Kaiser
Und höchster Richter — so muß Gott uns helfen
Durch unsern Arm — Erforschet Ihr die Männer
Von Schwyz, ich will in Uri Freunde werben.
Wen aber senden wir nach Unterwalden?

Melchthal.

Mich sendet hin — Wenn lög' es näher an⁴ —

Walther Fürst.

Ich geb's nicht zu, Ihr seid mein Gast, ich muß
Für Eure Sicherheit gewähren⁵!

Melchthal.

Läßt mich!

Die Schliche⁶ kenn' ich und die Felsensteige;
Auch Freunde find' ich g'nug, die mich dem Feind
Verhehlen und ein Obdach gern gewähren.

Stauffacher.

Läßt ihn mit Gott hinüber gehn! Dort drüben
Ist kein Verräther — So verabscheut ist
Die Tyrannei, daß sie kein Werkzeug findet.

1. Entstehen, manquer, faillir. Il est vieux dans ce sens.
2. Wenn sie erst erblicken, une fois qu'ils verront...
3. Obmann, arbitre, Schiedsrichter.
4. A qui cela tiendrait-il plus à cœur qu'à moi?
5. Gewähren, vieux pour Gewähr leisten, Sicherheit leisten, garantir, répondre de...
6. Schliche (de schleichen), passages secrets, chemins détournés, complaire, pour Schleichwege.

Auch der Alzeller¹ soll uns nid² dem Wald
Genossen werden und das Land erregen.

Melchthal.

Wie bringen wir uns sichere Kunde zu,
Daß wir den Argwohn der Tyrannen täuschen?

Stauffer.

Wir könnten uns zu Brunnen³ oder Treib⁴
Versammeln, wo die Kaufmannschiffe landen.

Walther Fürst.

So offen dürfen wir das Werk nicht treiben⁵.
— Hört meine Meinung! Links am See, wenn man
Nach Brunnen fährt, dem Mythenstein⁶ grad' über,
Liegt eine Matte heimlich im Gehölz,
Das Rütli⁷ heißt sie bei dem Volk der Hirten,
Weil dort die Waldung ausgereutet ward.
Dort ist's, wo unsre Landmark und die Cure
(zu Melchthal.)

1. Der Alzeller, *l'homme d'Alzellen*, Baumgarten. Voy. p. 17.

2. Nid dem Wald, *sous la forêt*, c.-à-d. dans le Nidwalden (Bas-Unterwalden). Voy. p. 48, note 2.

3. Brunnen, village du canton de Schwytz, situé sur le lac des Quatre-Cantons.

4. Treib, hameau sur la frontière des cantons d'Uri et d'Unterwalden, en face de Brunnen.

5. Das Werk treiben, *pousser l'entreprise, agir*.

6. Dem Mythenstein grad über (pour grad gegenüber), *juste vis-à-vis*. M. Charles Monnard, le traducteur de *l'Histoire de la confédération des Suisses*, par Jean de Muller, fait la remarque que le nom du rocher sortant des eaux du lac des Quatre-Cantons, en face du Rütli, n'était point *Mythenstein*, mais *Wythenstein*, confondu à tort avec le mont Mythen, qui s'élève au nord-est du bourg de Schwytz, presque à l'opposite du Rütli.

7. Le Rütli ou Grütli (Gereutlein) est une prairie située au pied du Sellsberg, dans le canton d'Uri. Schiller dérive le mot Rütli de reuten (ausreuten), *extirper, déraciner, essarter*. Dans l'allemand du nord, un lieu essarté s'appelle Rebe, de reben. (Comp. acte II, sc. 2, den Wald auszureben.)

Zusammengränzen, und in kurzer Fahrt

(zu Stauffacher.)

Trägt Euch der leichte Rahn von Schwyz herüber.
Auf dden Pfaden können wir dahin
Bei Nachtzeit wandern und uns still berathen.
Dahin mag jeder zehn vertraute Männer
Mitbringen, die herzeinig sind mit uns,
So können wir gemeinsam das Gemeine¹
Besprechen und mit Gott es frisch beschließen.

Stauffacher.

So sei's! Jetzt reicht mir Eure biedre Rechte,
Reicht Ihr die Eure her, und so wie wir
Drei Männer jeso, unter uns, die Hände
Zusammen flechten², redlich, ohne Falsch,
So wollen wir Drei Länder auch, zu Schutz
Und Trug³ zusammen steh'n auf Tod und Leben.

Walther Fürst und Melchthal.

Auf Tod und Leben!

(Sie halten die Hände noch einige Pausen lang zusammen geflochten und schweigen.)

Melchthal.

Blinder, alter Vater,

Du kannst den Tag der Freiheit nicht mehr schauen;
Du sollst ihn hören — Wenn von Alp zu Alp⁴
Die Feuerzeichen flammend sich erheben,

1. Das Gemeine, *la cause commune, les intérêts du pays.*

2. Zusammenflechten, comme en grec συμπλέκειν χεῖρας.

3. Zu Schutz und Trug (comparez Trug), pour la défense et pour l'attaque. Acte III, sc. 1: Wer durch's Leben sich frisch will schlagen, muß zu Schutz und Trug gerüstet sein. Ein Schutz- und Trugbündniß, signifie une alliance offensive et défensive.

4. J. de Muller, II, 2: Von Alpe zu Alp giengen die verabredeten Zeichen.

Die festen Schlösser der Tyrannen fallen,
In deine Hütte soll der Schweizer wallen,
Zu deinem Ohr die Freudenkunde tragen,
Und hell in deiner Nacht soll es dir tagen¹!

(Sie gehen auseinander.)

1. Litt. : *et il doit te faire jour* (il sera jour) *dans la nuit*;
c.-à-d. : *et un jour brillant* (celui de la liberté) *éclairera la nuit*.

Zweiter Aufzug.

Erste Scene.

Edelhof des Freiherrn von Attinghausen¹.

Ein gothischer Saal, mit Wappenschilbern und Helmen verziert. Der Freiherr, ein Greis von fünf und achtzig Jahren, von hoher edler Statur, an einem Stabe², worauf ein Gamsenhorn, und in ein Pelzjamb gekleidet. Ruoni und noch sechs Knechte stehen um ihn her mit Rehen, und Sensen — Ulrich von Rubenz tritt ein in Ritterkleidung.

Rubenz.

Hier bin ich, Oheim — Was ist Euer Wille?

Attinghausen.

Erlaubt, daß ich nach altem Hausgebrauch
Den Frühtrunk³ erst mit meinen Knechten theile.

(Er trinkt aus einem Becher, der dann in der Reihe herumgeht.)

Sonst war ich selber mit in Feld und Wald,
Mit meinem Auge ihren Fleiß regierend,
Wie sie mein Banner führte in der Schlacht;

1. Attinghausen était baron de l'Empire. Son pays l'avait député à la cour de l'Empereur pour demander la confirmation des privilèges du canton.

2. An einem Stabe (gelehnt), s'appuyant sur une canne garnie d'une corne de chamois.

3. Den Frühtrunk, le coup du matin.

Jetzt kann ich nichts mehr als den Schaffner machen¹,
 Und kommt die warme Sonne nicht zu mir,
 Ich kann sie nicht mehr suchen auf den Bergen.
 Und so in enger² stets und engerm Kreis
 Beweg' ich mich dem engsten und letzten,
 Wo alles Leben still steht, langsam zu.
 Mein Schatten bin ich nur, bald nur mein Name.

Ruoni (zu Rudenz mit dem Becher).

Ich bring's Euch³, Junfer.

(Da Rudenz zaudert, den Becher zu nehmen.)

Trinket frisch! Es geht⁴

Aus einem Becher und aus einem Herzen.

Attinghausen.

Geht, Kinder, und wenn's Felerabend ist,
 Dann reden wir auch von des Lands Geschäften.

(Knechte gehen ab.)

Attinghausen und Rudenz.

Attinghausen.

Ich sehe dich gegürtet und gerüstet;
 Du willst⁵ nach Altdorf in die Herrenburg?

1. Den Schaffner machen, faire l'intendant, donner des ordres.

2. In enger stets und engerm Kreise, dans un cercle de plus en plus étroit, litt. : dans un cercle toujours plus étroit et plus étroit. Remarquez que, de ces deux adjectifs, il n'y a que le dernier qui ait une désinence, le suffixe commun aux deux déterminants n'étant exprimé qu'une fois. Uhland : Mit schnell. (pour schnell) und starkem Willensschlage. Voy. Grammaire allemande par Lebas et Régnier, § 142. Rem.

3. Je vous le porte (je bois à votre santé), jeune seigneur. Junfer, contraction de junger Herr, est un titre donné aux jeunes gens de famille noble.

4. Ça va d'une seule coupe et d'un seul cœur; c.-à-d., nous n'avons qu'une seule coupe et qu'un seul cœur.

5. Du willst, sous-entendu gehen. Voy. p. 44, note 5. Herrenburg, château du seigneur, de Gessler.

Rudenz.

Ja, Oheim, und ich darf nicht länger säumen —

Attinghausen (setzt sich).

Hast du's so eilig? Wie? Ist deiner Jugend
Die Zeit so karg gemessen, daß du sie
An deinem alten Oheim mußt ersparen?

Rudenz.

Ich sehe, daß Ihr meiner nicht bedürft,
Ich bin ein Fremdling nur in diesem Hause.

Attinghausen

(hat ihn lange mit den Augen gemüßert).

Ja, leider bist du's. Leider ist die Heimath
Zur Fremde dir geworden! Uly! Uly!
Ich kenne dich nicht mehr. In Seide prangst du,
Die Pfauenfeder trügst du stolz zur Schau,
Und schlägst den Purpurmantel um die Schultern;
Den Landmann blickst du mit Verachtung an,
Und schämst dich seiner traulichen Begrüßung.

Rudenz.

Die Ehr', die ihm gebührt, geb' ich ihm gern;
Das Recht, das er sich nimmt, verweig' ich ihm.

1. *As-tu la chose si pressée? es-tu si pressé?*

2. *Que tu dois l'épargner, l'économiser sur ton oncle.*

3. Uly pour Ulrich. Voy. p. 2, note 5.

4. Die Pfauenfeder. Les seigneurs et chevaliers sujets ou partisans de l'Autriche portaient sur leur casque une plume de paon. Dans l'ancienne chanson nationale, le *Tellenlied*, la noblesse autrichienne est appelée en plusieurs endroits le paon; par ex.: „Gestreift hab (haben) wir den Wabel (Schweif) dem Pfau, der uns verachtet,“ nous avons arraché la queue au paon qui nous méprisait.

5. Den Purpurmantel, le manteau de pourpre.

Πορφυρίδα δ' ἄμψ' ὥμοις ἔχεις βεβλημένην.

Attinghausen.

Das ganze Land liegt unterm schweren Joch
Des Königs — Jedes Biedermannes Herz
Ist kummervoll ob der tyrannischen Gewalt,
Die wie erdulden — Dich allein rührt nicht
Der allgemeine Schmerz — Dich siehet man
Abtrünnig von den Deinen auf der Seite
Des Landesfeindes stehen, unsrer Noth
Hohnsprechend nach der leichten Freude jagen,
Und bühlen um die Fürstengunst, indes
Dein Vaterland von schwerer Geißel blutet¹.

Rudenz.

Das Land ist schwer bedrängt — Warum, mein Oheim?
Wer ist's, der es gestürzt in diese Noth?
Es kostete² ein einzig leichtes Wort,
Um Augenblicks des Dranges los zu sein,
Und einen gnäd'gen Kaiser zu gewinnen³.
Weh ihnen, die dem Volk die Augen halten,
Daß es dem wahren Besten widerstrebt.
Um eignen Vortheils willen hindern sie,
Daß die Waldstädte nicht zu Oestreich schwören,
Wie ringsum alle Lande doch gethan.
Wohl thut es ihnen⁴, auf der Herrenbank
Zu sitzen mit dem Edelmann — den Kaiser
Will man zum Herrn, um keinen Herrn zu haben.

Attinghausen.

Muß ich das hören und aus deinem Munde!

1. *Saigne sous le fouet des tyrans.*

2. *Il couterait une (il suffirait d'une) seule parole, pour...*

3. *Et gagner un empereur clément, c.-à-d. et se rendre l'Empereur favorable.*

4. *Cela leur fait bien (ils sont bien aises, leur orgueil est flatté) d'être assis (de siéger) avec les nobles sur le banc des seigneurs.*

Rubenz.

Ihr habt mich aufgefodert, laßt mich enden!
 — Welche Person¹ ist's, Oheim, die Ihr selbst
 Hier spielt? Habt Ihr nicht höhern Stolz, als hier
 Landamman² oder Bannerherr zu sein
 Und neben diesen Hirten zu regieren?
 Wie? Ist's nicht eine rühmlichere Wahl,
 Zu huldigen dem königlichen Herrn,
 Sich an sein glänzend Lager³ anzuschließen,
 Als Eurer eignen Knechte Pair⁴ zu sein,
 Und zu Gericht zu sitzen mit dem Bauer?

Attinghausen.

Ach, Uly! Uly! Ich erkenne sie,
 Die Stimme der Verführung! Sie ergriff
 Dein offnes Ohr, sie hat dein Herz vergiftet.

Rubenz.

Ja, ich verberg' es nicht — in tiefer Seele
 Schmerzt mich der Spott der Fremdlinge, die uns
 Den Bauernadel schelten⁵ — Nicht ertrag' ich's,
 Indes die edle Jugend rings umher
 Sich Ehre sammelt unter Habsburgs Fahnen,
 Auf meinem Erb' hier müßig still zu liegen,

1. Person, personnage, rôle.

2. Landamann. C'est le titre du premier magistrat dans plusieurs cantons de la Suisse. Il préside à l'Assemblée générale.

3. Sein glänzend Lager, sa cour brillante. On appelait Hoflager ou Lager le lieu de résidence d'un prince régnant, la cour.

4. Pair (du lat. par; Tschudi Mitherr), l'égal en rang et en privilège. Que d'être le pair, de marcher de pair avec vos propres valets, et de siéger comme juge à côté du paysan.

5. Den Bauernadel schelten, nous insultent (en nous appelant) la noblesse de paysans. Muller, liv. I, ch. 18: « Les anciennes familles dès longtemps honorées étalent appelées par eux (les baillis) noblesse de paysans, ou noblesse villageoise. »

Und bei gemeinem Tagewerk¹ den Lenz²
 Des Lebens zu verlieren — Anderswo
 Geschehen Thaten, eine Welt des Ruhms
 Bewegt sich glänzend jenseits dieser Berge —
 Mir töstet in der Halle³ Helm und Schild; ^{wehen}
 Der Kriegstrommete muthiges Getön, ^{hellen}
 Der Heroldsruf, der zum Turniere ladet,
 Er bringt in diese Thäler nicht herein;
 Nichts als den Ruhreih'n und der Heerdeglöcken
 Einformiges Geläut' vernehm' ich hier.

Attinghausen.

Verblendeter, vom eiteln Glanz verführt!
 Verachte dein Geburtsland! Schäme dich
 Der uralten frommen Sitte deiner Väter!
 Mit heißen Thränen wirst du dich vereinst ^{im Jov-}
 Heim sehnen nach den väterlichen Bergen,
 Und dieses Heerdenreihens⁴ Melodie,
 Die du in stolzem Ueberdruß verschmähst, ^{in Jov-}
 Mit Schmerzensehnsucht wird sie dich ergreifen,
 Wenn sie dir anklingt auf der fremden Erde.
 O, mächtig⁴ ist der Trieb des Vaterlands!

1. Bei gemeinem Tagewerk, *dans de vulgaires travaux.*

2. Halle, péristyle surmonté d'un étage en saillie, portique.

3. Heerdenreihen a le même sens que Ruhreihen. Le poëte fait ici allusion au mal du pays (Heimweh), à ce besoin violent de revoir leurs montagnes, qui, dit-on, s'empare souvent des Suisses lorsqu'ils entendent sur la terre étrangère certains airs qui leur rappellent des souvenirs de leur pays.

4. O, mächtig...

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!
 (Voltaire.)

Nescio qua natale solum dulcedine cunctos
 Allicit!
 (Ovide.)

Ἄλλ' ἀναγκάιος ἔχει
 πατρίδος ἐρᾶν ἀπαντα· ὅς δ' ἄλλως λέγει,
 λόγοισι χαίρει, τὸν δὲ νοῦν ἐκείσ' ἔχει.
 (Euripide.)

Die fremde falsche Welt ist nicht für dich;
 Dort an dem stolzen Kaiserhof bleibst du
 Dir ewig fremd mit deinem treuen Herzen!
 Die Welt, sie fordert andre Tugenden,
 Als du in diesen Thälern dir erworben.
 — Geh' hin, verkaufe deine freie Seele,
 Nimm Land zu Lehen, werd' ein Fürstenthum,
 Da du ein Selbstherr sein kannst und ein Fürst
 Auf deinem eignen Erb' und freien Boden.
 Ach, Uly! Uly! Bleibe bei den Deinen!
 Geh' nicht nach Altdorf — O, verlass' sie nicht,
 Die heil'ge Sache deines Vaterlands!
 — Ich bin der letzte meines Stamms¹. Mein Name
 Endet mit mir. Da hängen Helm und Schild,
 Die werden sie mir in das Grab mitgeben.
 Und muß ich denken bei dem letzten Hauch,
 Daß du mein brechend² Auge nur erwartest,
 Um hinzugehn vor diesen neuen Lehenhof³,
 Und meine edeln Güter, die ich frei
 Von Gott empfing, von Desreich zu empfangen!

Rudenz.

Vergebens widerstreben wir dem König.
 Die Welt gehört ihm; wollen wir allein
 Uns eigensinnig steifen und verstocken,

1. Meines Stamms. Schiller s'écarte ici de la tradition historique. Le dernier Attinghausen ne mourut qu'en 1377. Mais cette noble figure du vieux baron est, en quelque sorte, pour le poëte un être symbolique, le représentant d'une civilisation qui s'en va, cédant, quoique à regret, au mouvement qui emporte la société vers d'autres destinées.

2. Mein brechend Auge, mon œil s'éteignant, le moment de ma mort.

3. Lehenhof, cour où l'on va rendre hommage, tribunal du seigneur dont un fief relève.

Die Länderkette ihm zu unterbrechen,
 Die er gewaltig rings um¹ uns gezogen?
 Sein² sind die Märkte, die Gerichte, sein
 Die Kaufmannsstraßen, und das Saumroß³ selbst,
 Das auf dem Gotthardt ziehet, muß ihm zollen⁴.
 Von seinen Ländern wie mit einem Netz
 Sind wir umgarnet rings und eingeschlossen.
 — Wird uns das Reich beschützen? Kann es selbst
 Sich schützen gegen Oestreichs wachsende Gewalt?
 Hilft Gott uns nicht, kein Kaiser kann uns helfen.
 Was ist zu geben⁵ auf der Kaiser Wort,
 Wenn sie in Geld- und Krieges-Noth die Städte,
 Die untern Schirm des Adlers sich geflüchtet,
 Verpfänden dürfen und dem Reich veräußern⁶?
 — Nein, Oheim, Wohlthat ist's und weise Vorsicht,
 In diesen schweren Zeiten der Barthelung,
 Sich anzuschließen an ein mächtig Haupt.

1. Rings um uns, κύκλῳ πέριξ.

2. Sein sind die Märkte, à lui sont les marchés, en ce qu'il prélève un droit sur la vente.

3. Saumroß, cheval de bât, qui transporte les charges, surtout les marchandises, dans les sentiers escarpés, à travers les montagnes. Saum vient de *sagma*, ou, comme on disait dans le latin du moyen âge, *salma*: ou, plus directement, de l'italien *soma*, charge.

4. Zollen, payer tribut. « Le roi Albert donna à sa maison le bailiage de la vallée d'Urseren, au pied du Saint-Gotthard, fief masculin dévolu à l'empire après l'extinction de la maison de Rapperschwyl, avec un péage de 900 florins. » Muller, liv. 1, ch. 18.

5. Peut-on faire fond sur la parole des Empereurs? Litt.: Qu'y a-t-il à donner sur la parole des Empereurs?

6. Dem Reich veräußern. Souvent, pressés par le besoin d'argent, les empereurs d'Allemagne engageaient certains droits de la couronne, des domaines, des villes et des provinces entières, pour une somme d'argent, à un seigneur laïque ou ecclésiastique. Ainsi l'Empereur Louis, dans un moment d'embarras financier, avait aliéné à l'Empire les villes libres de Rheinfelden, de Schaffhouse et autres, laissées comme gage à la maison d'Autriche.

Die Kaiserkrone geht von Stamm zu Stamm¹;
Die hat für treue Dienste kein Gedächtniß.^{memor}
Doch um den mächt'gen Erbherrn wohl verdienen,
Heißt Saaten in die Zukunft streu'n.

Attinghausen.

Wißt du so weise?

Willst heller seh'n als deine edlen Väter,
Die um der Freiheit kostbarn Edelstein^{precieux}
Mit Gut und Blut und Heldenkraft gestritten?
— Schiff' nach Luzern hinunter, frage dort,
Wie Oestreichs Herrschaft lastet auf den Ländern!
Sie werden kommen, unsre Schaf' und Rinder
Zu zählen, unsre Alpen abzumessen,^{mesurer}
Den Hochflug² und das Hochgewilbe bannen^{bannir}
In unsern freien Wäldern, ihren Schlagbaum^{barrière}
An unsre Brücken, unsre Thore setzen,
Mit unsrer Armuth ihre Länderkäufe,
Mit unserm Blute ihre Kriege zahlen —
— Nein, wenn wir unser Blut dran setzen sollen,
So sei's für uns — wohlfeiler kaufen wir
Die Freiheit als die Knechtschaft ein!

Rudenz.

Was können wir,

Ein Volk der Hirten, gegen Albrechts Heere!

Attinghausen.

Lern' dieses Volk der Hirten kennen, Knabe!

1. Von Stamm zu Stamm, d'une famille à une autre.

2. Hochflug, haute volerie, c.-à-d. la volerie des coqs de bruyère, des poules de bois, des faisans, des cygnes, etc. — Hochgewilbe, gros gibier (nom collectif de Wild, gibier, pris individuellement), tels que le chevreuil, le chamois, le sanglier, le bouquetin. — Bannen, interdire la chasse sous peine d'amende, en faire un droit exclusif du seigneur.

Ich kenn's, ich hab' es angeführt in Schlachten,
 Ich hab' es sechten sehen bei Favenz!¹
 Sie sollen kommen², uns ein Joch aufzwingen,
 Das wir entschlossen sind, nicht zu ertragen!
 — O, lerne fühlen, welches Stamms du bist!
 Wirf nicht für eiteln Glanz und Glitter³ dein
 Die ächte Perle deines Werthes hin —
 Das Haupt zu heißen eines freien Volks,
 Das dir aus Liebe nur sich herzlich weilt,
 Das treulich zu dir steht in Kampf und Tod —
 Das sei dein Stolz, deß Adels rühme dich —
 Die angeborenen Bande knüpfe fest³,
 Ans Vaterland, ans theure, schließ' dich an,
 Das halte fest mit deinem ganzen Herzen!
 Hier sind die starken Wurzeln deiner Kraft;
 Dort in der fremden Welt stehst du allein.
 Ein schwankes Rohr, das jeder Sturm zerknickt.
 O komm', du hast uns lang' nicht mehr geseh'n,
 Versuch's mit uns nur einen Tag — nur heute
 Geh' nicht nach Altdorf — Hörst du? Heute nicht,
 Den einen Tag nur schenke dich den Deinen!

(Er faßt seine Hand.)

Rudenz.

Ich gab mein Wort — Laßt mich — Ich bin gebunden.

1. Sechten sehen. L'infinitif au lieu du participe gesehen. — Bei Favenz, devant Faenza (en latin, Faventia). L'empereur Frédéric II, qui assiégea, en 1240, cette ville, invita les Waldstetten à lui envoyer des secours. Les habitants de Schwytz et d'Unterwalden le lui promirent, à la condition qu'il les recevrait sous la protection de l'empire pour en relever immédiatement. Frédéric se hâta de leur accorder ce qu'ils souhaitaient. C'est à ce siège qu'un Strouthan de Winkelried, du pays d'Unterwalden, fut fait chevalier en récompense de sa bravoure. Voy. Muller, liv. 1, ch. 16.

2. Qu'ils viennent! Voy. sur cette emploi de fessen, acte IV, sc. 1.

3. Resserre les liens de la nature!

Attinghausen

(läßt seine Hand los, mit Ernst).

Du bist gebunden — Ja, Unglücklicher!
Du bist's, doch nicht durch Wort und Schwur,
Gebunden bist du durch der Liebe Seile! *(Gerard)*

(Rubenz wendet sich weg.)

— Verbirg dich, wie du willst. Das Fräulein ist's,
Bertha von Brunck, die zur Herrenburg
Dich zieht, dich fesselt an des Kaisers Dienst.
Das Mitterfräulein willst du dir erwerben
Mit deinem Abfall von dem Land — Betrüg' dich¹ nicht:
Dich anzulocken, zeigt man dir die Braut;
Doch deiner Unschuld ist sie nicht beschieden.

Rubenz.

Genug hab' ich gehört. Gehabt Euch wohl²!

(Er geht ab.)

Attinghausen.

Wahnsinn'ger Jüngling, bleib'! Er geht dahin!
Ich kann ihn nicht erhalten, nicht erretten —
So ist der Wolfenschiefen³ abgefallen
Von seinem Land — so werden andre folgen;
Der fremde Zauber reißt die Jugend fort,

1. Betrüg' dich nicht. *Ne t'y trompe point: c'est pour t'attirer qu'on te montre la fiancée; mais elle n'est pas destinée à ton innocence, c.-à-d. à toi, jeune homme innocent et peu initié aux intrigues des cours. On te la montre comme un appât; mais c'est un autre qui l'obtiendra. E. Weber tombe dans une étrange erreur, en expliquant ainsi le sens: « Si tu restes fidèle à ton pays, tu ne l'obtiendras pas; elle sera le prix de ta trahison. »*

2. Portez-vous bien, adieu! Le verbe *gehaben* n'est usité qu'à l'impératif et à l'infinitif.

3. Der Wolfenschiefen, celui que Baumgarten vient de tuer. Il appartenait à une famille noble du canton d'Unterwalden.

Gewaltſam ſtrebend¹ über unfere Berge.
— O unglückſelige Stunde, da das Fremde²
In dieſe ſtill beglückten Thäler kam,
Der Sitten fromme Unſchuld zu zerſtören!

Das Neue dringt herein mit Macht, das Alte,
Das Würd'ge ſcheidet, andre Zeiten kommen,
Es lebt ein andersdenkendes³ Geſchlecht!
Was thu' ich hier? Sie ſind begraben alle,
Mit denen⁴ ich gewaltet und gelebt.
Unter der Erde ſchon liegt meine Zeit,
Woßl dem⁵, der mit der neuen nicht mehr braucht zu leben!
(Geht ab.)

1. Strebend, se rapporte au ſujet Zauber. *pénétrant avec une force irrésistible dans* (litt. *par-dessus*) *nos montagnes*. D'autres, joignant le participe au régime *Jugend*, traduisent: *la jeunesse se pressant* (c.-à-d. *entraînée*) *irrésistiblement au-delà de nos montagnes vers les pays étrangers*. La suite des idées indique que c'est au premier sens qu'il faut s'attacher.

2. Das Fremde, *ce qui est étranger*, c.-à-d. les mœurs étrangères, et les étrangers eux-mêmes.

3. Andersdenkend, *qui a d'autres pensées, d'autres sentiments*.

4. Mit denen, *ceux avec qui...*

5. Woßl dem der, *heureux celui qui...*

Zweite Scene.

^{par une}
Eine Wiese¹, von hohen Felsen und Wald umgeben.

Auf den Felsen ^{steigen} sind Steige mit Gelsändern, auch Leitern^{pour aller}, von denen man nächster die Landleute herabsteigen sieht. Im Hintergrunde zeigt sich der See, über welchem Anfangs ein Mondregenbogen zu sehen ist. Den Prospekt schließen hohe Berge, hinter welchen noch höhere Eisgebirge^{glaciers} ragen. Es ist völlig Nacht auf der Scene, nur der See und die weißen Gletscher^{glaciers} leuchten im Mondlicht.

Melchthal, Baumgarten, Winkelried, Meier von Sarnen, Burkhard am Büchel, Arnold von Serna, Klaus von der Glue und noch vier andre Landleute, alle bewaffnet.

Melchthal (noch hinter der Scene).

Der Bergweg öffnet sich², nur frisch mit nach!
Den Fels erkenn' ich und das Kreuzlein drauf;
Wir sind am Ziel, hier ist das Rütli.

(Treten auf mit Windlichtern.)

Winkelried.

Horch!

Serna.

Ganz leer.

Meier.

's ist noch kein Landmann da. Wir sind
Die ersten auf dem Platz, wir Unterwaldner.

1. Eine Wiese, le Rütli.

2. Die Gletscher, *les glaciers* (de glitschen, popul. pour glitschen, glisser. Comp. glatt, glacies, etc.).

3. Oeffnet sich, s'ouvre, s'élargit: qu'on me suive hardiment! Nach, placé après le régime, est pour nachgefolgt, employé lui-même dans le sens de l'impératif. Voy. p. 7, note 2, et p. 33, note 6.

Melchthal.

Wie weit ist's in der Nacht'?

Baumgarten.

Der Feuerwächter

Vom Sellsberg² hat eben zwei gerufen.

(Man hört in der Ferne läuten.

Meier.

Still! Horch!

Am Büchel.

Das Mettenglöcklein³ in der Waldkapelle
Klingt hell herüber aus dem Schwygerland.

Von der Flue.

Die Luft ist rein und trägt den Schall so weit.

Melchthal.

Geh'n⁴ einige und zünden Reisholz an,
Daß es loß brenne, wenn die Männer kommen.

(Zwei Landleute gehen.)

Gewa.

's ist eine schöne Mondennacht. Der See
Liegt ruhig da als wie ein ebner Spiegel.

Am Büchel.

Sie haben eine leichte Fahrt.

Winkelried (zeigt nach dem See).

Ha seht!

Seht dorthin! Seht ihr nichts?

1. *Quelle heure de la nuit est-il?*

2. *Le garde de nuit vient de crier deux heures.* — Sellsberg est le nom de la montagne au pied de laquelle se trouve le Rutli, et en même temps d'un bourg situé sur cette montagne.

3. *Mettenglöcklein, clochette de matines, de Mette (comp. matutinus) pour Frühmesse.*

4. *Gehen et zünden... an* sont à la 3^e pers. du pluriel de l'impératif.

Meier.

Was denn? — Ja, wahrlich!
Ein Regenbogen mitten in der Nacht!

Melchthal.

Es ist das Licht des Mondes, das ihn bildet.

Von der Flue.

Das ist ein seltsam wunderbares Zeichen!
Es leben viele, die das nicht geseh'n.

Sewa.

Er ist doppelt; seht, ein blässerer steht drüber.

Baumgarten.

Ein Nachen fährt so eben drunter weg.

Melchthal.

Das ist der Stauffacher mit seinem Kahn!
Der Biedermann läßt sich nicht lang erwarten.

(Geht mit Baumgarten nach dem Ufer.)

Meier.

Die Urner² sind es, die am längsten säumen.

Am Büchel.

Sie müssen weit umgehen³ durchs Gebirg,

1. Regenbogen. C'est un des phénomènes atmosphériques les plus rares et les plus intéressants qu'un arc-en-ciel au clair de lune. Les couleurs en sont plus pâles que celles d'un arc-en-ciel formé par les rayons du soleil. Scheuchzer, dans son *Histoire naturelle de la Suisse*, rapporte que le 31 oct. 1705, les habitants de Schwyz avaient remarqué sur le même lac des Quatre-Cantons une iris lunaire surmontée d'une seconde à couleurs plus pâles et moins régulières que la première.

2. Die Urner, les gens d'Uri.

3. Umgehen, avec l'accent sur la première syllabe (part. umgegangen), faire un détour.

Daß sie des Landvogts Rundschaft¹ hintergehen.

(Unterdessen haben die zwei Landleute in der Mitte des Platzes ein Feuer angezündet.)

Melchthal (am Ufer).

Wer ist da? Geht das Wort²!

Stauffacher (von unten).

Freunde des Landes.

(Alle gehen nach der Tiefe³ den Kommenben entgegen. Aus dem Kahn steigen Stauffacher, Itef Meding, Hans auf der Mauer, Jörg im Hofe, Konrad Hunn, Ulrich der Schmidt, Jost von Weiler, und noch drei andre Landleute, gleichfalls bewaffnet.)

Alle (rufen).

Willkommen!

(Indem die übrigen in der Tiefe verweilen und sich begrüßen, kommt Melchthal mit Stauffacher vorwärts.)

Melchthal.

O Herr Stauffacher! Ich hab' ihn
Geseh'n, der mich nicht wiedersehen konnte!
Die Hand hab' ich gelegt auf seine Augen,
Und glühend Rathgefühl hab' ich gesogen
Aus der erlöschnen Sonne seines Blicks.

Stauffacher.

Sprecht nicht von Rache! Nicht Geschehnes rächen,
Gedrohtem Uebel wollen wir begegnen⁴.

— Jetzt sagt, was Ihr im Unterwaldner-Land
Geschafft und für gemeine Sach' geworben,
Wie die Landleute denken, wie Ihr selbst
Den Stricken des Verraths entgangen seid.

1. Rundschaft, *espions*, l'abstrait pour le concret. Voy. p. 55, n. 2.

2. Das Wort, *le mot d'ordre*, die Losung, das Lösungswort.

3. Nach der Tiefe, *vers le fond du théâtre*.

4. Begegnen, *nous voulons parer les coups qui nous menacent*

Melchthal.

Durch der Surennen¹ furchtbares Gebirg,
Auf weit verbreitet öden Eisesfeldern,
Wo nur der hehre Lämmergeier² trächzt,
Gelangt' ich zu der Alpentrist, wo sich
Aus Uri und vom Engelberg³ die Hirten
Anrufend grüßen und gemeinsam weiden,
Den Durst mir stillend mit der Gletscher Milch⁴,
Die in den Runsen⁵ schäumend niederquillt.
In den einsamen Sennhütten kehrt' ich ein,
Mein eigner Wirth und Gast⁶, bis daß ich kam
Zu Wohnungen gesellig lebender Menschen.
— Erschollen war in diesen Thälern schon
Der Ruf des neuen Greuels, der gesch'h'n,
Und fromme Ehrfurcht⁷ schaffte mir mein Unglück
Vor jeder Pforte, wo ich wandernd klopfte.
Entrüstet fand ich diese graben⁸ Seelen

1. Surennen, ou plutôt Surenen, chaînes de rochers entre les cantons d'Uri et d'Unterwalden. Ils sont traversés par un passage dangereux qui conduit d'Engelberg à Altdorf.

2. Lämmergeier, gypaète, aigle des Alpes, le plus redoutable oiseau de proie de l'Europe.

3. Engelberg, dans le canton d'Unterwalden, au milieu d'une vaste solitude. A Engelberg, dit le dicton populaire, l'hiver occupe treize mois de l'année et l'été le reste. Engelberg est le nom d'une vallée, d'un village, et d'une abbaye de bénédictins fondée en 1083.

4. Avec le lait des glaciers. C'est le terme propre pour désigner l'eau pure qui sort des glaciers. « Das Wasser des Glätcherstroms ist weißbläulich. Diese eigenthümliche Farbe entsteht von dem vielen fein zerriebenen Quarz, Feldspath, Glimmer, und andern Felstheilen, die sie immer mit sich führen. » G. H. L.

5. Runse, Run, Rinnsal, Rinnsel (de rinnen), signifient le lit d'un ruisseau, et ensuite aussi le ruisseau lui-même. — Niederquillt, descend, litt. sourd en bas.

6. Mon propre hôte et convive. Lucien, Timon, ch. 43 : εὐχριστὸς μόνος ταυτῶν γειτῶν καὶ ἑμῶρος.

7. Et mon malheur me procura (me fit trouver) un pieux respect.

8. Graben pour Geraben.

Ob dem gewaltſam neuen Regiment;
Denn ſo wie ihre Alpen fort und fort¹
Dieſelben Kräuter nähren, ihre Brunnen
Gleichförmig fließen, Wolken ſelbſt und Winde
Den gleichen Strich² unwandelbar befolgen,
So hat die alte Sitte hier vom Ahn
Zum Enkel unverändert fort beſtanden.
Nicht tragen³ ſie verwegne Neuerung
Im altgewohnten gleichen Gang des Lebens.
— Die harten Hände reichten ſie mir dar,
Von den Wänden langten ſie die roſt'gen Schwerter,
Und aus den Augen bligte freudiges
Gefühl des Muths, als ich die Namen nannte,
Die im Gebirg' dem Landmann heilig ſind,
Den Gurigen und Walthar Fürſts — Was Euch
Recht würde dünken, ſchwuren ſie zu thun;
Euch ſchwuren ſie bis in den Tod zu folgen.
— So eilt' ich ſicher unterm heil'gen Schirm
Des Gaſtrechts von Gehöſte zu Gehöſte +
Und als ich kam ins heimatliche Thal,
Wo mir die Bettlern viel verbreitet⁴ wohnen —
Als ich den Vater fand, beraubt und blind,
Auf fremdem Stroh, von der Barmherzigkeit
Mildthät'ger Menſchen lebend —

1. Fort und fort, *toujours, éternellement.*

2. Strich, *cours, direction.* Ce mot a de l'analogie avec le latin *tractus.*

3. Tragen, pour *extragen, supportent.* Muller, l. II, ch. 18 : « Le peuple a de certains principes traditionnels implantés dans son âme. ... Toute innovation est odieuse, parce que dans la vie uniforme des pères chaque jour ressemble au jour correspondant de l'année qui précède et de l'année qui suit. »

4. Verbreitet, où j'ai de nombreux parents (litt. où les cousins à moi habitent très-répandus).

Stauffacher.

Herr im Himmel!

Melchthal.

Da weint' ich nicht! Nicht in ohnmächti'gen Thränen
 Goss ich die Kraft des heißen Schmerzens aus;
 In tiefer Brust wie einen theuren Schatz
 Verschloß ich ihn und dachte nur auf Thaten.
 Ich kroch durch alle Krümmen des Gebirgs;
 Kein Thal war so versteckt, ich späht' es aus';
 Bis an der Gletscher eisbedeckten Fuß
 Erwartet' ich und fand² bewohnte Hütten,
 Und überall, wohin mein Fuß mich trug,
 fand ich den gleichen Haß der Tyrannei;
 Denn bis an diese letzte Gränze selbst
 Belebter Schöpfung, wo der starre Boden
 Aufhört zu geben, raubt der Bögte Geiz —
 Die Herzen alle dieses biedern Volks
 Erregt' ich mit dem Stachel meiner Worte.
 Und unser³ sind sie all' mit Herz und Mund.

Stauffacher.

Großes habt Ihr in kurzer Frist geleistet.

1. *Il n'est point de vallée si cachée que je ne l'aie découverte, visitée.* Litt. aucune vallée n'était si cachée, je la découvris. L'idiotisme de cette tournure, assez fréquente en allemand, ne consiste pas tant dans l'absence de toute conjonction entre les deux membres de phrase, que dans la substitution qu'on fait en pensée d'une idée positive à une idée négative. La phrase : *Kein Thal war so versteckt*, étant l'équivalent de celle-ci : *wie versteckt auch ein Thal war*, c'est avec cette dernière tournure que s'accorde le second membre de la proposition : *ich spähte es (dennoch) aus*. Comparez acte IV, sc. 3 : *denn niemals kehrt' er heim, er bracht' euch was, car jamais il ne rentrait sans vous apporter quelque chose*.

2. *Erwartet' ich und fand*, je m'attendais (à trouver) et je trouvais (en effet)...

3. *Unser*, indéclinable comme attribut. Comparez : *die Häuser sind mein*.

Melchthal.

Ich that noch mehr. Die beiden Besten sind's,
 Roßberg und Sarnen, die der Landmann fürchtet;
 Denn hinter ihren Felsenwällen schirmt
 Der Feind sich leicht und schädiget das Land.
 Mit eignen Augen wollt' ich es erkunden¹,
 Ich war zu Sarnen und besah die Burg.

Stauffacher.

Ihr wagtet Euch bis in des Tigers Höhle?

Melchthal.

Ich war verkleidet dort in Pilgerstracht;
 Ich sah den Landvogt an der Tafel schwelgen —
 Urtheilt, ob ich mein Herz bezwingen kann:
 Ich sah den Feind, und ich erschlug ihn nicht.

Stauffacher.

Fürwahr, das Glück war Eurer Kühnheit hold.)

(Unterdessen sind die andern Landleute vorwärts gekommen und nähern sich den Beiden.)

Doch jeso sagt mir, wer die Freunde sind,
 Und die gerechten Männer, die Euch folgten?
 Macht mich bekannt² mit ihnen, daß wir uns
 Vertraulich nahen und die Herzen öffnen.

Meier.

Wer kannte Euch nicht, Herr, in den drei Landen?
 Ich bin der Mei'r von Sarnen; dieß hier ist
 Mein Schweftersohn, der Struth von Winkelried.

Stauffacher.

Ihr nennt mir keinen unbekannten Namen.

1. Es erkunden, m'informer de l'état des choses.

2. Faites-moi faire connaissance avec eux.

Ein Winkelried war's, der den Drachen schlug
Im Sumpf bei Weiler¹ und sein Leben ließ
In diesem Strauß.

Winkelried.

Das war mein Ahn, Herr Werner.

Melchthal (zeigt auf zwei Bandleute).

Die wohnen hinterm Wald², sind Klosterleute
Vom Engelberg³ — Ihr werdet sie drum nicht
Verachten, weil sie eigne⁴ Leute sind,
Und nicht wie wir frei sitzen auf dem Erbe —
Sie lieben 's Land, sind sonst auch wohl berufen⁵.

Stauffacher (zu den Beiden).

Gebt mir die Hand! Es preise sich, wer keinem
Mit seinem Leibe pflichtig⁶ ist auf Erden;
Doch Redlichkeit gedeiht in jedem Stande.

Konrad Hunn.

Das ist Herr Rading, unser Altlandammann⁷.

1. Weiler, ou Debweiler, hameau du canton d'Unterwalden. Schiller suit ici encore le récit du chroniqueur Tschudi, qui raconte le fait d'après les Registres de Stanz. Voy. Muller, liv. I, ch. 17, note 38.

2. Hinterm Wald, dans Obwalden.

3. Klosterleute vom Engelberg, des vassaux de l'abbaye d'Engelberg.

4. Eigene Leute, gens mortuables, comme Leibeigene. Les gens appartenant à une communauté religieuse (*titulo servitutis pertinentes*) avaient, en général, une meilleure condition que les sujets d'un seigneur laïque; ils jouissaient quelquefois de certains droits, de certaines franchises, dont ces derniers étaient privés.

5. Lieben's (lieben das) Land... Ils aiment leur pays, et sont du reste bien famés. Berufen, pris dans ce sens, appartient au vieux langage.

6. Pflichtig, tributaire, censitaire; mit seinem Leibe pflichtig, qui est soumis au tribut personnel, qui est en servitude, *serf*. Muller, liv. I, ch. 15: Bei den Schwyzern wohnten viele eigene Leute, pflichtig mit Leib und Gut..

7. Altlandammann, ancien landammann,

Peter.

Ich kenn' ihn wohl. Er ist mein Widerpart¹,
Der um ein altes Erbstück mit mir rechtet.
— Herr Reding, wir sind Feinde vor Gericht;
Hier sind wir einig.

(^{Rechts} Schüttelt ihm die Hand.)

Stauffacher.

Das ist brav gesprochen.

Winkelried.

Hört ihr? Sie kommen. Hört das Horn von Uri!

(Rechts und links steht man bewaffnete Männer mit Windlichtern die Felsen
herabsteigen.)

Auf der Mauer.

Seht! Steigt nicht selbst der fromme Diener Gottes,
Der würd'ge Pfarrer mit herab? Nicht scheut er
Des Weges Mühen und das Grau'n der Nacht,
Ein treuer Hirte für das Volk zu sorgen.

Baumgarten.

Der Sigrist folgt ihm und Herr Walther Fürst;
Doch nicht den Zell erblick' ich in der Menge.

Walther Fürst, Rösselmann der Pfarrer, Peter-
mann der Sigrist, Kuoni der Hirt, Werni der Jä-
ger, Kuodi der Fischer, und noch fünf andre Landleute. Alle
zusammen, drei und dreißig an der Zahl², treten vorwärts und stellen
sich um das Feuer.

Walther Fürst.

So müssen wir auf unserm eignen Erb'
Und väterlichen Boden uns verstoßen

1. Widerpart, *partie adverse*, *adversaire en justice*.

2. Drei und dreißig an der Zahl, lit. *trente-trois quant au nombre*.

Zusammen schleichen, wie die Mörder thun,
Und bei der Nacht, die ihren schwarzen Mantel
Nur dem Verbrechen und der sonnenscheuen
Verschwörung leihet, unser gutes Recht
Uns holen¹, das doch lauter ist und klar,
Gleichwie der glanzvoll offne Schooß des Tages.

Melchthal.

Laßt's gut sein². Was die dunkle Nacht gesponnen,
Soll frei und fröhlich an das Licht der Sonnen.

Rösselmann.

Hört, was mir Gott ins Herz gibt³, Eidgenossen!
Wir stehen hler statt einer Landsgemeine⁴,
Und können gelten für ein ganzes Volk.
So laßt uns tagen⁵ nach den alten Bräuchen
Des Lands, wie wir's in ruhigen Zeiten pflegen⁶,
Was ungeseglich ist in der Versammlung,
Entschuldige die Noth der Zeit! Doch Gott
Ist überall, wo man das Recht verwalтет,
Und unter seinem Himmel stehen wir.

1. Uns holen, *aller nous chercher, conquérir.*

2. Laßt's gut sein, *soyez tranquille! qu'importe?* (Comparez *ταρον*, Eur. Hipp., v. 1416.) *Ce que la nuit obscure aura tramé, doit se produire librement et gaiement à la lumière du jour.*

3. Was mir Gott ins Herz gibt, *ce que Dieu me met dans le cœur, m'inspire.* L'antique piété attribuait les sages pensées, les conseils prudents, l'idée de quelque expédient heureux à l'inspiration divine. Tell, au cinquième acte, quand il cherche les moyens de sauver le Parricide, répète cette même formule, sc. 2: Hört was mir Gott ins Herz gibt. Homère, *Iliade*, VIII, 218: *Ἐνὶ φρεσὶ θεῶν Ἀγαμέμνωνι νόον* v. 219.

4. Landsgemeine, *assemblée générale, diète*, ou réunion de tous les hommes libres.

5. Laßt uns tagen, *siégeons*, en parlant d'une diète, de Tag, qui signifie, non-seulement le jour indiqué pour une réunion publique, mais encore la réunion même, et, en particulier, la réunion des états en Suisse. De là *Tagagung*, *diète*.

6. Pflegen (zu thun), *avons coutume de faire.*

Stauffacher.

Wohl, laßt uns tagen nach der alten Sitte;
Ist es gleich Nacht¹, so leuchtet unser Recht.

Melchthal.

Ist gleich die Zahl nicht voll, das Herz ist hier
des ganzen Volks; die Besten² sind zugegen.

Konrad Hunn.

Sind auch die alten Bücher³ nicht zur Hand,
Sie sind in unsere Herzen eingeschrieben.

Rösselmann.

Wohlan, so sei der Ring⁴ sogleich gebildet.
Man pflanze auf die Schwerter der Gewalt!

Auf der Mauer.

Der Landessamman nehme seinen Platz,
Und seine Waibel⁵ stehen ihm zur Seite!

Sigrift.

Es sind der Völker dreie⁶. Welchem nun
Gebührt's, das Haupt zu geben der Gemeinde?

1. *Bien qu'il soit nuit.*

2. Die Besten, dans le double sens du mot grec *ol áptotoi*, les plus vertueux et les plus notables.

3. Die alten Bücher, les anciens codes, le recueil des lois et coutumes. — Zur Hand, sous la main, à portée.

4. Le cercle, le milieu où siégeait le magistrat qui présidait l'Assemblée, et devant lequel on plantait comme signe du pouvoir suprême deux épées en sautoir.

5. Waibel. C'est le nom qu'on donne en Suisse aux officiers subalternes attachés aux premiers magistrats, et chargés d'assister ceux-ci dans l'exercice de leurs fonctions, et de transmettre leurs ordres; *assesseurs, huissiers, commissaires, appariteurs.*

6. Der Völker dreie (pour drei), trois peuples. Les substantifs qui dépendent des noms de nombre ou de quantité se mettent au génitif, plus souvent avant qu'après le nom de nombre. Acte III, sc. 3: *Hast du der Kinder mehr? as-tu d'autres enfants?* Même scène: *Auf ihrer hundert...* litt. *à cent d'eux* (de pas); c.-à-d. *à cent pas.* Acte IV, sc. 1: *der Schiffe mehrere.* Voy. p. 29, note 1.

Meier.

Um diese Ehr' mag Schwyz mit Uri streiten;
Wir Unterwaldner stehen frei zurück¹.

Melchthal.

Wir stehn zurück; wir sind die Flehenden,
Die Hülfe heissen von den mächt'gen Freunden.
Ullmann

Stauffacher.

So nehme Uri denn das Schwert; sein Banner
Zieht bei den Römerzügen² uns voran.

Walther Fürst.

Des Schwertes Ehre werde Schwyz zu Theil³;
Denn seines Stammes rühmen wir uns alle⁴.

Rößselmann.

Den edlen Wettstreit laßt mich freundlich *opfer* schlachten;
Schwyz soll im Rath, Uri im Felde führen.

Walther Fürst

(reicht dem Stauffacher die Schwerter).

So nehmt!

Stauffacher.

Nicht mir, dem Alter sei die Ehre!

Im Hofe.

Die meisten Jahre zählt Ulrich der Schmidt.

1. Stehen frei zurück, y renonçons librement.
2. Römerzügen, expéditions romaines, c.-à-d. les expéditions que les empereurs d'Allemagne entreprenaient pour se faire couronner par le pape à Rome, et recevoir l'hommage de leurs vassaux italiens.
3. Que l'honneur de l'épée soit en partage à Schwyz, c.-à-d. qu'un Schwytzols soit le président de la diète.
4. Alle, comme portant tous le nom de Schwyzler, Schweizer Voy. p. 89, note 6, et p. 91.

Ταύτης τοι γενεῆς ἐξ εὐχόμεθ' ἔμμεναι ἄλλοι.

Auf der Mauer.

Der Mann ist wacker, doch nicht freien Stands;
Kein eigner Mann kann Richter sein¹ in Schwyz.

Stauffacher.

Steht nicht Herr Nedding hier, der Altlandammann?
Was suchen wir noch einen würdigern?

Walther Fürst.

Er sei der Ammann und des Lages Haupt²!
Wer dazu stimmt, erhebe seine Hände.

(Alle heben die rechte Hand auf.)

Nedding (tritt in die Mitte).

Ich kann die Hand nicht auf die Bücher legen;
So schwör' ich droben bei³ den ew'gen Sternen,
Daß ich mich nimmer will vom Recht entfernen.

(Man richtet die zwei Schwerter vor ihm auf, der Ring bildet sich um ihn her,
Schwyz hält die Mitte, rechts stellt sich Uri und links Unterwalden. Er
steht auf sein Schlachtschwert gestützt.)

Was ist's, das die drei Völker des Gebirgs
Hier an des Sees unwirthlichem Gestade
Zusammenführte in der Geisterstunde?
Was soll der Inhalt sein des neuen Bundes,
Den wir hier unterm Sternenhimmel stiften?

Stauffacher (tritt in den Ring).

Wir stiften keinen neuen Bund; es ist

1. Kann Richter sein. La charge d'Amman ou de juge ne pouvait être conférée qu'à un homme de condition libre, en vertu de la lettre patente du roi Rodolphe I aux hommes de Schwyz, du 19 fév. 1291: «Inconveniens nostra reputat Serenitas, quod aliquis servilis conditionis existens, pro iudice vobis detur.»

2. Des Lages Haupt, chef, président de la diète.

3. Schwören bei... jurer par...

Ein uralt Bündniß¹ nur von Väter Zeit,
 Das wir erneuern! Wisset, Eidgenossen!
 Ob² uns der See, ob uns die Berge scheiden,
 Und jedes Volk sich für sich selbst regiert,
 So sind wir eines Stammes doch und Bluts,
 Und eine Heimath ist's, aus der wir zogen.

Winkelried.

So ist es wahr, wie's in den Liedern lautet³,
 Daß wir von fern her in das Land gewallt?
 O, theilt's uns mit, was Euch davon bekannt,
 Daß sich der neue Bund am alten stärke.

Stauffacher.

Hört, was die alten Hirten sich erzählen :
 — Es war ein großes Volk , hinten im Lande.
 Nach Mitternacht⁴, das litt von schwerer Theurung.
 In dieser Noth beschloß die Landsgemeine,
 Daß je⁵ der zehnte Bürger nach dem Loos
 Der Väter Land verlasse — Das geschah!

1. Ein uralt Bündniß. Si l'on en croyait Tschudi, les Waldstetten auraient formé une alliance pour leur protection mutuelle déjà lors des premiers démêlés (1114) de Schwytz avec l'abbaye d'Einsiedlen; une autre en 1206, au rapport du chevalier Jean de Klingenberg, qui doit avoir vécu en 1240. Ces alliances étaient de dix ans. Muller, liv. I, ch. 15.

2. Bien que le lac et les montagnes nous séparent.

3. Wie es in den Liedern lautet. Parmi les anciennes ballades il faut entendre ici principalement l'*Ostfriesenlied*, la ballade de l'*Ostfrieisie*, qui se chante encore parmi le peuple de la vallée du Hasli. Sa forme actuelle ne remonte guère au-delà de la seconde moitié du xvi^e siècle. Voy. Rochholz, *Eidgenössische Liederchronik*. Berne, 1835.

4. Stuten (là-bas) im Lande nach Mitternacht, dans le pays des Suédois et des Frisons. La tradition, racontée par Stauffacher, se trouve dans l'*Ostfriesenlied*, dont nous venons de parler. Elle s'accorde parfaitement avec ce que nous disent les chroniqueurs français et anglo-saxons de cette émigration des tribus suédoises en Suisse.

5. Chaque dixième (un sur dix). Se a une valeur distributive.

Und zogen aus¹, wehklagend, Männer und Weiber,
 Ein großer Heerzug, nach der Mittagsjonne,
 Mit dem Schwert sich schlagend durch² das deutsche Land,
 Bis an das Hochland dieser Waldgebirge;
 Und eher nicht ermüdete der Zug,
 Bis daß sie kamen in das wilde Thal,
 Wo jezt die Muotta³ zwischen Wiesen rinnt —⁴
 Nicht Menschenspuren waren hier zu sehen,
 Nur eine Hütte stand am Ufer einsam;
 Da saß ein Mann und wartete der Fährte⁵ —
 Doch heftig wogete der See und war
 Nicht fahrbar⁶; da besahen sie das Land
 Sich näher und gewahrten schöne Fülle
 Des Holzes, und entdeckten gute Brunnen,
 Und meinten sich im lieben Vaterland
 Zu finden — Da beschloffen sie zu bleiben,
 Erbaueten den alten Flecken Schwytz⁷,
 Und hatten manchen sauren Tag, den Wald
 Mit weitverschlungnen Wurzeln auszuoden —
 Drauf als der Boden nicht mehr Gnügen that⁷
 Der Zahl des Volks, da zogen sie hinüber
 Zum schwarzen Berg⁸, ja, bis an's Weißland⁹ hin,

1. Und zogen aus, pour und es zogen aus. Voy. p. 6, note 4.

2. Sich schlagend durch, se frayant un passage avec le glaive à travers l'Allemagne. Voy. p. 20, note 5.

3. Le Muottathal est une vallée du canton de Schwytz arrosée par la Muotta; elle a deux ou trois lieues de longueur.

4. Jetzt... rinnt, coule maintenant à travers des prairies, tandis qu'autrefois elle coulait à travers des forêts sauvages.

5. Und war nicht fahrbar, et on n'osait risquer la traversée.

6. Den alten Flecken Schwytz, le vieux bourg de Schwytz, du nom de Schwytzerus (scand. Suiter), un des trois chefs de l'expédition, et qui s'établit ici dans cette contrée.

7. Gnügen (pour Genügen) thun, suffire.

8. Zum schwarzen Berg, appelé dans le dialecte du pays Brünig (Braunegg), situé entre l'Oberland bernois et la partie du canton d'Unterwalden, qu'on nomme Obwald.

9. Oberhasli est aussi appelé Hasli im Weißland.

Wo, hinter ew'gem Eisedwall verborgen,
Ein andres Volk¹ in andern Zungen spricht.
Den Flecken Stanz erbauten sie am Kernwald²,
Den Flecken Altdorf in dem Thal der Reuß —
Doch blieben sie des Ursprungs stets gedenk³;
Aus all den fremden Stämmen, die seitdem
In Mitte ihres Lands sich angeflebelt, *immer*
Finden die Schwyger-Männer sich heraus⁴:
Es gibt das Herz, das Blut sich zu erkennen.

(Reicht rechts und links die Hand hin.)

Auf der Mauer.

Ja, wir sind eines Herzens, eines Bluts!

Alle (sich die Hände reichend).

Wir sind ein Volk, und einig wollen wir handeln.

Stauffacher.

Die andern Völker tragen fremdes Joch;
Sie haben sich dem Sieger unterworfen.
Es leben selbst in unsern Landesmarken
Der Sassen⁵ viel, die fremde Pflichten tragen,

1. Ein andres Volk, les habitants des cantons du Valais et du Tessin.

2. Kernwald, la forêt de Kern (du bourg Kern); elle s'étend au pied de la Blümlisalp, et partage Unterwalden en deux parties. Voy. p. 48, note 2.

3. Finden sich... heraus, se retrouvent, se réunissent. Muller, liv. II, ch. 15 : « Il reste constant que la véritable race des Schwytzois peut être reconnue depuis Schwytz, à travers les montagnes, jusqu'au comté de Gruyère. »

4. Sassen, habitants. — Die... tragen, qui sont en état de vasselage, qui payent à autrui un tribut de leurs propriétés, ou doivent des services personnels, ou appartiennent corps et biens à un seigneur. Voy. Muller, liv. I, ch. 15.

5. Fremde Pflichten, poët. pour Pflichten gegen Fremde.

Und ihre Knechtschaft erbt¹ auf ihre Kinder.
Doch wir, der alten Schwelger ächter Stamm,
Wir haben stets die Freiheit uns bewahrt.
Nicht unter Fürsten bogen wir das Knie;
Freiwillig wählten wir den Schirm der Kaiser.

Rösselmann.

Frei wählten wir des Reiches Schutz und Schirm;
So steht's bemerkt in Kaiser Friedrichs Brief².

Stauffacher.

Denn herrenlos ist auch der Freiste nicht.
Ein Oberhaupt muß sein, ein höchster Richter,
Wo man das Recht mag schöpfen in dem Streit.
Drum haben unsre Väter für den Boden,
Den sie der alten Wildniß abgewonnen,
Die Ehr' gegönnt dem Kaiser, der den Herrn
Sich nennt der deutschen und der welschen Erbe,
Und, wie die andern Freien seines Reichs,
Sich ihm zu edelm Waffendienst gelobt,
Denn dieses ist der Freien einz'ge Pflicht,
Das Reich zu schirmen, das sie selbst beschirmt.

Melchthal.

Was drüber ist³, ist Merkmal eines Knechts.

Stauffacher.

Sie folgten, wenn der Heribann⁴ erging,

1. Erbt. *Et leur vassalité se transmet par héritage à leurs enfants.*

2. De l'Empereur Frédéric II. Par cette charte, datée de 1240, l'Empereur déclare les hommes de Schwytz affranchis de l'autorité du comte Rodolphe III de Habsbourg, de la branche cadette, et dit qu'ils relèveront désormais directement de l'Empire, dont ils venaient librement réclamer la protection.

3. Was drüber (darüber) ist, *ce qui est au-delà.* Même scène : Was sein muß, das geschehe, noch nicht drüber.

4. Heribann, vieux pour Heerbann, du lat. *heribannus*, convocation de l'armée. — Ergehen, être ordonné, publié.

Dem Reichspanier und schlugen seine Schlachten¹.
 Nach Welschland zogen sie gewappnet mit,
 Die Römerkron' ihm auf das Haupt zu setzen.
 Daheim regierten sie sich stöblich selbst
 Nach altem Brauch und eigenem Gesetz;
 Der höchste Blutbann² war allein des Kaisers;
 Und dazu war bestellt ein großer Graf,
 Der hatte seinen Sitz nicht in dem Lande.
 Wenn Blutschuld kam, so rief man ihn herein,
 Und unter offnem Himmel, schlicht und klar,
 Sprach er das Recht und ohne Furcht der Menschen.
 Wo sind hier Spuren, daß wir Knechte sind?
 Ist einer, der es anders weiß, der rede!

Im Hofe.

Nein, so verhält sich alles, wie Ihr sprecht.
 Gewalt Herrschaft ward nie bei uns geduldet.

Stauffacher.

Dem Kaiser selbst versagten wir Gehorsam.
 Da er das Recht zu Gunst der Pfaffen hob³,
 Denn als die Leute von dem Gotteshaus
 Einsiedeln³ und die Alp in Anspruch nahmen,
 Die wir beweidet seit der Väter Zeit,

1. Schlachten schlagen, lat., *pugnam pugnare*; grec, μάχην μάχεσθαι.

2. Blutbann, *haute justice*, *justice criminelle*.

3. Einsiedeln, *Notre-Dame-des-Ermites*, ancien couvent de bénédictins du canton de Schwytz. Les limites que les pères de Schwytz s'étaient tracées, ou les paturages qu'ils prétendaient avoir hérités de leurs ancêtres, leur furent longtemps contestés par les religieux d'Einsiedlen, à qui l'Empereur Henri II avait cédé les Alpes environnantes comme un désert sans propriétaire. Voy. Muller, liv. I, ch. 15. Il s'éleva, à ce sujet, parmi les deux partis de nombreuses rixes, que termina enfin (en 1217) le jugement prononcé par Rodolphe II de Habsbourg, nommé arbitre dans cette querelle.

Der Abt herfürzog¹ einen alten Brief,
 Der ihm die herrenlose Wüste schenkte —
 Denn unser Dasein hatte man verhehlt ^{dissemul.}
 Da sprachen wir: "Erschlichen ist der Brief;
 Kein Kaiser kann, was unser ist, verschenken;
 Und wird uns Recht versagt vom Reich, wir können
 In unsern Bergen auch des Reichs entbehren."
 — So sprachen unsre Väter! Sollen wir
 Des neuen Joches Schändlichkeit erdulden,
 Erleiden von dem fremden Knecht, was uns
 In seiner Macht kein Kaiser durfte bieten?
 — Wir haben diesen Boden uns erschaffen
 Durch unsrer Hände Fleiß, den alten Wald,
 Der sonst der Bären wilde Wohnung war,
 Zu einem Sitz für Menschen umgewandelt²;
 Die Brut des Drachen haben wir getödtet,
 Der aus den Sümpfen giftgeschwollen stieg;
 Die Nebeldecke³ haben wir zerrissen,
 Die ewig grau um diese Wildniß hing;
 Den harten Fels gesprengt, über den Abgrund
 Dem Wandersmann den sichern Steg⁴ geleitet;
 Unser ist durch tausendjährigen Besitz
 Der Boden — und der fremde Herrentknecht
 Soll kommen dürfen und uns Ketten schmieden,
 Und Schmach anthun auf unsrer eignen Erde?

1. Herfürzog, vieux pour hervorzog. Acte III, sc. 3: Gählinge herfür brach. Dans l'ancien allemand, für et vor se confondaient, et für pour vor est resté dans les dialectes du midi. — Bieten, présenter, offrir, prend ici le sens d'exiger.

2. Transformé en une habitation pour les hommes.

3. Die Nebeldecke... zerrissen, nous avons déchiré le rideau de brouillard, c.-à-d. en cultivant le sol et en extirpant les forêts, nous avons dissipé les brouillards qui couvraient cette contrée.

4. Steg, pont mobile muni d'une garde.

Ist keine Hülfe gegen solchen Drang?

(Eine große Bewegung unter den Landleuten.)

Nein, eine Gränze hat Tyrannenmacht.
Wenn der Gedrückte nirgends Recht kann finden,
Wenn unerträglich wird die Last — greift er
Hinauf getrosten Muthes in den Himmel,
Und holt herunter seine ew'gen Rechte,
Die droben hangen unveräußerlich
Und unzerbrechlich, wie die Sterne selbst —
Der alte Urstand der Natur kehrt wieder,
Wo Mensch dem Menschen gegenüber steht —
Zum letzten Mittel, wenn kein andres mehr
Verfangen¹ will, ist ihm das Schwert gegeben —
Der Güter höchstes dürfen wir vertheidigen
Gegen Gewalt — Wir stehn² für unser Land,
Wir stehn für unsre Weiber, unsre Kinder!

Alle

(an ihre Schwerter schlagend).

Wir stehn für unsre Weiber, unsre Kinder!

Rösselmann (tritt in den Ring).

Th' ihr zum Schwerte greift, bedenkt es wohl!
Ihr könnt es friedlich mit dem Kaiser schlichten.
Es kostet euch ein Wort³, und die Tyrannen,
Die euch jetzt schwer bedrängen, schmeicheln euch.
— Ergreift, was man euch oft geboten hat;
Trennt euch vom Reich, erkennet Oestreichs Hoheit —

1. Verfangen, dans le sens neutre, signifie opérer, réussir, avoir de l'effet.

2. Stehen (stare), tenir (bon), combattre, défendre. Même scène: Stehn wir nicht alle für dieselbe Sache?

3. Vous n'avez qu'à prononcer un seul mot, pour que les tyrans vous caressent.

Auf der Mauer.

Was sagt der Pfarrer? Wir zu Oestreich schwören!

Am Bühel¹.

Hört ihn nicht an!

Winkelried.

Das rath uns ein Verräther,

Ein Feind des Landes!

Rebing.

Ruhig, Eidgenossen!

Sewa.

Wir Oestreich huldigen², nach solcher Schmach?

Von der Flue.

Wir uns abtrogen lassen durch Gewalt,

Was wir der Güte weigerten?

Meier.

Dann wären

Wir Sklaven, und verdienten es zu sein!

Auf der Mauer.

Der sei gestoßen aus dem Recht der Schweizer,

Wer von Ergebung spricht an Oesterreich!

— Landamman, ich bestehe drauf: dieß sei

Das erste Landgesetz, das wir hier geben.

Melchthal.

So sei's. Wer von Ergebung spricht an Oestreich,

1. Bühel, terme suisse qui signifie colline. Am Bühel, proprement : qui habite sur la colline.

2. Wir Oestreich huldigen! L'infinitif, pour exprimer l'indignation. Virgile: *Mene incepto desistere victam!* Cicéron: *Tene hæc, Atti, dicere!*

Soll rechtlos sein und aller Ehren bar¹,
Kein Landmann nehm' ihn auf an seinem Feuer

Alle

(heben die rechte Hand auf).

Wir wollen es, das sei Gesetz!

Reding (nach einer Pause).

Es ist's.

Mößfelmann.

Jetzt seid ihr frei, ihr seid's durch dieß Gesetz.
Nicht durch Gewalt soll Oesterreich ertrogen,
Was es durch freundlich Werben nicht erhielt —

Jost von Weiler.

Zur Tagesordnung, weiter!

Reding.

Eidgenossen!

Sind alle sanften Mittel auch versucht?
Vielleicht weiß es der König nicht; es ist
Wohl gar sein Wille nicht, was wir erdulden.
Auch dieses Letzte wollen wir versuchen,
Erst unsre Klage bringen vor sein Ohr,
Eh' wir zum Schwerte greifen. Schrecklich immer,
Auch in gerechter Sache, ist Gewalt.
Gott hilft nur dann, wenn Menschen nicht mehr helfen.

Stauffacher (zu Konrad Sunn).

Nun ist's an Euch, Bericht zu geben. Redet!

1. Aller Ehren bar, *privé de tout honneur*, c.-à-d. couvert de honte. Muller, liv. I, ch. 16, en parlant des Bernois: « Ils nommaient le droit de bourgeoisie leur honneur, et la justice l'honneur de la ville. » Démosthène contre Midias: Ἀπάντων τῶν ἐν τῇ πόλει ἀπεστέρεται καὶ καθάπερ ἄτιμος γέγονε.

Konrad Gunn.

Ich war zu Rheinfeld¹ an des Kaisers Pfalz²,
 Wider der Bögte harten Druck zu klagen,
 Den Brief zu holen unsrer alten Freiheit,
 Den jeder neue König sonst bestätigt³.
 Die Boten vieler Städte fand ich dort,
 Vom schwäb'schen Lande und vom Lauf des Rheins,
 Die all' erhielten ihre Pergamente,
 Und kehrten freudig wieder in ihr Land.
 Mich, euren Boten, wies man an die Rätke⁴,
 Und die entließen mich mit leerem Trost :
 „Der Kaiser habe⁵ diesmal keine Zeit ;
 „Er würde sonst einmal wohl⁶ an uns denken.“
 — Und als ich traurig durch die Gäle ging
 Der Königsburg, da sah ich Herzog Hansen⁷
 In einem Erker weinend steh'n, um ihn
 Die edeln Herrn von Wart und Tägerfeld⁸,
 Die riefen mir und sagten : „ Helft euch selbst !

1. Rheinfeld, ou Rheinfelden, est une petite ville du canton d'Argovie, sur la route de Bâle à Zurich.

2. Pfalz (de palatium), la cour, das Hoflager.

3. Que chaque nouvel Empereur confirme toujours.

4. Rath, au sing. signifie conseil et conseiller, au plur. simplement conseillers. Du reste, la chose et la personne se confondent aussi dans le français conseil. La même analogie se voit encore dans βουλευτήριον, dans potestas, d'où vient l'italien podestà, et dans d'autres noms exprimant une idée semblable.

5. Habe, discours indirect : disant que l'Empereur n'avait pas... comme douze vers plus bas : er habe seine Jahre voll, disant qu'il avait ses années accomplies, c.-à-d. l'âge voulu. Et un peu plus loin : das sei die Zier... disant que cela était l'ornement...

6. Sonst einmal wohl, sans doute une autre fois.

7. Herzog Hansen (den Herzog Hans, comp. Wälfher Fürsten, acte III, sc. 3), le duc Jean de Souabe, neveu de l'Empereur Albert.

8. Rodolphe de Wart et Conrad Tägerfeld, deux des seigneurs qui s'associèrent avec le duc Jean, pour assassiner l'Empereur Albert. Voy. acte V, sc. 1.

Gerechtigkeit erwartet nicht vom König.
 Beraubt er nicht des eignen Bruders Kind,
 Und hinterhält' ihm sein gerechtes Erbe?
 Der Herzog fleht' ihn um sein Mütterliches¹:
 Er habe seine Jahre voll, es wäre
 Nun Zeit, auch Land und Leute zu regieren.
 Was ward ihm zum Bescheid? Ein Kränzlein setzt' ihm
 Der Kaiser auf: das sei die Zier der Jugend."

Auf der Mauer.

Ihr hab't's gehört. Recht und Gerechtigkeit
 Erwartet nicht vom Kaiser! Helft euch selbst!

Keding.

Nichts anders bleibt uns übrig. Nun gebt Rath,
 Wie wir es klug zum frohen Ende² leiten.

Walther Fürst (tritt in den Ring).

Abtreiben wollen wir verhassten Zwang;
 Die alten Rechte, wie wir sie ererbt
 Von unsern Vätern, wollen wir bewahren,
 Nicht ungezügelt nach dem Neuen greifen.
 Dem Kaiser bleibe, was des Kaisers ist;
 Wer einen Herrn hat, dien' ihm pflichtgemäß³.

1. Hinterhalten, retenir, retenir injustement. — Sein gerechtes Erbe, l'héritage auquel il a droit.

2. Sein Mütterliches, les biens de sa mère. Il avait réclamé le domaine de Kibourg qui appartenait à sa mère, à qui cette terre avait été donnée par Rodolphe.

3. Comment nous conduirons cela (notre entreprise) à une fin joyeuse (heureuse). Même scène: Wie wollen wir's? Nous avons déjà vu plusieurs fois froh pris dans le sens d'heureux, absolument comme joyeux dans l'ancien français.

4. Pflichtgemäß. Dans le premier pacte d'alliance perpétuelle entre les trois Waldstetten, en date du 1^{er} août 1291, on lit: "... renouvelant par le présent acte l'ancienne forme de notre confédération. En telle sorte, toutefois, que chacun desdits hommes qui a un seigneur sera tenu de lui montrer de l'obéissance et de le servir conformément à sa condition et à son devoir."

Meier.

Ich trage Gut von Oesterreich zu Lehen.

Walther Fürst.

Ihr fahret fort¹, Oestreich die Pflicht zu leisten.

Jost von Weiler.

Ich steure an die Herrn von Rappersweil².

Walther Fürst.

Ihr fahret fort, zu zinsen³ und zu steuern.

Höffelmann.

Der großen Frau zu Zürich⁴ bin ich vereidet.

Walther Fürst.

Ihr gebt dem Kloster, was des Klosters ist.

Stauffacher.

Ich trage keine Lehen, als des Reichs.

1. Ihr fahret fort, *vous continuez*, c.-à-d. vous continuerez.

2. Die Herrn von Rappersweil, *les seigneurs de Rapperswyl*. Rapperswyl (*Ruprechtsvilla*; de villa vient Weiler (*bourg, villagium*), Weil, Wyl, désinences d'une foule de villes et de villages) est une petite ville dans le canton de Saint-Gall; elle fut bâtie, en 1091, par le comte Rodolphe de Rapperswyl, et passa, après l'extinction de cette famille, en 1284, à la branche cadette des comtes de Habsbourg. Muller, liv. I, ch. 15 : « Parmi les Schwytzois vivaient beaucoup de serfs qui appartenaient corps et biens, ou du moins payaient un tribut de leurs propriétés (*liberi censarii*) à des princes et à des rois, aux comtes de Rapperschwyl, aux chanoines de Lucerne, d'Einsiedlen, de Beromunster, aux religieuses de Zurich... »

3. Zu zinsen... *de payer le cens et le tribut*.

4. A l'abbesse de Notre-Dame de Zurich (Zürch pour Zürich), litt. à la grande dame de Zurich. J. de Muller la nomme, d'après une charte de l'Empereur Conrad IV, die gefürstete Abteffin des Frauenmünsters. Cette abbaye fut fondée, en 853, par Louis le Germanique, dont les deux filles, Hildegarde et Berthe, furent successivement ab-

Walther Fürst.

Was sein muß, das geschehe, doch nicht drüber.
Die Bögte wollen wir mit ihren Knechten
Verjagen und die festen Schlösser brechen;
Doch, wenn es sein mag, ohne Blut. Es sehe
Der Kaiser, daß wir nothgedrungen nur
Der Ehrfurcht fromme Pflichten abgeworfen.
Und sieht er uns in unsern Schranken bleiben,
Vielleicht beslegt er staatsflug seinen Zorn,
Denn bill'ge Furcht erwecket sich ein Volk,
Das mit dem Schwerte in der Faust sich mäßigt.

Rebing.

Doch laßet hören! Wie vollenden wir's?
Es hat der Feind die Waffen in der Hand,
Und nicht fürwahr in Frieden wird er weichen¹.

Stauffacher.

Er wird's², wenn er in Waffen uns erblickt;
Wir überraschen ihn, eh' er sich rüstet.

Meier.

Ist bald gesprochen, aber schwer gethan.
Uns ragen in dem Land zwei feste Schlösser,
Die geben Schirm dem Feind und werden furchtbar,
Wenn uns der König in das Land sollt' fallen.
Roßberg und Sarnen muß bezwungen sein,
Eh' man ein Schwert erhebt in den drei Landen.

1. Construlsez : und fürwahr, er wird nicht in Frieden w.

2. Er wird's, *il le fera*. Dans cette proposition, le pronom *es* remplace l'infinitif *weichen*. Acte III, sc. 3 : weiter werdet Ihr's nicht treiben
Ihr werdet nicht, où il faut sous-entendre *es* weiter treiben.

Stauffer.

Säumt man so lang, so wird der Feind gewarnt;
Zu viele sind's, die das Geheimniß theilen.

Meier.

In den Waldstädten find't sich kein Verräther.

Rösselmann.

Der Eifer auch, der gute, kann verrathen.

Walther Fürst.

Schiebt man es auf, so wird der Thron vollendet
In Altdorf, und der Vogt befestigt sich.

Meier.

Ihr denkt an Euch.

Sigrift.

Und Ihr seid ungerecht.

Meier (aufstehend).

Wir ungerecht! Das darf uns Uri bieten!¹

Keding.

Bei eurem Eide, Ruh'²!

Meier.

Ja, wenn sich Schwyz
Versteht mit Uri, müssen wir wohl schweigen.

Keding.

Ich muß euch weisen³ vor der Landsgemeine,

1. Darf... bieten! ose nous déclarer cela!

2. Au nom de votre serment, silence! Il s'agit du serment que prêtait chaque citoyen parvenu à l'âge de seize ans, de respecter les lois et la constitution.

3. Weisen, pour zurechtweisen, réprimander, rappeler à l'ordre, en lat. in ordinem cogere.

Daß ihr mit heft'gem Sinn den Frieden fñhrt!
 Steh'n wir nicht alle für dieselbe Sache?

Winkelried.

Wenn wir's verschieben bis zum Fest des Herrn',
 Dann bringt's² die Sitte mit, daß alle Sassen
 Dem Vogt Geschenke bringen auf das Schloß;
 So können zehn Männer oder zwölf
 Sich unverdächtig in der Burg versammeln,
 Die führen heimlich spiß'ge Eisen mit,
 Die man geschwind kann an die Stäbe stecken,
 Denn niemand kommt mit Waffen in die Burg.
 Zunächst im Wald hält³ dann der große Haufe,
 Und wenn die andern glücklich sich des Thors
 Ermächtiget, so wird ein Horn geblasen,
 Und jene brechen aus dem Hinterhalt;
 So wird das Schloß mit leichter Arbeit unser.

Melchthal.

Den Roßberg übernehm' ich zu erstelgen,
 Denn eine Dirn' des Schlosses ist mir hold,
 Und leicht bethör'⁴ ich sie, zum nächtlichen
 Besuch die schwank'⁵ Leiter mir zu reichen;
 Bin ich⁶ droben erst, zieh' ich die Freunde nach.

1. *Jusqu'à la fête du Seigneur, c.-à-d. jusqu'à Noël, selon le chroniqueur Etterlin. Muller, avec Tschudi, fixe l'époque du non-velan.*

2. *Litt., alors la coutume porte avec elle ceci (savoir) que... c.-à-d. alors il est d'usage que. — Alle Sassen, tous les habitants, Eingeseßenen.*

3. *Stält, s'arrête, se tient. Le présent pour le futur.*

4. *Bethören, proprement, fasciner l'esprit, tromper, séduire, prend ici le sens de engager.*

5. *Schwank, pliant, flexible. Die schwankte Leiter, l'échelle de cordes.*

6. *Bin ich... une fois que je suis en haut...*

Rebing.

Ist's aller Wille, daß verschoben werde?
(Die Mehrheit erhebt die Hände.)

Stauffacher (zählt die Stimmen).

Es ist ein Mehr¹ von zwanzig gegen zwölf!

Walther Fürst.

Wenn am bestimmten Tag die Burgen fallen,
So geben wir von einem Berg zum andern
Das Zeichen mit dem Rauch²; der Landsturm wird
Aufgeboten, schnell, im Hauptort jedes Landes;
Wenn dann die Wögte seh'n der Waffen Ernst³,
Glaubt mir, sie werden sich des Streits begeben,
Und gern ergreifen friedliches Geleit⁴,
Aus unsern Landesmarken zu entweichen.

Stauffacher.

Nur mit dem Geflügel fürcht' ich schweren Stand⁵,
Fürchtbar ist er mit Reißigen umgeben;
Nicht ohne Blut räumt er das Feld, ja selbst
Vertrieben bleibt er fürchtbar noch dem Land.
Schwer ist's und fast gefährlich, ihn zu schonen.

1. *Il y a une majorité (pluralité, Rousseau) de vingt contre douze.*

2. Mit dem Rauch, *avec la fumée*. Scheuchzer: « Un autre avantage que les Suisses retirent de leurs montagnes, est celui-ci: au moyen de signaux de feu, appelés *Hochwachten*, qui vont de montagne en montagne, on peut appeler, dans l'espace de un ou de deux jours, toute la nation sous les armes. » Cette espèce de télégraphie remonte à la plus haute antiquité: Homère déjà en fait mention. Voy. *Iliade*, XVIII, v. 207 et suiv. On connaît la magnifique description qu'Eschyle a faite de ce spectacle, *Agam.*, 280 et suiv.

3. Der Waffen Ernst, *le sérieux des armes*, c.-à-d. que nous sommes bien résolus à nous défendre les armes à la main.

4. Friedliches Geleit, *sauf-conduit*.

5. (Sinen) schweren Stand, *une lutte terrible*.

Baumgarten.

Wo's halbsgefährlich ist¹, da stellt mich hin!
Dem Tell verdank' ich mein gerettet Leben;
Gern schlag' ich's in die Schanze² für das Land,
Mein' Ehr' hab' ich beschützt, mein Herz befriedigt.

Rebing.

Die Zeit bringt Rath. Erwartet's in Geduld,
Man muß dem Augenblick auch was vertrauen³.
— Doch seht, indeß wir nächtlich hier noch tagen,
Stellt auf den höchsten Bergen schon der Morgen
Die glüh'nde Hochwacht⁴ aus — Kommt, laßt uns scheiden,
Eh' uns des Tages Leuchten überrascht.

Walther Fürst.

Sorgt nicht, die Nacht weicht langsam aus den Thälern.

(Alle haben unwillkürlich die Hüte abgenommen und betrachten mit stiller Sammlung die Morgenröthe.)

Höfßelmann.

Bei diesem Licht, das uns zuerst begrüßt
Von allen Völkern, die tief unter uns
Schwerathmend wohnen in dem Qualm der Städte,

1. Là où le danger sera le plus grand. Halbsgefährlich, litt. dangereux au point de mettre en péril le cou. Acte III, sc. 1: das ist ein unglückseliges Gewerbe, das halbsgefährlich führt am Abgrund hin.

2. In die Schanze, je l'expose, je la risque volontiers. Proprement, je la mets en jeu. Schanze, dans ce sens figuré, vient du français chance, qui lui-même dérive du lat. du moyen âge cadentia (de cadere, choir).

3. On doit aussi laisser quelque chose à l'inspiration du moment.

4. Die glühende Hochwacht, le (son) brillant fanal. Hochwacht, la garde placée sur les montagnes, un poste qui entretient la nuit du feu pour avertir au cas que l'ennemi approche. Par extension, signal de feu, fanal.

Laßt uns den Eid des neuen Bundes schwören!

— Wir wollen sein ein einzig Volk von Brüdern,
In keiner Noth uns trennen und Gefahr.

(Alle sprechen es nach¹ mit erhobenen drei Fingern.)

— Wir wollen frei sein, wie die Väter waren,
Eher den Tod², als in der Knechtschaft leben.

(Wie oben.)

— Wir wollen trauen auf den höchsten Gott
Und uns nicht fürchten vor der Macht der Menschen.

(Wie oben. Die Landleute umarmen einander.)

Stauffercher.

Jetzt gehe jeder seines Weges still
Zu seiner Freundschaft³ und Genossame!
Wer Hirt ist, wintre⁴ ruhig seine Heerde,
Und werb' im Stillen Freunde für den Bund!
— Was noch bis dahin muß erduldet werden,
Erduldet's! Laßt die Rechnung der Tyrannen
Anwachsen, bis ein Tag die allgemeine
Und die besondere Schuld auf einmal zahlt.
Bezähme jeder die gerechte Wuth
Und spare für das Ganze seine Rache;

1. Nachsprechen, *dire après, répéter.*

2. Eher den Tod! iocution elliptique, comme le français *plutôt la mort!*

3. Freundschaft. Voy. p. 55, note 2. Genossame, comme Genossenschaft. C'est un terme propre au dialecte du midi de l'Allemagne. Genossen, consorts et participants (*socii, æquales*, de *niesen, jouir*) étaient en Suisse dans l'origine ceux qui partageaient la condition et les privilèges d'une certaine classe d'hommes. Ce qui les réunissait et ce qui constituait la base de leur droit, c'étaient les *Allmende* ou *Gemeinmerch*, pâturages communs où chaque Genosse avait droit de pacage. Aujourd'hui encore Uri est divisé, pour les élections des conseillers, en onze circonscriptions, appelées Genossame.

4. Wintern pour überwintern, entretenir, soigner pendant l'hiver.

Denn Raub begeht am allgemeinen Gut¹,
Wer selbst sich hilft in seiner eignen Sache.

(Indem sie zu drei verschiedenen Seiten in größter Ruhe abgehen, fällt das Orchester mit einem prachtvollen Schwung ein²; die leere Scene bleibt noch eine Zeitlang offen und zeigt das Schauspiel der aufgehenden Sonne über den Giesbergen.)

1. *Commet un vol sur le bien commun, en mettant en péril l'intérêt général.*

2. *L'orchestre éclate, se fait entendre tout à coup, avec un magnifique élan.*

Dritter Aufzug.

Erste Scene.

Hof vor Zells Hause.

Zell ist mit der Zimmerart, Hedwig mit einer häuslichen Arbeit beschäftigt. Walther und Wilhelm in der Tiefe spielen mit einer kleinen Armbrust¹.

Walther (singt).

Mit dem Pfeil, dem Bogen,
Durch Gebirg und Thal
Kommt der Schütz' gezogen *insfern*
Früh am Morgenstrahl.

Wie im Reich der Lüfte
König ist der Weih², —
Durch Gebirg und Klüfte *ab den Bergen*
Herrscht der Schütze frei.

Ihm gehört das Weite³;
Was sein Pfeil erreicht,

1. Armbrust, *arbalète*, *arcuballista* (latin), était, avant l'invention de la poudre, l'arme ordinaire des citoyens libres.

2. Der Weih (ancien allemand *wihō*), oiseau de proie de l'espèce des vautours. Dans les dialectes, ce nom est donné à tous les oiseaux de proie. Il désigne ici l'aigle des Alpes.

3. Das Weite, *l'étendue*, *l'espace*, dans les airs et sur la terre.

Das ist seine Beute,
Was da kreucht¹ und fleugt.

(Kommt gesprungen.)

Der Strang ist mir entzwei. Mach² mir ihn, Vater!

Tell.

Ich nicht³. Ein rechter Schütze hilft sich selbst.

(Knaben entfernen sich.)

Hedwig.

Die Knaben fangen zeitig an zu schießen.

Tell.

Früh übt sich, wer ein Meister werden will.

Hedwig.

Ach, wollte Gott⁴, sie lernten's nie!

Tell.

Sie sollen alles lernen. Wer durchs Leben
Sich frisch will schlagen⁵, muß zu Schutz und Trutz
Gerüstet sein.

Hedwig.

Ach, es wird keiner seine Ruh'
Zu Hause finden⁶.

1. Cette phrase est le développement un peu libre du régime de la première phrase *was... erreicht*. — *Kreucht und fleugt*, formes vieilles, pour *kriecht und fliegt*.

2. *Mach'*, dans le langage simple des enfants, pour *machte zurecht, fais*, c.-à-d. *raccommode*.

3. *Ich nicht*, *pas moi*. Ce ne sera pas moi qui le raccommoderai.

4. *Wollte Gott*, *plût à Dieu que...* Acte III, sc. 3 : *Wollte's Gott*, *et ginge*.

5. *Celui qui veut s'ouvrir un chemin à travers la vie* (en luttant contre les obstacles) *doit être préparé et pour l'attaque et pour la défense*. Comp. un peu plus loin : *der ringt sich leicht aus jeglicher Gefahr*. Voy. p. 20, note 5.

6. *Aucun d'eux ne trouvera son repos à la maison*, ne saura rester tranquillement chez lui.

Teil.

Mutter, ich kann's auch nicht!

Zum Hirten hat Natur mich nicht gebildet;
Rastlos muß ich ein flüchtig Ziel verfolgen.
Dann erst genieß' ich meines Lebens recht,
Wenn ich mir's jeden Tag aufs neu' erbeute¹.

Hedwig.

Und an die Angst der Hausfrau denkst du nicht,
Die sich indessen, deiner wartend, härm't.
Denn mich erfüllt's mit Grausen, was die Knechte
Von euren Wagefahrten sich erzählen.
Bei jedem Abschied zittert mir das Herz,
Daß du mir nimmer werdest wiederkehren.
Ich sehe dich, im wilden Eisgebirg
Verirrt, von einer Klippe zu der andern
Den Fehlsprung thun, seh', wie die Gemse dich
Rückspringend mit sich in den Abgrund reißt,
Wie eine Windlawine² dich verschüttet,
Wie unter dir der trügerische³ Firn
Einbricht, und du hinabsinkst, ein lebendig
Begrabner, in die schauerliche Gruft—
Ach, den verwegnen Alpenjäger hascht

1. Quand je me la conquiers chaque jour de nouveau, en triomphant chaque jour d'un nouveau péril.

2. Winlawine, de Lawine, avalanche, en italien lavina (selon Adelung, du latin *labi*; selon d'autres, de *lau*, *tiède*). On appelle Winlawine ou fante Lawine l'avalanche formée par les couches de neige supérieures que le vent détache des flancs des rochers, sans cependant soulever les masses d'ancienne neige.

3. Der trügerische Firn, le glacier trompeur, appelé ainsi parce que les crevasses et les fentes qu'on rencontre à chaque instant dans ces masses de glace se recouvrent souvent, à la superficie, d'une légère couche, qui, cédant sous les pas des voyageurs, les fait tomber au fond de l'abîme. Les habitants des Alpes reconnaissent à plusieurs signes cette glace trompeuse.

Der Tod in hundert wechselnden Gestalten!
Das ist ein unglückseliges Gewerbe,
Das halbsgefährlich führt am Abgrund hin!!

Tell.

Wer frisch umher späht mit gesunden Sinnen¹,
Auf Gott vertraut und die gelenke Kraft,
Der ringt sich² leicht aus jeder Fahr und Noth.
Den schreckt der Berg nicht, wer darauf geboren.

(Er hat seine Arbeit vollendet, legt das Geräth³ hinweg.)

Setzt, mein' ich, hält⁴ das Thor auf Jahr und Tag.
Die Art im Haus erspart den Zimmermann.

(Nimmt den Hut.)

Hedwig.

Wo gehst du hin?

Tell.

Nach Altdorf, zu dem Vater⁵.

Hedwig.

Sinnst du auch nichts Gefährliches? Geseh' mir!

Tell.

Wie kommst du darauf⁶, Frau?

1. *Qui vous conduit, vous fait passer toujours auprès de l'abîme.*
2. Mit gesunden Sinnen, avec des organes sains. C'est du sens de la vue qu'il est surtout question ici.
3. Der ringt sich... aus, litt.: celui-ci se lutte hors de, c.-à-d. parvient à se tirer de... C'est un nouvel exemple d'un verbe composé, dont le simple exprime l'idée d'action, et la préposition l'effet, le résultat de cette action. — Fahr, vieux pour Gefahr, danger.
4. Tiendra solidement pour longtemps.
5. Zu dem Vater, chez ton père (Walther Furst).
6. Litt.: Comment viens-tu là-dessus? c.-à-d. d'où te vient cette pensée?

Hedwig.

Es spinnt sich etwas
Gegen die Wägte—Auf dem Rütli ward
Getagt, ich weiß, und du bist auch im Bunde.

Tell.

Ich war nicht mit dabei—doch werd' ich mich
Dem Lande nicht entziehen, wenn es ruft.

Hedwig.

Sie werden dich hinstellen, wo Gefahr ist;
Das Schwerste wird dein Antheil sein wie immer.

Tell.

Ein jeder wird besteuert nach Vermögen.

Hedwig.

Den Unterwaldner¹ hast du auch im Sturme
Ueber den See geschafft—Ein Wunder war's,
Daß ihr entkommen—Dachtest du denn gar nicht
An Kind und Weib²?

Tell.

Lieb Weib, ich dacht' an euch;
Drum rettet' ich den Vater seinen Kindern.

Hedwig.

Zu schiffen in dem wüth'gen See! Das heißt
Nicht Gott vertrauen; das heißt Gott versuchen!

Tell.

Wer gar zu viel bedenkt, wird wenig leisten.

1. Den Unterwaldner, Baumgarten. Voy. acte I, sc. 1.

2. Kind und Weib. C'est une locution consacrée, qu'il soit question d'un ou de plusieurs enfants. Comparez dans Sophocle, *Trachiniennes*, v. 257 : *ἐὺν παῖδι καὶ γυναικί*.

Hedwig.

Ja, du bist gut und hülfreich, dienest allen,
Und wenn du selbst in Noth kommst, hilfst dir keiner.

Tell.

Verhüt' es Gott, daß ich nicht Hülfe brauche!¹

(Er nimmt die Armbrust und Pfeile.)

Hedwig.

Was willst du mit der Armbrust? Laß' sie hier!

Tell.

Mir fehlt der Arm, wenn mir die Waffe fehlt.

(Die Knaben kommen zurück.)

Walther.

Vater, wo gehst du hin?

Tell.

Nach Altdorf, Knabe,

Zum Ggni² — Willst du mit?

Walther.

Ja, freilich will ich.

Hedwig.

Der Landvogt ist jetzt dort. Bleib' weg von Altdorf!

1. Nicht Hülfe brauche. De même qu'en grec, après un verbe renfermant une idée négative, on ajoute souvent encore une négation, de même en allemand après les verbes d'un sens analogue. L'explication doit en être cherchée dans la confusion de deux idées, l'une positive, l'autre négative. Ainsi, dans ce passage, les mots: Verhüt' es Gott, impliquent l'idée, ich hoffe, et c'est de ce terme que dépend la négation. Comp. acte II, sc. 2: Sie hindern daß die Walbstätte nicht zu Destrück schmören.

2. Zum Ggni, diminutif de Ggn, pris ici dans le sens de Großvater. Comparez Ggni, diminutif de Arnold; Gtti ou Atti, de Att (père).

Tell.

Er geht¹, noch heute.

Hedwig.

Drum laß ihn erst fort sein!
Gemahn' ihn nicht an dich, du weißt, er grollt und.

Tell.

Mir soll sein böser Wille nicht viel schaden.
Ich thue recht und scheue keinen Feind.

Hedwig.

Die recht thun, eben die haßt er am meisten.

Tell.

Weil er nicht an sie kommen kann?—Mich wird
Der Ritter wohl in Frieden lassen, mein' ich.

Hedwig.

So², weißt du das?

Tell.

Es ist nicht lange her,
Da ging ich jagen durch die wilden Gründe
Des Schächenthals³ auf menschenleerer Spur,
Und da ich einsam einen Felsensteig

1. Er geht, il s'en va, il doit s'en aller, quitte Altdorf.

2. Weil... an sie kommen kann, parce qu'il ne peut les atteindre, qu'il n'a pas de prise sur eux. Goethe a dit dans *Faust* : Kennst' ich dir nur an den dünnen Leib! en omettant kommen.

3. So! ainsi! ah!

4. De la vallée du Schächen, à l'entrée de laquelle, comme nous l'avons dit plus haut, était situé Burglen. Elle a quatre lieues de long, et est traversée par le Schächen, torrent fougueux qui prend sa source dans les glaciers du Schurhorn.

Verfolgte, wo nicht auszuweichen war¹,
Denn über mir hing ¹¹⁸schroff die Felswand her,
Und unten ¹¹⁹räuschte fürchterlich der Schächten,

(Die Knaben drängen sich rechts und links an ihn und sehen mit gespannter
Neugier an ihm hinauf.)

Da kam der Landvogt gegen mich daher,
Er ganz allein mit mir, der auch allein war,
Bloß Mensch zu Mensch und neben uns der Abgrund.
Und als der Herr² mein ansichtig ward,
Und mich erkannte, den er kurz zuvor
Um kleiner Ursach' willen schwer gebüßt,
Und sah mich mit dem stattlichen³ Gewehr
Daher geschritten kommen, da ¹²⁰verblaßt' er,
Die Knie⁴ versagten ihm, ich sah es kommen⁵,
Daß er jetzt an die Felswand würde sinken.
— Da jammerte mich sein, ich trat zu ihm
Bescheidenlich⁶ und sprach: „Ich bin's, Herr Landvogt.“
Er aber konnte keinen andern⁷ Laut

1. Wo nicht auszuweichen war, où il n'y avait pas moyen de s'é-
carter, de se ranger pour laisser passer. Οὐκ ἦν ἐξίσταςθαι.

2. Der Herr, forme vieillie pour der Herr. Et lorsque le seigneur
m'aperçut. — Mein pour meiner, comme, six vers plus loin, sein
pour seiner.

3. Stattlich, propr. magnifique, imposant. Quand il me vit
m'avancant avec mon arme formidable.

4. Die Knie (pour die Kniee) versagten ihm, les genoux lui man-
quèrent; c.-à-d. ses genoux fléchirent sous lui. Hom. ἀκνηχῶσσι
τένοντες.

5. Ich sah... je le vis venir qu'il tomberait; c.-à-d. je vis le mo-
ment où il allait tomber contre le mur de rochers.

6. Bescheidenlich, modestement, humblement, avec soumission,
adverbe de Bescheiden. Il a vieill.

7. Keinen andern Laut. Logiquement parlant, le mot andern deva-
it être omis: « Il ne put proférer aucun son, mais il me fit signe de
passer mon chemin. » Cette négligence pourrait être excusée par
des exemples semblables empruntés aux Grecs et aux Latins, chez
lesquels ἄλλος et alius sont également pléonasme. Hom., *Odys.*, II.

Aus seinem Munde geben—Mit der Hand nur
Winkl' er mir schweigend, meines Wegs zu gehn;
Da ging ich fort, und sandt' ihm sein Gefolge.

Schwig.

Er hat vor dir gezittert—Wehe dir!
Dass du ihn schwach geseh'n, vergibt er nie.

Tell.

Drum meid' ich ihn, und er wird mich nicht suchen.

Schwig.

Bleib' heute nur dort weg! Geh' lieber jagen!

Tell.

Was fällt dir ein?¹

Schwig.

^{1. Einsicht.} Mich ängstigt's. Bleibe weg!

Tell.

Wie kannst du dich so ohne Ursach' quälen?

Schwig.

Weil's keine Ursach' hat²—Tell, bleibe hier!

Tell.

Ich hab's versprochen, liebes Weib, zu kommen.

412 : μήτηρ... οὐτι πέπυσται, οὐδ' ἄλλαι δρῶσι. Cependant les premières éditions imprimées du vivant de Schiller portent : keinen armen Laut.

1. Einfallen, venir dans l'esprit (en lat. incidere); de là Einfall, idée, fantaisie.

2. Précisément parce que cela n'a aucun motif; c.-à-d. mon pressentiment m'effraie précisément parce qu'il est sans motif. Tite-Live, 26, 20 : Divinatio quædam futuri, quo minus ratio timoris reddi poterat aborti temere, eo majorem inferens timorem.

Hedwig.

Mußt du, so geh' — nur lasse mir den Knaben!

Walther.

Nein, Mütterchen. Ich gehe mit dem Vater.

Hedwig.

Wärtl', verlassen willst du deine Mutter?

Walther.

Ich bring' dir auch was Hübsches mit vom Ehn.

(Geht mit dem Vater.)

Wilhelm.

Mutter, ich bleibe bei dir!

Hedwig (umarmt ihn).

Ja, du bist

Mein liebes Kind; du bleibst mir noch allein!

(Sie geht an das Gosthor und folgt den Abgehenden lange mit den Augen.)

1. Wärtl', diminutif de Walther. Voy. p. 2, note 5.

Zweite Scene.

Eine eingeschlossene wilde Waldgegend, Staubbäche¹ stürzen von den Felsen.

Bertha im Jagdkleid. Gleich darauf Rudenz.

Bertha.

Er folgt mir. Endlich kann ich mich erklären.

Rudenz (tritt rasch ein).

Fräulein, jetzt endlich find' ich Euch allein.
Abgründe schließen rings umher uns ein;
In dieser Wildniß fürcht' ich keinen Zeugen;
Vom Herzen wälz' ich dieses lange Schweigen—
„Ich hab' Euch gehort.“

Bertha.

Seid Ihr gewiß, daß uns die Jagd nicht folgt?

Rudenz.

Die Jagd ist dort hinaus²—Jetzt oder nie!
Ich muß den theuren Augenblick ergreifen—
Entschieden sehen muß ich mein Geschick,
Und sollt' es mich auf ewig von Euch scheiden.
—O, waffnet³ Eure güt'gen Blicke nicht
Mit dieser finstern Strenge—Wer bin ich,
Daß ich den kühnen Wunsch zu Euch erhebe?
Mich hat der Ruhm noch nicht genannt; ich darf
Mich in die Reih' nicht stellen mit den Rittern,

1. Staubbäche, des cascades, des ruisseaux qui tombent en poussière, en pluie fine.

2. Ist dort hinaus, la chasse est là bas, s'est éloignée dans cette direction. Dort est accompagné d'un geste. Ein marque le mouvement loin de celui qui parle.

3. O waffnet... Ovide: Sequi armat et instruit ira.

Die siegberühmt und glänzend Euch umwerben¹.
Nichts hab' ich als mein Herz voll Treu' und Liebe—

Bertha (ernst und streng).

Dürst Ihr von Liebe reden und von Treue,
Der treulos wird an seinen nächsten Pflichten?

(Rubenz tritt zurück.)

Der Sklave Oesterreichs, der sich dem Fremdling
Verkauft, dem Unterdrücker seines Volks?

Rubenz.

Von Euch, mein Fräulein, hör' ich diesen Vorwurf?
Wen such' ich denn als Euch auf jener Seite??

Bertha.

Mich denkt Ihr auf der Seite des Verraths
Zu finden? Eher wollt' ich meine Hand
Dem Geflügel selbst, dem Unterdrücker, schenken,
Als dem naturvergeßnen² Sohn der Schweiz,
Der sich zu seinem Werkzeug machen kann!

Rubenz.

O Gott, was muß ich hören!

Bertha.

Wie? Was liegt

Dem guten Menschen näher³ als die Seinen?
Gibts schönre Pflichten für ein edles Herz,
Als ein Vertheidiger der Unschuld sein,

1. Umwerben, *recherchent votre main autour (de vous); vous entourent de leurs hommages.*

2. Auf jener Seite, *de ce côté là, dans ce parti.*

3. Naturvergeßnen, *qui a oublié la nature. Comparez Pflicht-vergeßnen, qui a oublié son devoir.*

4. Was liegt... näher? *Quel intérêt plus cher y a-t-il pour...?*

Das Recht der Unterdrückten zu beschirmen?

— Die Seele blutet mir um Euer Volk;

Ich leide mit ihm, denn ich muß es lieben,

Das so bescheiden ist und doch voll Kraft;

Es zieht mein ganzes Herz mich zu ihm hin,

Mit jedem Tage lern' ich's mehr verehren.

— Ihr aber, den Natur und Ritterpflicht

Ihm zum geborenen Beschützer gaben,

Und der's verläßt, der treulos übertritt

Zum Feind, und Ketten schmiedet seinem Land,

Ihr seid's der mich verletzt und kränkt; ich muß

Mein Herz bezwingen, daß ich Euch nicht hasse.

Rudenz.

Will ich denn nicht das Beste¹ meines Volks?

Ihm unter Oestreichs mächt'gem Scepter nicht

Den Frieden² —

Bertha.

Knechtschaft wollt Ihr ihm bereiten!

Die Freiheit wollt Ihr aus dem letzten Schloß,

Das ihr noch auf der Erde blieb, verjagen.

Das Volk versteht sich besser auf sein Glück;

Kein Schein verführt sein sicheres Gefühl.

Euch haben sie das Netz ums Haupt geworfen —

Rudenz.

Bertha! Ihr haßt mich, Ihr verachtet mich!

1. Das Beste meines Volks, *le bien de mon peuple*.

2. Den Frieden dépend encore de will. C'est Berthe qui achève la proposition, en mettant le contraire (Knechtschaft, à la place de Frieden) de ce qu'allait dire Rudenz.

Bertha.

Thät' ich's, mir wäre besser¹ — Aber den
Verachtet sehen und verachtungswerth,
Den man gern lieben möchte —

Rudenz.

Bertha! Bertha!

Ihr zeigt mir das höchste Glück,
Und stürzt mich tief in einem Augenblick.

Bertha.

Nein, nein, das Edle² ist nicht ganz erstickt
In Euch! es schlummert nur, ich will es wecken;
Ihr müßt Gewalt ausüben an Euch selbst,
Die angestammte³ Tugend zu ertöden;
Doch wohl Euch⁴! sie ist mächtiger als Ihr,
Und trotz Euch selber, seid Ihr gut und edel!

Rudenz.

Ihr glaubt an mich? O Bertha, alles läßt
Mich Eure Liebe sein und werden⁵!

Bertha.

Seid,

Wozu die herrliche Natur Euch machte!
Erfüllt den Platz, wohin sie Euch gestellt;
Zu⁶ Eurer Volke steht und Eurer Lande,
Und kämpft für Euer heilig Recht!

1. Si je le faisais, ce serait mieux pour moi; c.-à-d. je serais plus heureuse.

2. Das Edle, τὸ εὐγενές, ἡ εὐγένεια.

3. Angestammt, comme angeboren, inné, naturel.

4. Wohl Euch, heureusement pour vous. Acte IV, sc. 3: Wohl dem, der sein Geld bestellst... Heureux celui qui... Comparez Wohl mir!

5. Litt.: me laisse être et devenir (me rendra capable de) tout,

6. Zu, du côté de.

Rudenz.

Weh' mir!

Wie kann ich Euch erringen, Euch besitzen,
Wenn ich der Macht des Kaisers widerstrebe?
Ist's der Verwandten mächt'ger Wille nicht,
Der über Eure Hand tyrannisch waltet?

Bertha.

In den Waldbstätten liegen meine Güter,
Und ist der Schweizer frei, so bin auch ich's.

Rudenz.

Bertha, welch einen Blick¹ thut Ihr mir auf!

Bertha.

Hofft nicht durch Östreichs Gunst mich zu erringen;
Nach meinem Erbe strecken sie die Hand,
Daß will man mit dem großen Erb' vereinen.
Dieselbe Ländergier², die Eure Freiheit
Verschlingen will, sie drohet auch der meinen!
— O Freund, zum Opfer bin ich außerseh'n,
Vielleicht um einen Günstling zu belohnen—
Dort, wo die Falschheit und die Ränke wohnen,
Hin an den Kaiserhof will man mich zieh'n;
Dort harren mein³ verhafter Ehe Ketten;
Die Liebe nur—the Eure kann mich retten!

1. Welch einen Blick..., *quel jour, quelle perspective m'ouvrez-vous?*

2. Ländergier, *soif de domination*. On regarde communément comme une des causes principales des événements qui se passèrent au commencement du xiv^e siècle, les projets d'agrandissement dont Albert, dit-on, était sans cesse occupé. Plusieurs écrivains lui reprochent une ambition démesurée et une avarice sans bornes, tandis que d'autres, au contraire, louent sa modération et sa générosité. Voy. Hisely, *Essai sur l'origine et le développement des libertés des Waldstätten*, p. 120 et suiv.

3. Harren mein (pour meiner), *m'attendent*.

Rudenz,

Ihr könntet Euch entschließen, hier zu leben,
In meinem Vaterlande mein zu sein?
O Bertha, all mein Sehnen¹ in die Weite,
Was war es, als ein Streben nur nach Euch?
Euch sucht' ich einzig auf dem Weg des Ruhms,
Und all mein Ehrgeiz war nur meine Liebe.
Könnt Ihr mit mir Euch in dieß stille Thal
Einschließen und der Erde Glanz entsagen—
O, dann ist meines Strebens Ziel gefunden;
Dann mag der Strom der wildbewegten Welt
Ans sichere Ufer dieser Berge schlagen—
Kein flüchtiges Verlangen hab' ich mehr
Hinaus zu senden in des Lebens Weiten—
Dann mögen diese Felsen um uns her
Die undurchbringlich feste Mauer breiten²,
Und dieß verschlossene sel'ge Thal allein
Zum Himmel offen und gelichtet sein!

Bertha.

Jetzt bist du ganz, wie dich mein ahnend Herz
Geträumt; mich hat mein Glaube nicht betrogen!

Rudenz.

Fahr' hin, du eitler Wahn, der mich bethört!
Ich soll³ das Glück in meiner Heimath finden.

1. Mein Sehnen in die Weite, *mon désir vers l'étendue*; c.-à-d. cette ardeur qui m'emportait loin d'ici, qu'était-ce, sinon... Voy. le discours que Rudenz adresse à son oncle, acte II, p. 66 et 67.

2. Que ces rochers, alors, étendent autour de nous leur enceinte impénétrable, et que cette heureuse vallée fermée ne soit ouverte qu'à la lumière du ciel! Le docteur Weber se trompe, je pense, en expliquant: « Ich will meine Wünsche auf dieß... Thal beschränken, in dem sich mir durch deine Liebe der Himmel öffnen... soll. »

3. Ich soll finden, je trouverai; il est dans ma destinée de trouver.
T...

Hier, wo der Knabe fröhlich aufgeblüht,
 Wo tausend Freudespuren mich umgeben,
 Wo alle Quellen mir und Bäume leben,¹
 Im Vaterland willst du die Meine werden!
 Ach, wohl hab' ich es stets geliebt! Ich fühl's,
 Es fehlte mir zu jedem Glück der Erden.

Bertha.

Wo wär' die sel'ge Insel² aufzufinden,
 Wenn sie nicht hier ist in der Unschuld Land?
 Hier, wo die alte Treue heimisch wohnt,
 Wo sich die Falschheit noch nicht hingefunden,
 Da trübt kein Reid die Quelle unsers Glücks,
 Und ewig hell entfliehen uns die Stunden.
 — Da seh' ich dich im ächten Männerwerth,
 Den Ersten von den Freien und den Gleichen,
 Mit reiner, freier Guldigung verehrt,
 Groß wie ein König wirkt³ in seinen Reichen.

Rudenz.

Da seh' ich dich, die Krone aller Frauen,
 In weiblich reizender Geschäftigkeit,
 In meinem Haus den Himmel mir erbauen,
 Und wie der Frühling seine Blumen streut,
 Mit schöner Anmuth mir das Leben schmücken,⁴
 Und alles rings beleben und beglücken!

1. *Nir leben, me vivent, c.-à-d. me rappellent des souvenirs vivants.*

2. Die selige Insel, *l'île fortunée*, le séjour du bonheur. Le caractère lyrique de cette scène excuse peut-être l'allusion mythologique que s'est permise ici le poëte: partout ailleurs, dans cette pièce, il a évité avec soin les souvenirs de l'antiquité classique.

3. Il y a là une espèce d'anacoluthie. On s'attendrait plutôt à rencontrer une tournure de phrase telle que: Groß wie ein König in seinen Reichen; ou Wirkend wie ein König in seinen Reichen.

Bertha.

Sieh', theurer Freund, warum¹ ich trauerte,
Als ich dieß höchste Lebensglück dich selbst
Zerstören sah — Weh mir! Wie ständ's² um mich,
Wenn ich dem stolzen Ritter müßte folgen,
Dem Landbedrucker, auf sein finstres Schloß!
Hier ist kein Schloß. Mich scheiden keine Mauern
Von einem Volk, das ich beglücken kann!

Rudenz.

Doch wie mich retten — wie die Schlinge lösen,
Die ich mir thöricht selbst ums Haupt gelegt?

Bertha.

Zerreiße sie mit männlichem Entschluß!
Was auch drauß werde³ — steh' zu deinem Volk!
Es ist dein angeborner Flag.

(Jagdhörner in der Ferne.)

Die Jagd

Kommt näher — fort, wir müssen scheiden — Kämpfe
Fürs Vaterland! Du kämpfst für deine Liebe!
Es ist ein Feind, vor dem wir alle zittern,
Und eine Freiheit macht uns alle frei!

(Gehen ab.)

1. Warum se rapporte à une phrase démonstrative qu'il faut suppléer en pensée : das war.

2. Wie ständ's um mich? où en serais-je? que deviendrais-je?
Litt. : comment serait la chose par rapport à moi?

3. Was... werde, quoiqu'il en résulte, quoiqu'il puisse arriver.

Dritte Scene.

Wiese bei Altdorf.

Im Vorbergründ Bäume, in der Tiefe der Gut auf einer Stange. Der Pre-
spekt wird begränzt durch den Bannberg¹, über welchem ein Schneegebirg
emporragt.

Frießhardt und Leuthold halten Wache.

Frießhardt.

Wir passen auf umsonst. Es will sich niemand
Heran begeben und dem Gut sein' Reverenz
Erzeigen. 's war doch sonst wie Jahrmarkt hier;
Jetzt ist der ganze Ager wie verödet,
Seitdem der Popanz² auf der Stange hängt.

Leuthold.

Nur schlecht Gesindel läßt sich sehn und schwingt
Uns zum Verbrisse³ die zerlumpten Mühen.
Was rechte Leute sind, die machen lieber

1. Bannberg. C'est le nom d'une montagne escarpée, au pied de la-
quelle est situé le bourg d'Altdorf, qu'il protège contre la chute des
avalanches. Il était défendu, sous des peines sévères, de couper du bois
sur la montagne. C'est de là que lui vient son nom (de Bann). Schil-
ler, dans la suite de cette scène, fait allusion à une autre étymologie
(p. 128). Muller, liv. II, ch. 1, p. 298, en parlant de la vallée d'Urse-
ren : « Là, dit-il, on voit Urseren, beau village entouré de superbes
prairies; au-dessus du village est un bois antique et inviolable, sûr
rempart contre les avalanches. » Et il ajoute en note : « Il est dé-
fendu, sous peine de mort, d'y abattre des arbres. »

2. Popanz, épouvantail, contraction de Popelzhans. Dans certaines
contrées de l'Allemagne méridionale on appelle Popel ou Pöpel un
individu emmitoufflé jusqu'au cou.

3. Verbrisse, pop. pour Verbrüßte, pour nous causer du dépit.
— Was rechte Leute sind, tout ce qu'il y a d'honnêtes gens. Remar-
quez que le verbe s'accorde, non pas avec was, mais avec Leute; de
même qu'on dirait dans le sens démonstratif : das sind rechte Leute.
Voy. p. 5, note 5.

Den langen Umweg um den halben Flecken,
 Ob' sie den Rücken beugten¹ vor dem Hut.

Griesshardt.

Sie müssen² über diesen Platz, wenn sie
 Vom Rathhaus kommen um die Mittagsstunde.
 Da meint' ich schon, 'nen guten Fang zu thun,
 Denn keiner dachte dran, den Hut zu grüßen.
 Da steht's der Pfaff, der Köffelmann — kam just³
 Von einem Kranken her — und stellt sich hin
 Mit dem Hochwürdigen, grab' vor die Stange —
 Der Sigrift mußte mit dem Glöcklein schellen;
 Da fielen all' aufs Knie, ich selber mit,
 Und grüßten die Monstranz, doch nicht den Hut.

Leuthold.

Höre, Gesell, es fängt mir an zu dächten⁴,
 Wir stehen hier am Pranger vor dem Hut;
 's ist doch ein Schimpf für einen Reitermann,
 Schildwach zu steh'n vor einem leeren Hut —
 Und jeder rechte Kerl⁵ muß uns verachten.
 — Die Reverenz zu machen einem Hut,
 Es ist doch traum ein närrischer Befehl!

1. Beugten, imparf. du subj., pour *beugen* würden.

2. Sie müssen über diesen Platz, *ils sont obligés de passer sur cette place*. Même ellipse dans le monologue de Tell (acte IV, sc. 3): Fort mußst du, *il faut que tu partes*. Et dans notre scène: Woßt ihr vom Platz, voulez-vous bien vous en aller d'ici? Et scène première: Willst du mit (pour mitgehen)? — 'nen, sam. pour einen.

3. Kam just... *il venait justement de chez un malade*. Voy. p. 6, note 1. — Mit dem Hochwürdigen, litt.: avec le très-vénérable, c.-à-d. avec le saint sacrement.

4. Dächten, vieux pour bänken, sembler. *Il commence à me sembler que nous sommes ici comme au pilori*.

5. Jeder rechte Kerl, tout brave homme. C'est de Kerl que vient le nom propre Karl, Charles.

Frießhardt.

Warum nicht einem leeren, hohlen Hut?
Bückst du dich doch vor manchem hohlen Schädel.

(Sildegard, Mechthild und Elisabeth treten auf mit Kindern und stellen sich um die Stange.)

Leuthold.

Und du bist auch so ein dienstfert'ger¹ Schurke,
Und brächtest wackre Leute gern ins Unglück.
Mag², wer da will, am Hut vorübergeh'n;
Ich drück' die Augen zu und seh' nicht hin.

Mechthild.

Da hängt³ der Landvogt — habt Respekt, ihr Buben!

Elisabeth.

Wollt's Gott⁴, er ging', und ließ uns seinen Hut;
Es sollte drum nicht schlechter steh'n ums Land!

Frießhardt (verschneht sie).

Wollt ihr vom Plag? Verwünschtes Volk der Weiber!
Wer fragt nach euch? Schickt eure Männer her,
Wenn sie der Muth sticht⁵, dem Befehl zu trotzen.

(Weiber gehen.)

1. So ein dienstfertiger, *ainsi un zélé coquin*, c.-à-d. un de ces zélés coquins.

2. Mag vorübergehen..., *passe devant le chapeau qui voudra*.

3. Da hängt der Landvogt, *là pend (voici suspendu) le bailli*. C'est un jeu de mots par lequel Mathilde raille les deux gardiens du chapeau.

4. *Plût à Dieu qu'il s'en allât*, en sous-entendant bas devant et ginge. — Drum p. darum, *il n'en serait pas plus mal par rapport au pays*. — Wer fragt nach euch? *qui demande après vous?* qui vous appelle? vous n'avez que faire ici.

5. Wenn sie der Muth sticht, *si le courage les pique*; si l'envie leur en prend. Cette expression est calquée sur cette autre: der Hafer sticht ihn, *il est pétulant, il est trop à son aise*; ce qui se dit d'un cheval devenu difficile à maîtriser par suite d'une trop bonne nourriture.

(Tell mit der Armbrust tritt auf, den Knaben an der Hand führend; sie gehen an dem Hut vorbei gegen die vordere Scene, ohne darauf zu achten.)

Walther (zeigt nach dem Bannberg),

Vater, ist's wahr, daß auf dem Berge dort
Die Bäume bluten¹, wenn man einen Streich
Drauf führte mit der Art?

Tell.

Wer sagt das, Knabe?

Walther.

Der Meister Hirt erzählt's. — Die Bäume seien
Gebaunt², sagt er, und wer sie schädige,
Dem wachse³ seine Hand heraus zum Grabe.

Tell.

Die Bäume sind gebaunt, das ist die Wahrheit.
— Siehst du die Firnen dort, die weißen Hörner⁴,
Die hoch bis in den Himmel sich verlieren?

1. Die Bäume bluten. Virgile, *Enéide*, III, 27 :

Nam quæ prima solo, ruptis radicibus, arbos
Vellitur, huic atro lliquuntur sanguine guttæ,
Et terram tabo maculant.

- Ovide, *Métamorphoses*, II, 358 :

Truncis avellere corpora tentat,
Et teneros manibus ramos abrumpere; at inde
Sanguineæ manant, tamquam de vulnere, guttæ.

2. Gebaunt, enchantés, fixés en place par un charme. C'est de là que, d'après une tradition populaire, le poète a dérivé le nom de Bannberg. Dans Arioste et le Tasse il est aussi fait mention d'arbres enchantés.

3. Dem wachse..., qu'à celui-ci la main poussait hors du tombeau; c.-à-d. que la main lui sortait de la fosse après sa mort.

4. Die weißen Hörner, les cornes blanches, les pointes blanches des montagnes de neige. Comparez les noms propres : Schreckhorn, Wetterhorn, Finsterarhorn, etc.

Walther.

Das sind die Gletscher, die des Nachts¹ so donnern²,
Und uns die Schlaglawinen³ niederfenden.

Tell.

So ist's, und die Lawinen hätten längst
Den Flecken Altdorf unter ihrer Last
Berschüttet, wenn der Wald dort oben nicht
Als eine Landwehr⁴ sich dagegen stellte.

Walther (nach einigem Besinnen.).

Gib's Länder, Vater, wo nicht Berge sind?

Tell.

Wenn man hinunter steigt von unsern Höhen,
Und immer tiefer steigt, den Strömen nach⁵,
Gelangt man in ein großes ebnes Land,
Wo die Waldwasser nicht mehr brausend schäumen,
Die Flüsse ruhig und gemächlich zieh'n;
Da sieht man frei nach allen Himmelsräumen.
Das Korn wächst dort in langen schönen Auen,
Und wie ein Garten ist das Land zu schauen.

1. Des Nachts, *pendant la nuit*. C'est un génitif adverbial, irrégulièrement formé par l'addition d'un *s*, comme si le substantif *Nacht* était du masculin ou du neutre. Comparez *einerseits*, *allerseits*, du féminin *Seite*.

2. So donnern. Voyez p. 7, note 5.

3. Schlaglawinen, par opposition à *Windlawinen* (voy. p. 109, note 2), désignent les avalanches formées de masses de neige fondante entremêlées de terre, de débris de rochers, d'arbres, etc. Elles entraînent tout ce qui se trouve sous leur passage, brisent les rochers, renversent les forêts et ensevelissent jusqu'à des villages entiers. Par leur chute l'air est ébranlé à tel point, que souvent des hommes et des animaux, placés à une assez grande distance, en sont asphyxiés.

4. Landwehr, *défense, digue, barrière*. Voy. p. 125, note 1.

5. Den Strömen nach, *en suivant le cours des fleuves*. Le grand pays plat que Tell a en vue est probablement l'Allemagne.

Walther.

« Ei, Vater, warum steigen wir denn nicht
Geschwind hinab in dieses schöne Land,
Statt daß wir uns hier ängstigen und plagen? »

Tell.

Das Land ist schön und gütig wie der Himmel;
Doch die's bebauen, sie genießen nicht
Den Segen, den sie pflanzen.

Walther.

Wohnen sie
Nicht frei wie du auf ihrem eignen Erbe?

Tell.

Das Feld gehört dem Bischof und dem König¹.

Walther.

So dürfen sie doch frei in Wäldern jagen?

Tell.

Dem Herrn gehört das Wild und das Gefieder,

Walther.

Sie dürfen doch frei fischen in dem Strom?

Tell.

Der Strom, das Meer, das Salz² gehört dem König.

Walther.

Wer ist der König denn, den alle fürchten?

1. Dem Bischof und dem König, à l'évêque et au roi; c.-à-d. le pays appartient à des seigneurs laïques ou ecclésiastiques.

2. Das Salz. L'exploitation du sel figure parmi les droits régaliens déjà dans les chartes du xii^e siècle.

Tell.

Es ist der eine¹, der sie schützt und nährt.

Walther.

Sie können sich nicht muthig selbst beschützen?

Tell.

Dort darf der Nachbar nicht dem Nachbar trauen.

Walther.

Vater, es wird mir eng im weiten Land;

Da² wohn' ich lieber unter den Lawinen.

Tell.

Ja, wohl ist's besser, Kind, die Gletscherberge
Im Rücken haben, als die bösen Menschen.

(Sie wollen vorübergehen).

Walther.

Ei, Vater, steh' den Hut dort auf der Stange!

Tell.

Was kümmert uns der Hut? Komm', laß uns gehen!

(Indem er abgehen will, tritt ihm Frießhardt mit vorgehaltener Pike entgegen.)

Frießhardt.

In des Kaisers Namen! Haltet an und steht!

Tell (greift in³ die Pike).

Was wollt Ihr? Warum haltet Ihr mich auf?

1. Der eine, l'individu, celui qui seul les protège...

2. Da, puisqu'il en est ainsi, alors.

3. Greift in die Pike, il met la main sur la pique, saisit la pique.
Acte IV, sc. 1 : Greif nicht dem Richter in den Arm, ne cherchez pas à arrêter le bras du juge.

Frießhardt.

Ihr habt 's Mandat verlegt; Ihr müßt uns folgen.

Leuthold.

Ihr habt dem Gut nicht Reuerenz bewiesen.

Tell.

Freund, laß mich gehen!

Frießhardt.

Fort¹, fort ins Gefängniß!

Walther.

Den Vater ins Gefängniß! Hülfe! Hülfe!

(In die Scene rufend.)

Herbei, ihr Männer, gute Leute, helft!

Gewalt, Gewalt! Sie führen ihn gefangen.

(Rösselmann der Pfarrer und Petermann der Sigrift kommen
herbei, mit drei andern Männern.)

Sigrift.

Was gibt's?

Rösselmann.

Was legst du Hand an diesen Mann?

Frießhardt.

Er ist ein Feind des Kaisers, ein Verräther!

Tell (faßt ihn heftig).

Ein Verräther, ich!

Rösselmann.

Du irrst dich, Freund! Das ist

Der Tell, ein Ehrenmann und guter Bürger.

1. Fort, *en avant, allons!*

Walther

(erblickt Walther Fürsten und eilt ihm entgegen).

Großvater, hilf! Gewalt geschieht dem Vater.

Frießhardt.

Ins Gefängniß, fort!

Walther Fürst (herbeieilend).

Ich leiste Bürgschaft, haltet!

—Um Gottes willen, Tell, was ist geschehen?

(Melchthal und Stauffacher kommen.)

Frießhardt.

Des Landvogts oberherrliche Gewalt
Verachtet er, und will sie nicht erkennen.

Stauffacher.

Das hat' der Tell gethan?

Melchthal.

Das lügst du¹, Bube!

Leuthold.

Er hat dem Gut nicht Reverenz bewiesen.

Walther Fürst.

Und darum soll er ins Gefängniß? Freund,
Nimm meine Bürgschaft an und laß' ihn ledig!

Frießhardt.

Bürg' du für dich und deinen eignen Leib!

Wir thun, was unsers Amtes—Fort mit ihm²!

1. Das lügst du, litt. : *tu mens cela*, c.-à-d. *tu mens en disant cela*. Comparez, pag. 66, note 5.

2. Fort mit ihm, *en avant! qu'il nous suive!*

Melchthal (zu den Landleuten).

Mein, das ist schreiende Gewalt¹! Ertragen wir's,
Daß man ihn fortführt, frech, vor unsern Augen?
Sigrift.

Wir sind die Stärkern. Freunde, duldet's nicht!
Wir haben einen Rücken an den andern!

Frießhardt.

Wer widerseht sich dem Befehl des Bogts?

Noch drei Landleute (herbeieilend).

Wir helfen euch. Was gibts? Schlagt sie zu Boden!
(Sibdegard, Mechthild und Elsebeth kommen zurück.)

Teil.

Ich helfe mir schon selbst². Geht, gute Leute!
Meint ihr, wenn ich die Kraft gebrauchen wollte,
Ich würde mich vor ihren Speißen fürchten?

Melchthal (zu Frießhardt).

Wag's, ihn aus unsrer Mitte wegzuführen!

Walther Fürst und Stauffacher.

Gelassen! Ruhig!

Frießhardt (schreit).

Aufruhr und Empörung!

(Man hört Jagdhörner.)

Weiber.

Da kommt der Landvogt!

1. Schreiende Gewalt, *violence qui crie vengeance*; violence abominable. On dit aussi en français: une injustice criante. Comp. acte I, sc. 3: es ist himmelschreiend.

2. Je saurai bien me défendre moi-même.

Frießhardt (erhebt die Stimme).

Meuterei! Empörung!

Stauffacher.

Schrei', bis du berstest, Schurke!

Rösselmann und Melchthal.

Willst du schweigen?

Frießhardt (ruft noch lauter).

Zu Hülf, zu Hülf den Dienern des Gesetzes!

Walthar Fürst.

Da ist der Vogt! Weh uns, was wird das werden!

Gesler zu Pferd, den Falken auf der Faust, Rudolph der Harras, Bertha und Rudenz, ein großes Gefolge von bewaffneten Knechten, welche einen Kreis von Piken um die ganze Scene schließen.)

Rudolph der Harras.

Platz, Platz dem Landvogt!

Gesler.

Treibt sie aus einander¹!

Was läuft das Volk zusammen? Wer ruft Hülfe?

(Allgemeine Stille.)

Wer war's? Ich will es wissen.

(Zu Frießhardt.)

Du trittst vor²!

Wer bist du, und was hältst du diesen Mann?

(Er gibt den Falken einem Diener.)

1. Treibt sie aus einander, *dispersez-les!*

2. Du trittst vor, *toi, avance*. Le présent de l'indicatif pour l'imperatif. Meme scène: Ihr schweigt, bis man Euch aufruft.

Strießhardt.

Gestrenger Herr¹, ich bin dein Waffenknecht
Und wohlbestellter² Wächter bei dem Gut.
Diesen Mann ergriff ich über frischer That³,
Wie er dem Gut den Ehrengruß versagte.
Verhaften wollt' ich ihn, wie du befehlt,
Und mit Gewalt will ihn das Volk entreißen.

Gessler (nach einer Pause).

Verachtest du so deinen Kaiser, Tell,
Und mich, der hier an seiner Statt gebietet,
Daß du die Ehr' versagst dem Gut, den ich
Zur Prüfung des Gehorsams aufgehangen?
Dein böses Trachten hast du mir verrathen.

Tell.

Verzeiht mir, lieber Herr! Aus Unbedacht,
Nicht aus Verachtung Eurer ist's geschehn;
Wär' ich besonnen⁴, hieß ich nicht der Tell;

1. Gestrenger Herr, *monseigneur*, litt. *seigneur sévère*.

2. Wohlbestellt, *bien institué, dâment installé, établi pour tel et tel service*.

3. Ueber f. That, *sur le fait*, ἐν' ἔργῳ, ἐν' αὐτοφώρῳ.

4. Wär' ich besonnen, *si j'étais un homme réfléchi, si j'étais avisé, je ne m'appellerais pas Tell*. Le chroniqueur Etterlin dit: *Wäre ich nitig, so hieße ich anders dan der Tell*. On a vu dans cette réponse de Tell une allusion à son nom. « En effet, dit Spreng, le savant éditeur d'Etterlin, Tæll ou Telle, signifie proprement un homme simple, naïf, de l'ancien verbe *talen*, c.-à-d. *parler ou agir d'une manière puérile, bizarre et extravagante*. » Wachter, *Glossar. Germ.*, p. 1656: « *Tal*, sermo; *talen*, loqui. Anglosax., *italian*, *dicerere*, narrare. *Traductum est in omnibus pæne dialectis ad rita, quæ sermone committi solent*. » De là, sans doute, la comparaison de Tell avec Brutus, et, par analogie, avec Ulysse, qui seignirent l'un et l'autre la folie. Le nom de Tell serait donc une épithète, un sobriquet qui qualifie l'individu nommé Guillaume; il désignerait un homme qui parle ou agit sans réfléchir, ou qui est dirigé par un sentiment instinctif. Et c'est ainsi, sans doute, que l'a compris Schiller,

Ich bitt' um Gnad', es soll nicht mehr begegnen¹.

Gessler (nach einigem Stillschweigen).

Du bist ein Meister auf der Armbrust, Tell,
Man sagt, du nimmst es auf² mit jedem Schützen?

Walther.

Und das muß wahr sein, Herr, 'nen Apfel schießt
Der Vater dir vom Baum auf hundert Schritte.

Gessler.

Ist das dein Knabe, Tell?

Tell.

Ja, lieber Herr.

Gessler.

Hast du der Kinder mehr?

Tell.

Zwei Knaben, Herr.

Gessler.

Und welcher ist's, den du am meisten liebst?

Tell.

Herr, beide sind sie mir gleich liebe Kinder.

Gessler.

Nun, Tell! weil du den Apfel triffst vom Baume
Auf hundert Schritte, so wirst du deine Kunst

qui semble de nouveau faire allusion à cette idée, quand il fait dire
à Gessler :

Ei, Tell, du bist ja plötzlich so besonnen!

Man sagte mir, daß du ein Träumer seist.

1. Begegnen. Tschudi : Bitt um Gnab, es soll nit mer geschehen.

2. Es mit einem aufnehmen, *tenir tête à quelqu'un, le défier.*

Vor mir bewähren müssen.—Nimm die Armbrust—
Du hast sie gleich zur Hand—und mach' dich fertig¹,
Einen Apfel von des Knaben Kopf zu schießen—
Doch will ich rathen², ziele gut, daß du
Den Apfel treffeſt auf den erſten Schuß;
Denn fehlſt du ihn, ſo iſt dein Kopf verloren.
(Alle geben Zeichen des Schreckens.)

Tell.

Herr — welches Ungeheure ſinnet Ihr
Mir an! — Ich ſoll vom Haupte meines Kindes —
— Nein, nein doch, lieber Herr, das kommt Euch nicht
Zu Sinn — Verhüt's der gnäd'ge Gott — das könnt Ihr
Im Ernſt von einem Vater nicht begehren!

Geßler.

Du wirſt den Apfel ſchießen von dem Kopf
Des Knaben — Ich begeh'r's und will's.

Tell.

Ich ſoll

Mit meiner Armbrust auf das liebe Haupt
Des eignen Kindes zielen? — Eher ſterb' ich!

Geßler.

Du ſchießeſt oder ſtirbeſt mit deinem Knaben.

Tell.

Ich ſoll der Mörder werden meines Kindes!
Herr, Ihr habt keine Kinder — wiſſet nicht,
Was ſich bewegt in eines Vaters Herzen.

1. Mach' dich fertig, *apprête-toi*.

2. Will ich rathen, *je veux bien te le conseiller, je te le conseille*.

3. Einem etwas anſinnen, *croire quelqu'un capable de quelque chose, lui proposer quelque chose*. Ce verbe se prend presque toujours en mauvaise part. Le synonyme est *zumuthen*.

Gesler.

Ei, Tell du bist ja' plötzlich so besonnen!
Man sagte mir, daß du ein Träumer seist,
Und dich entfernst von andrer Menschen Weise.
Du liebst das Seltsame—drum hab' ich jetzt
Ein eigen Wagstück für dich ausgesucht. *und ganz bequem*
Ein andrer wohl bedächte sich—du drückst
Die Augen zu, und greiffst es herzhaft an.

Bertha.

Scherzt nicht, o Herr, mit diesen armen Leuten!
Ihr seht sie bleich und zitternd steh'n—So wenig
Sind sie Kurzweils² gewohnt aus Eurem Munde.

Gesler.

Wer sagt Euch, daß ich scherze?

(Greift nach einem Baumzweige, der über ihn herhängt.)

Hier ist der Apfel.

Man mache Raum!—Er nehme seine Weite³,
Wie's Brauch ist!—Achtzig Schritte geb' ich ihm—
Nicht weniger, noch mehr—Er rühmte sich,
Auf ihrer hundert seinen Mann zu treffen—
Jetzt, Schütze, triff, und fehle nicht das Ziel!

Rudolph der Harsas.

Gott, das wird ernsthaft—Falle nieder, Knabe!
Es gilt⁴, und fleh' den Landvogt um dein Leben!

1. L'adverbe affirmatif *ja, oui*, donne à la phrase à peu près le même mouvement que *mais* dans cette traduction française: *Eh! mais, Tell, tu es tout-à-coup si circonspect!* Voy. p. 15, note 5.

2. *Kurzweils*, du masculin *der Kurzweil*, populaire pour *die Kurzweile*.

3. *Seine Weite*, *son espace*, c.-à-d. sa distance, la distance d'usage. — Auf ihrer hundert, à cent pas. Voy. p. 29, note 1.

4. *Es gilt*, *il y va de tout!* c'est le moment décisif!

Walther Fürst .

(bei Seite zu Melchthal, der kaum seine Ungeduld bezwingt).

Halte an Euch¹! Ich fleh' Euch drum, bleibt ruhig!

Bertha (zum Landvogt).

Laßt es genug sein, Herr! Unmenschlich ist's,
Mit eines Vaters Angst also zu spielen.
Wenn dieser arme Mann auch Leib und Leben
Verwirkt² durch seine leichte Schuld, bei Gott!
Er hätte jetzt zehnfachen Tod empfunden.
Entlaßt ihn ungekränkt in seine Hütte!
Er hat Euch kennen lernen; dieser Stunde
Wird er und seine Kindeskinde denken³.

Gesler.

Öffnet die Gasse⁴ — Frisch⁵! Was zauderst du?
Dein Leben ist verwirkt; ich kann dich tödten,
Und sieh', ich lege gnädig dein Geschick
In deine eigne kunstgeübte Hand.
Der kann nicht klagen über harten Spruch,

1. An sich halten, *se contenir*. — Laßt... sein, *en voilà assez, seigneur!*

2. Verwirkt, sous-entendu hätte. *S'il avait encouru la perte de sa vie, c.-à-d. mérité la mort.* Le verbe *verwirken* n'a plus de correspondant en français; il a ici à peu près une valeur analogue à celle du verbe français *forfaire*, dans la locution *forfaire un fief, le rendre confiscable*.

3. Denken, le verbe simple pour le dérivé *gedenken*. De même, acte IV, sc. 2: *Denket nicht des Irrthums meiner Jugend.* Plus haut nous avons vu *gedenk* pour *eingedenk*. — Kindeskinde. Virgile :

Et nati natorum et qui nascentur ab illis.

4. Gasse, qui signifie proprement *rue*, c.-à-d. un chemin entre des maisons, des murailles ou des haies, désigne aussi d'une manière générale, comme ici, tout espace qui laisse passage entre deux rangées quelconques. Körner a dit : *Der Freiheit eine Gasse!*

5. Frisch, *allons! vivement!*

Den man zum Meister seines Schicksals macht.
Du rühmst dich deines sichern Blicks! Wohlan!
Hier gilt es¹, Schüße, deine Kunst zu zeigen;
Das Ziel ist würdig, und der Preis ist groß!
Das Schwarze treffen in der Schelle, das
Kann auch ein anderer; der ist mir der Meister,
Der seiner Kunst gewiß ist überall,
Dem's Herz nicht in die Hand tritt², noch ins Auge.

Walther Fürst

(wirft sich vor ihm nieder).

Herr Landvogt, wir erkennen Eure Hoheit;
Doch laffet Gnad' für Recht ergehen³, nehmt
Die Hälfte meiner Habe, nehmt sie ganz!
Nur dieses Gräßliche erlasset einem Vater!

Walther.

Großvater, knie nicht vor dem falschen Mann!
Sagt, wo ich hinstehn soll! Ich fürcht' mich nicht;
Der Vater trifft den Vogel ja im Flug;
Er wird nicht fehlen auf das Herz des Kindes.

Stauffacher.

Herr Landvogt, rübrt Euch nicht des Kindes Unschuld?

Rösselmann.

O denket, daß ein Gott im Himmel ist,
Dem Ihr müßt Rede steh'n für Eure Thaten.

1. *C'est ici qu'il s'agit de montrer ton art!*

2. Litt. : à qui le cœur ne monte ni dans l'œil ni dans la main;
c.-à-d. à qui la main ne tremble pas, et dont le regard n'est pas
troublé; qui garde son sang-froid. — 's Herz pour das Herz.

3. Litt. : laissez la grace arriver (se faire) au lieu du droit;
c.-à-d. que la clémence remplace la justice.

4. Rede steh'n für, rendre compte de. Voy. p. 13, note 4.

Gesler (zeigt auf den Knaben).

Man bind' ihn an die Linde dort!

Walther.

Mich binden?

Nein, ich will nicht gebunden sein. Ich will
Still halten wie ein Lamm, und auch nicht athmen.
Wenn ihr mich bindet, nein, so kann ich's nicht,
So werd' ich toben gegen meine Bande.

Rudolph der Harraß.

Die Augen nur laß dir verbinden, Knabe!

Walther.

Warum die Augen? Denket Ihr, ich fürchte
Den Pfeil von Waters Hand? Ich will ihn fest
Erwarten, und nicht zucken mit den Wimpern.
— Frisch, Vater, zeig's, daß du ein Schütze bist!
Er glaubt dir's nicht, er denkt uns zu verderben—
Dem Wüthrich zum Verdrusse, schieß' und triff!

(Er geht an die Linde, man legt ihm den Apfel auf.)

Melchthal (zu den Landleuten).

Was? Soll der Frevel sich vor unsern Augen
Vollenden? Wozu haben wir geschworen?

Stauffacher.

Es ist umsonst. Wir haben keine Waffen;
Ihr seht den Wald von Lanzen um uns her.

Melchthal.

O, hätten wir's mit frischer That vollendet!
Verzeih's Gott denen, die zum Affschub rathen!

Gesler (zu Zell).

Ans Werk! Man führt die Waffen nicht vergebens¹.

1. Vergebens, en vain, impunément.

Gefährlich ist's, ein Mordgewehr zu tragen,
Und auf den Schützen springt der Pfeil zurück.
Dies stolze Recht, das sich der Bauer nimmt,
Beleibiget den höchsten Herrn des Landes.
Gewaffnet sei niemand, als wer gebietet.
Freut's euch, den Pfeil zu führen und den Bogen,
Wohl, so will ich das Ziel euch dazu geben.

Tell.

(spannt die Armbrust und legt den Pfeil auf).

Öffnet die Gasse! Platz!

Stauffacher.

Was Tell? Ihr wölltet—Nimmermehr—Ihr zittert,
Die Hand erhebt Euch, Eure Knieen wanken—

^{1.} Tell (läßt die Armbrust sinken).

Mir schwimmt es¹ vor den Augen!

Weiber.

Gott im Himmel!

^{2.} Tell (zum Landvogt).

Erlasset mir den Schuß! Hier ist mein Herz!

(Er reißt die Brust auf³.)

Ruft Eure Reifigen und stoßt mich nieder!

Gessler.

Ich will dein Leben nicht, ich will den Schuß.

1. Mir schwimmt es vor den Augen, *ma vue se trouble*; lit. *cela nage devant mes yeux*. Ovide:

Ante oculos natant tenebræ.

Et ailleurs:

Oculis sub nocte natantibus atra.

2. Er reißt... auf, *il découvre... en arrachant ses vêtements*. Comparez p. 20, note 5.

— Du kannst ja alles, Tell! An nichts verzagst du;
Das Stuerfeder führst du wie den Bogen;
Dich schreckt kein Sturm, wenn es zu retten gilt;
Setz, Retter, hilf dir selbst—du rettetest alle!¹

(Tell steht in fürchterlichem Kampfe, mit den Händen zuckend und die rollenden Augen halb auf den Landvogt, halb zum Himmel gerichtet.² — Plötzlich greift er in seinen Röcher, nimmt einen zweiten Pfeil heraus und steckt ihn in seinen Koller.³ Der Landvogt bemerkt alle diese Bewegungen.)

Walther (unter der Linde).

Vater, schieß' zu! Ich fürcht' mich nicht.

Tell.

Es muß!

(Er rafft sich zusammen und legt an.)

Rudenz

(der die ganze Zeit über in der heftigsten Spannung gestanden und mit Gewalt an sich gehalten, tritt hervor).

Herr Landvogt, weiter werdet Ihr's nicht treiben,
Ihr werdet nicht⁴ — Es war nur eine Prüfung —
Den Zweck habt Ihr erreicht — Zu weit getrieben,
Verfehlt die Strenge ihres weisen Zwecks⁵,
Und allzustraff gespannt, zerspringt der Bogen.

1. Du rettetest Alle, tu saureras tous, ta femme, tes enfants, tes amis, en te sauvant toi-même.

2. Die Augen gerichtet. C'est une proposition absolue, de même que la traduction française, *les yeux fixés*. Comparez p. 8, note 1.

3. Koller (du latin *collare*), *busfle*. "Ehemals war der (ou hat) Koller eine Art lebernen Harnisches, welcher Brust und Rücken bedeckte, und dessen Theile am Halse zusammenhängen." CAMPE.

4. Es muß, *il le faut*. — Er rafft sich zusammen... *il ramasse ses forces et couche en joue*.

5. Ihr werdet nicht. V. p. 100, note 2.

6. Ihres weisen Zwecks, *le but sage qu'elle se propose*. Les verbes *fehlen*, *verfehlen* se construisent tantôt avec le génitif, tantôt avec l'accusatif. Plus loin: *Guer hätte ich nicht gefehlt*.

Gesler.

Ihr schweigt¹, bis man Euch aufruft.

Rudenz.

Ich will reden!

Ich darf's²; des Königs Ehre ist mir heilig;
Doch solches Regiment muß Haß erwerben.
Das ist des Königs Wille nicht — ich darf's
Behaupten — Solche Grausamkeit verdient
Mein Volk nicht; dazu habt Ihr keine Vollmacht.

Gesler.

Sa, Ihr erkühnt Euch!

Rudenz.

Ich hab' still geschwiegen

Zu allen schweren Thaten, die ich sah;
Mein sehend Auge hab' ich zugeschlossen,
Mein überschwellend und empörtes Herz
Hab' ich hinabgedrückt in meinen Busen.
Doch länger schweigen wär' Verrath zugleich
An meinem Vaterland und an dem Kaiser.

Bertha

(wirft sich zwischen ihn und den Landvogt).

O Gott, Ihr reizt den Wüthenden noch mehr.

Rudenz.

Mein Volk verließ ich, meinen Blutsverwandten
Entsagt' ich, alle Bande der Natur
Zerriß ich, um an Euch mich anzuschließen —
Das Beste aller glaubt' ich zu befördern,

1. Ihr schweigt. Sur cet impératif voyez p. 135, note 2.

2. Ich darf's, j'en ai le droit. Plus loin, même sens: Das dürft Ihr nicht, das darf der Kaiser nicht.

Da ich des Kaisers Macht befestigte—
Die Binde fällt von meinen Augen— Schauernd
Seh' ich an einen Abgrund mich geführt—
Mein freies Urtheil habt Ihr irr' geleitet,
Mein reblich Herz verführt— Ich war daran',
Mein Volk in bester Meinung zu verderben.

Gefler.

Vertwögner, diese Sprache deinem Herrn?

Rudenz.

Der Kaiser ist mein Herr, nicht Ihr— Frei bin ich
Wie Ihr geboren, und ich messe mich
Mit Euch in jeder ritterlichen Tugend.
Und ständet Ihr nicht hier in Kaisers Namen,
Den ich verehere, selbst wo man ihn schändet,
Den Handschuh würf' ich vor Euch hin, Ihr solltet
Nach ritterlichem Brauch mir Antwort geben.
—Ja, winkt nur Euren Reissigen— Ich stehe
Nicht wehrlos da, wie die—

(auf das Volk zeigend.)

Ich hab' ein Schwert,

Und wer mir naht—

Stauffacher (ruft).

Der Apfel ist gefallen!

(Indem sich alle nach dieser Seite gewendet, und Bertha zwischen Rudenz und
den Lanzbogt sich geworfen, hat Zell den Pfeil abgebrüdt.)

Rösselmann.

Der Knabe lebt!

1. Ich war daran... j'étais sur le point de perdre mon peuple avec
les meilleures intentions du monde. Acte IV, sc. 1: Sie waren eben
daran sich einzuschiffen.

Viele Stimmen.

Der Apfel ist getroffen!

(Walthër Fürst schwankt und droht zu sinken. Bertha hält ihn.)

Gesler (erstaunt).

Er hat geschossen? Wie? Der Rasende!

Bertha.

Der Knabe lebt! Kommt zu Euch, guter Vater!

Walthër

(kommt mit dem Apfel gesprungen).

**Vater, hier ist der Apfel—Wußt' ich's ja¹,
Du würdest deinen Knaben nicht verletzen.**

Tell.

(Stand² mit vorgebogenem Leib, als wollt' er dem Pfeil folgen — die Armbrust entsinkt seiner Hand — wie er den Knaben kommen sieht, eilt er ihm mit ausgebreiteten Armen entgegen, und hebt ihn mit heftiger Inbrunst zu seinem Herzen hinauf; in dieser Stellung sinkt er kraftlos zusammen. Alle stehen gerührt.)

Bertha.

O gü't'ger Himmel!

Walthër Fürst

(zu Vater und Sohn).

Kinder! meine Kinder!

Stauffacher.

Gott sei gelobt!

Leuthold.

**Das war ein Schuß! Davon
Wird man noch reden in den spätesten Zeiten.**

1. Wußt' ich's ja, *je le savais bien...*

2. Stand, à l'imparfait, parce qu'il s'agit de la posture qu'il avait prise au moment où il faisait partir la flèche.

Rudolph der Hartsch.

Erzählen wird man von dem Schützen Tell,
So lang die Berge steh'n auf ihrem Grunde.

(Reicht dem Landvogt den Apfel.)

Gessler.

Bei Gott, der Apfel mitten durch geschossen!
Es war ein Meisterschuß, ich muß ihn loben.

Adolfsmann.

Der Schuß war gut; doch wehe dem, der ihn
Dazu getrieben, daß er Gott versuchte.

Stauffacher.

Kommt zu Euch, Tell, steht auf, Ihr habt euch männlich
Selbst, und frei könnt Ihr nach Hause gehen.

Adolfsmann.

Kommt, kommt und bringt der Mutter ihren Sohn!

(Sie wollen ihn wegführen.)

Gessler.

Tell, höre!

Tell (kommt zurück).

Was befehlt Ihr, Herr?

Gessler.

Du stecktest

Noch einen zweiten Pfeil zu dir? — Ja, ja,
Ich sah es wohl — Was meintest du damit?

Tell (verlegen).

Herr, das ist also bräuchlich bei den Schützen.

1. Su dir, sur toi, dans ta ceinture.

Gessler.

Nein, Tell, die Antwort laß ich dir nicht gelten¹;
Es wird was anders wohl bedeutet haben².
Sag' mir die Wahrheit frisch und fröhlich³, Tell!
Was es auch sei, dein Leben sichr' ich dir.
Wozu der zweite Pfeil?

Tell.

Wohlan, o Herr,
Weil Ihr mich meines Lebens habt gesichert⁴,
So will ich Euch die Wahrheit gründlich sagen.

(Er zieht den Pfeil aus dem Koller und sieht den Landvoigt mit einem furchtbaren Blick an.)

Mit diesem zweiten Pfeil durchschloß ich⁵ — Euch,
Wenn ich mein liebes Kind getroffen hätte,
Und Euer — wahrlich hätt' ich nicht gefehlt.

Gessler.

Wohl, Tell! Des Lebens hab' ich dich gesichert;
Ich gab mein Ritterwort, das will ich halten —

1. Gelten, je ne me contente pas de cette réponse.

2. Cela aura sans doute signifié, cela signifiait sans doute autre chose; c.-à-d. tu avais une autre intention.

3. Frisch und fröhlich, librement, rondement et sans crainte. Tschudi: "Tell, nun sag mir frolich die Wahrheit, und furcht dir nützt darumb; du sollst bins Lebens sicher sin, denn die gegebene Antwort nimm ich nit an, es wird etwas anders bedüt haben."

4. Weil... habt gesichert... puisque vous m'avez assuré la vie, puisque vous m'avez garanti la vie sauve. C'est une construction poétique. On dit ordinairement einem das Leben sichern (voy. deux vers plus haut) ou zusichern. C'est encore Tschudi que Schiller a suivi ici «Wolan, Herr, dit-il, stmalen Ic mich mins Lebens versichert habend.» Et dans la réponse de Gessler: "Nun wolan, Tell, ich hab dich bins Lebens gesichert."

5. Durchschloß, imparf. indic., pour hätte ich durchschossen. L'indicatif donne à la pensée plus de force et de vivacité. Cette tournure, également usitée en français, se rencontre aussi quelquefois en latin. Tacite, Annales, I, 35: Germanicus ferrum a latere deripuit, elatumque deserebat in pectus, ni proximi prensam dextram vi attingissent.

Doch weil ich deinen bösen Sinn erkannt,
Will ich dich führen lassen und verwahren,
Wo weder Mond, noch Sonne dich bescheint,
Damit ich sicher sei vor deinen Pfeilen.

Ergreift ihn, Knechte! Bindet ihn!

(Zell wird gebunden.)

Stauffacher.

Wie, Herr!

So könntet Ihr an einem Manne handeln,
An dem sich Gottes Hand sichtbar verkündigt?

Gessler.

Lass' seh'n, ob sie ihn zweimal retten wird.

—Man bring' ihn auf mein Schiff! Ich folge nach
Sogleich, ich selbst will ihn nach Rüßnacht führen.

Rüßelmann.

Das dürft Ihr nicht, das darf der Kaiser nicht,
Das widerstreitet unsern Freiheitsbriefen¹!

Gessler.

Wo sind sie? Hat der Kaiser sie bestätigt?

Er hat sie nicht bestätigt—Diese Gunst
Muß erst erworben werden durch Gehorsam.

Rebellen seid ihr alle gegen Kaisers

Gericht, und nährt verwegene Empörung.

Ich kenn' euch alle—ich durchschau' euch ganz—

Den nehm' ich jetzt heraus aus eurer Mitte;

Doch alle seid ihr theilhaft seiner Schuld.

Wer klug ist, lerne schweigen und gehorchen.

(Er entfernt sich, Bertha, Rubenz, Garraß und Knechte folgen, Grieshaber
und Leuthold bleiben zurück.)

1. Freiheitsbriefen, Müller, II, ch. 18: "Der Vogt führte den
Zell, mit Verletzung der Freiheit, welche die ausländischen Gefangenenschafter
verbot, über den Waldstättersee."

Walther Fürst (in heftigem Schmerz).

Es ist vorbei!; er hat's beschlossen, mich
Mit meinem ganzen Hause zu verderben!

Stauffacher (zum Tell).

O, warum müßtet Ihr den Wüthrich reizen!

Tell.

Bezwinge sich, wer meinen Schmerz gefühlt!

Stauffacher.

O, nun ist alles, alles hin! Mit Euch
Sind wir gefesselt alle und gebunden!

Landleute (umringen den Tell).

Mit Euch geht unser letzter Trost dahin!

Leuthold (näher sich).

Tell, es erbarmt mich — doch ich muß gehorchen.

Tell.

Lebt wohl!

Walther

(sich mit heftigem Schmerz an ihn schmiegend).

O Vater! Vater! lieber Vater!

Tell

(erhebt die Arme zum Himmel).

Dort droben ist dein Vater! Den ruf an!

Stauffacher.

Tell, sag' ich Eurem Weibe nichts von Euch?

1. Es ist vorbei, *c'en est fait*. Voy. p. 7, note 2.

Teil

(hebt den Knaben mit Inbrunst an seine Brust).

Der Knab' ist unverletzt; mir wird Gott helfen¹.

(Reißt sich schnell los und folgt den Waffenknechten.)

1. Helfen.

Ὡς ἐστὶ καὶ ἐμοὶ δὲ θεὸς ἐπαυξέου.

Vierter Aufzug.

Erste Scene.

Östliches Ufer¹ des Vierwaldstättersees.

Die seltsam gestalteten schroffen Felsen im Westen schließen den Prospect.
Der See ist bewegt, heftiges Rauschen und Tosen, dazwischen Blitze und Donnerschläge.

Kunz von Gerfau. Fischer und Fischerknecht.

Kunz.

Ich sah's mit Augen an, Ihr könnt mir's glauben;
's ist alles so gesch'eh'n, wie ich Euch sagte.

Fischer.

Der Zell gefangen abgeführt nach Rûfnacht,
Der beste Mann im Land, der bravste Arm,
Wenn's einmal gelten sollte für die Freiheit.

1. On a reproché à Schiller de s'être mis en contradiction avec lui-même en transportant, dans cette scène, la cabane du pêcheur sur la rive orientale du lac des Quatre-Cantons, tandis qu'à l'entrée de la pièce elle se trouve placée sur le côté opposé. Un savant commentateur, M. J. Meyer, est plutôt disposé à croire que le pêcheur Ruodi, dans le premier acte, n'est pas le même individu que celui dont il est fait mention ici, quoique le nom de ce dernier ne figure pas sur la liste des personnages. Il se trompe. Le fils du pêcheur est appelé ici Jenni, absolument comme, plus haut, le fils de Ruodi: puis, Ruodi est cité parmi les conjurés du Rutli (voy. p. 83), et le pêcheur, dans notre scène, dit aussi en avoir fait parti. Ces deux circonstances démontrent l'identité des deux personnages.

Kunz.

Der Landvogt führt ihn selbst den See herauf¹;
Sie waren eben dran, sich einzuschiffen,
Als ich von Flüelen abfuhr; doch der Sturm,
Der eben jetzt im Anzug ist, und der
Auch mich gezwungen, eilends hier zu landen,
Mag ihre Abfahrt wohl verhindert haben.

Fischer.

Der Tell in Fesseln, in des Vogts Gewalt!
O glaubt, er wird ihn tief genug vergraben,
Dass er des Tages Licht nicht wieder sieht!
Denn fürchten muß er die gerechte Rache
Des freien² Mannes, den er schwer gereizt!

Kunz.

Der Altlandammann auch, der edle Herr
Von Attinghausen, sagt man, lieg' am Tode³.

Fischer.

So bricht der letzte Anker unsrer Hoffnung!
Der war es noch allein, der seine Stimme
Erheben durfte für des Volkes Rechte!

Kunz.

Der Sturm nimmt überhand. Gehabt Euch wohl!
Ich nehme Herberg⁴ in dem Dorf; denn heut'

1. Führt ihn den See herauf, *lui fait remonter le lac.*

2. Des freien Mannes, *de cet homme, s'il venait à recouvrer sa liberté.* Et non pas simplement : *de cette homme qui est d'une condition libre.* Voy. fin de la scène : Der Tell sei frei und seines Armes mächtig.

3. Lieg' am Tode, *était au lit de mort.*

4. Ich nehme Herberg, *je prends un logis, un gîte dans le village.* Le poëte avait en vue le village de Sifingen, situé sur la frontière du canton d'Uri, entre Flüelen et Brunnen. — Herberg. Comparez l'italien *albergo* (vieux allemand *allberga*), d'où vient le français *auberge*.

Ist doch an keine Abfahrt mehr zu denken.

(Geht ab.)

Fischer.

Der Tell gefangen und der Freiherr todt!
Erheb' die freche Stirne, Tyrannei,
Wirf alle Scham hinweg! Der Mund der Wahrheit
Ist stumm, das seh'nde Auge ist geblendet,
Der Arm, der retten sollte, ist gefesselt!

Knabe.

Es hagelt schwer; kommt in die Hütte, Vater,
Es ist nicht kummlich¹, hier im Freien haufen.

Fischer.

Naset, ihr Winde! Flammt herab², ihr Blitze!
Ihr Wolken, berstet! Gießt herunter, Eröme
Des Himmels, und ersäuft das Land! Zerstört
Im Keim die ungeborenen Geschlechter!
Ihr wilden Elemente, werdet Herr³!
Ihr Bären⁴, kommt, ihr alten Wölfe, wieder,
Der großen Wüste! Euch gehört das Land;
Wer wird hier leben wollen ohne Freiheit!

1. *Il ne fait pas bon séjourner ici en plein air.* — Kummlich, terme suisse, signifie litt. *avenant*, c.-à-d. *convenable*, *agréable*. — Im Srien, dans l'air libre, au grand air, neutre de frei.

2. *Flammen*, employé comme verbe neutre, *flamboyer*, *jeter des flammes*. *Flammt herab*, *jetez vos flammes en bas*, *foudroyez la terre*. On sent tout de suite combien peu ce discours ampoulé convient au caractère de celui qui le prononce. C'est du faux pathos, c'est une imitation malheureuse d'un passage sublime du *Roi Léar*, par Shakspeare, acte III, sc. 2.

3. *Werdet Herr*, *devenez les maîtres*. *Herr*, au sing., parce que les deux termes ne forment qu'une seule idée. Comparez *Reißer werden*.

4. *Construisez*: *Ihr Bären*, *ihr alten Wölfe der großen Wüste*, *kommt wieder*!

Knabe.

Hört, wie der Abgrund tost, der Wirbel brüllt,
So hat's noch nie geras't in diesem Schlunde!

Fischer.

Zu zielen auf des eignen Kindes Haupt,
Solches ward keinem Vater noch geboten!
Und die Natur soll nicht in wildem Grimm
Sich drob empören?—O, mich soll's nicht wundern!
Wenn sich die Felsen bücken in den See,
Wenn jene Thäler, jene Eisesthürme,
Die nie aufthauten seit dem Schöpfungstag,
Von ihren hohen Kulmen niederschmelzen¹,
Wenn die Berge brechen, wenn die alten Klüfte
Einstürzen, eine zweite Sündfluth alle
Wohnstätten der Lebendigen verschlingt!

(Man hört läuten.)

Knabe.

Hört Ihr, sie läuten droben auf dem Berg;
Gewiß hat man ein Schiff in Noth geseh'n,
Und zieht die Glocke, daß gebetet werde².

(Steigt auf eine Anhöhe.)

Fischer.

Wehe dem Fahrzeug, das jetzt unterwegs
In dieser furchtbarn Wiege wird gewiegt!

1. *Je ne serais pas étonné de voir les rochers s'abaisser dans le lac.*

2. *Niederschmelzen, se fondre et couler dans les vallées.* — Kulm, du latin *columnen, culmen*, signifie le sommet d'une montagne, et surtout le sommet d'une forme conique ou arrondie.

3. *Gebetet werde.* On sonnait, autrefois, les cloches dans les pays catholiques, lorsqu'une tempête éclatait, pour inviter les fidèles à prier Dieu, afin qu'il détournât d'eux sa colère.

Hier ist das Steuer unnütz und der Steuerer,
Der Sturm ist Meister, Wind und Wellen spielen
Ball mit dem Menschen — Da ist nah' und fern
Kein Busen¹, der ihm freundlich Schutz gewährte!
Handlos² und schroff ansteigend starren ihm
Die Felsen, die unwirthlichen, entgegen³,
Und weisen ihm nur ihre steinern schroffe Brust.

Rnabe (deutet links).

Water, ein Schiff, es kommt von Klüelen her.

Fischer.

Gott helf' den armen Leuten! Wenn der Sturm
In dieser Wasserkluft sich erst verfangen⁴,
Dann rast er um sich mit des Raubthiers Angst,
Daß an des Gitters Eisenstäbe schlägt;
Die Pforte sucht er heulend sich vergebens,
Denn ringsum schränken ihn die Felsen ein,
Die himmelhoch den engen Paß vermauern.

(Er steigt auf die Anhöhe.)

Rnabe.

Es ist das Herrenschiff⁵ von Uri, Water,
Ich kenn's am rothen Dach und an der Fahne,

1. Busen, *sinus*, κόλπος, et métaphoriquement baie, golfe.

2. Handlos, où la main n'a pas de prise, où l'accès est impossible. Ce terme a vieilli.

3. Einem entgegenstarren, se dresser raide devant quelqu'un.

4. Sich erst verfangen (hat)... s'est une fois pris dans ce gouffre.

5. Das Herrenschiff, la barque seigneuriale, la barque du bailli. Voy. plus haut die Herrenburg. — Am rothen Dach, à son toit rouge. Les barques, sur les lacs, en Suisse, sont quelquefois surmontées d'un toit mobile, à l'effet de mettre les passagers à l'abri de la pluie ou des rayons du soleil. D'autres traduisent Dach par tillac. Quant à la couleur rouge, c'était la couleur de la maison d'Autriche : dans ses armoiries on voyait un champ rouge traversé par deux bandes blanches. — Sein Verbrechen, son crime, la victime de son crime, de sa tyrannie, Tell.

Fischer.

Gerichte Gottes! Ja, er ist es selbst,
Der Landvogt, der da fährt—Dort schiffet er hin,
Und führt im Schiffe sein Verbrechen mit!
Schnell hat der Arm des Rächers ihn gefunden,
Jetzt kennt¹ er über sich den stärkern Herrn.
Diese Wellen geben² nicht auf seine Stimme;
Diese Felsen bücken ihre Häupter nicht
Vor seinem Gute—Knabe, bete nicht!
Greif nicht dem Richter in den Arm!

Knabe.

Ich bete für den Landvogt nicht—Ich bete
Für den Zell, der auf dem Schiff sich mit befindet.

Fischer.

O Unvernunft des blinden Elements!
Mußt du, um einen Schuldigen zu treffen,
Das Schiff mit sammt³ dem Steuermann verderben!

Knabe.

Sieh', fleh', sie waren glücklich schon vorbei
Am Buggisgrat⁴; doch die Gewalt des Sturms,

1. Kennt, pour Erkennt. Maintenant il reconnaît au-dessus de lui un seigneur plus puissant.

2. Geben nicht auf... n'écotent pas sa voix, n'obéissent pas à sa voix.

3. Mit sammt, una cum, ἀνα σύν, ensemble, avec.

4. Buggisgrat, etc. Fluelen, où s'est embarqué Gessler, se trouve au nord d'Altdorf, à l'extrémité sud-est du lac des Quatre-Cantons. Le grand et le petit Axenberg, ainsi que le Buggisgrat (Grat, arête, saxum dorsum, Plin.) et le Hackmesser (le couperet), sont situés entre Fluelen et Brunnen, sur la rive orientale. En ces endroits le lac a une profondeur considérable, qui, près du Buggisgrat, est de 600 à 800 pieds. Le Teufelsmünster (le monastère ou couvent du Diable) est en face, sur la rive occidentale. Ce sont les noms d'affreux rochers.

Der von dem Teufelsmünster widerprallt,
Wirft sie zum großen Arenberg zurück.
— Ich seh' sie nicht mehr.

Fischer.

Dort ist das Hackmesser,
Wo schon der Schiffe mehrere gebrochen.
Wenn sie nicht weißlich dort vorüberlenken,
So wird das Schiff zerschmettert an der Fluh¹,
Die sich gähstrogig² absenkt in die Tiefe.
— Sie haben einen guten Steuermann
Am Bord; könnt' einer retten, wär's der Tell;
Doch dem sind Arm' und Hände ja gefesselt.

Wilhelm Tell (mit der Armbrust).

(Er kommt mit raschen Schritten, blickt erstaunt umher und zeigt die heftigste Bewegung. Wenn³ er mitten auf der Scene ist, wirft er sich nieder, die Hände zu der Erde und dann zum Himmel ausbreitend.)

Knabe (bemerkt ihn).

Sieh', Vater, wer der Mann ist, der dort kniet?

Fischer.

Er faßt⁴ die Erde an mit seinen Händen,
Und scheint wie außer sich zu sein.

1. Fluh. Dans la Haute-Allemagne, et plus particulièrement en Suisse, on appelle Fluh un rocher nu à face large et d'une pente rapide.

2. Gähstrogig, ou plutôt, comme on lit dans les premières éditions, gähstrogig, raide, à pic (senkrechtschüßig), de Stog, Stug, qui, dans le dialecte du pays, signifie une hauteur très-escarpée, une montée raide. Gäh, populaire, pour jäh, escarpé. Voyez plus loin, p. 162, gählings, pour jählings, soudain. — Absenkt pour hinabsenkt.

3. Wenn, au lieu de wie. En employant wenn. Schiller avait plutôt en vue l'acteur de la scène jouant le rôle de Tell.

4. Er faßt die Erde... Hom., *Odyss.*, IV, 522 : Ἦτοι ὁ μὲν χερσὶν ἐπὶ τῆς γῆς παρτίδος αἴης, καὶ κύνας ἀπτόμενος ἦν παρτίδα.

Knabe (kommt vorwärts).

Was seh' ich! Vater! Vater, kommt und 'eht!

Fischer (nähert sich).

Wer ist es?—Gott im Himmel! Was! der Tell?

Wie kommt Ihr hieher? Redet!

Knabe.

Wart Ihr nicht
Dort auf dem Schiff gefangen und gebunden?

Fischer.

Ihr wurdet nicht nach Rügen abgeführt?

Tell (steht auf).

Ich bin befreit.

Fischer und Knabe.

Befreit! O Wunder Gottes!

Knabe.

Wo kommt Ihr her?

Tell.

Dort¹ aus dem Schiffe.

Fischer.

Was?

Knabe (zugleich).

Wo ist der Landvogt?

Tell.

Auf den Wellen treibt er².

1. Dort, (de) là-bas.

2. Treibt er, *il flotte sur les vagues, il est à la merci des vagues.*
Pag. 164: Dort mag's auf den Wellen treiben, *là elle (la barque) peut flotter au gré des vagues.*

Fischer.

Ist's möglich? Aber Ihr? Wie seid Ihr hier?
Seid Euren Banden und dem Sturm entkommen?

Tell.

Durch Gottes gnäd'ge Fürsorgung—Hört an!

Fischer und Knabe.

O redet, redet!

Tell.

Was in Altdorf sich
Begeben, wißt Ihr's?

Fischer.

Alles weiß ich, redet!

Tell.

Daß mich der Landvogt fassen¹ ließ und binden,
Nach seiner Burg zu Rüfnacht wollte führen.

Fischer.

Und sich mit Euch zu Flüelen eingeschifft.
Wir wissen alles. Sprecht, wie Ihr entkommen!

Tell.

Ich lag im Schiff, mit Stricken fest gebunden,
Wehrlos, ein aufgegeben² Mann—Nicht hofft' ich,
Das frohe Licht der Sonne mehr zu seh'n,
Der Gattinn und der Kinder liebes Antlitz,
Und trostlos blickt' ich in die Wasserwüste—

Fischer.

O armer Mann!

1. Fassen est vieux et poétique, pour fangen, prendre, saisir.
2. Ein aufgegeben Mann, un homme perdu.

Tell.

So fuhren wir dahin,
Der Bogt, Rudolf der Harnas und die Knechte.
Mein Köcher aber mit der Armbrust lag
Am hintern Gransen¹ bei dem Steuerruder.
Und als wir an die See jetzt² gelangt
Beim kleinen Aren, da verhängt³ es Gott,
Daß solch ein grausam mörderisch Ungewitter
Gählings herfürbrach aus des Gotthards Schlünden,
Daß allen Ruderern das Herz entsank,
Und meinten⁴ alle, elend zu ertrinken. ^{Je voy}
Da hört' ich's, wie der Diener einer sich
Zum Landvogt wendet' und die Worte sprach:
"Ihr sehet Eure Noth und unsre, Herr,
Und daß wir all' am Rand des Todes schweben—
Die Steuerleute aber wissen sich
Vor großer Furcht nicht Rath,⁵ und sind des Fahrens
Nicht wohl berichtet⁶—Num aber ist der Tell
Ein starker Mann und weiß ein Schiff zu steuern.
Wie, wenn wir sein jetzt brauchten in der Noth?"

1. Am hintern Gransen, à l'extrémité postérieure. Le terme Gransen, ainsi que tous les détails de ce récit, et jusqu'au style, sont empruntés à Tschudi.

2. Jetzt, maintenant, de même que le latin *nunc* et le grec *vov*, se rapporte quelquefois, non pas au temps où l'on parle, mais au temps dont on parle, aux incidents successifs d'un récit. Déjà nous étions parvenus au coin...

3. Da verhängt es Gott. Tschudi: so fügt Gott, daß ein solcher grausamer ungestümmer Sturmwind insiel.

4. Meinten alle. La phrase reprend le tour direct: und es meinten alle, et tous pensaient.

5. Wissen sich nicht Rath, ne savent que faire, quel parti prendre.—Vor großer Furcht, propter metu.

6. Des Fahrens ... berichtet, instruits, versés dans l'art de conduire. C'est encore un vieux terme propre au midi de l'Allemagne. Tschudi: Und des Fahrens nit wol berichtet.

Da sprach der Vogt zu mir: "Tell, wenn du dir's
 Getrauest, uns zu helfen aus dem Sturm,
 So möcht' ich dich der Bande wohl entled'gen."
 Ich aber sprach: „Ja, Herr, mit Gottes Hülfe
 Getrau' ich mir's, und helf' uns wohl hiebannen¹.“
 So ward ich meiner Bande los und stand
 Am Steuerruder und fuhr redlich hin²;
 Doch schick' ich seitwärts, wo mein Schießzeug³ lag,
 Und an dem Ufer merkt' ich scharf umher,
 Wo sich ein Vortheil aufsthat⁴ zum Entspringen.
 Und wie ich eines Felsentriffs gewahre,
 Das abgeplattet vorsprang in den See—

Fischer.

Ich kenn's, es ist am Fuß des großen Axen,
 Doch nicht für möglich acht' ich's—so gar steil
 Geh't an—vom Schiff es springend abzureichen⁵—

1. Hölse uns wohl hiebannen, *je nous tirerai bien d'ici*. Voy. trois vers plus haut: uns zu helfen aus dem Sturm.—Hiebannen, populaire, pour von bannen, von hinmen, von hier weg. Acte V, sc. 2: Geh't gefärrt von bannen. Comparez von wannen.

2. Und fuhr redlich hin, *je conduisais bravement la barque*, en mettant en usage tous mes moyens pour les garantir d'un accident. Tel est le sens de redlich (*sirenue*), sens populaire qu'on retrouve dans les locutions: redlich arbeiten, redlich streiten. Tschudi: und fur redlich dahin. Tell n'use aucunement de perfidie envers le bailli: il le conduit sûrement jusqu'au point où le plus difficile était surmonté, et ce n'est que lorsque tout danger avait à peu près cessé, qu'il s'élance hors de la barque pour se sauver lui-même.

3. Mein Schießzeug, *mon arme, mon arbalète*. Litt. instrument pour tirer.

4. Wo sich ein Vortheil aufsthat, litt. où s'ouvrirait, où se présenterait un avantage, c.-à-d. un endroit opportun, convenable, pour s'élancer.

5. Abreichen, *atteindre*. Verbe synonyme, mais plus significatif que erreichen.

Tell.

Schrie ich ¹ den Knechten, handlich ² zuzugeh'n,
 Bis daß wir vor die Felsenplatte kämen,
 Dort, rief ich, sei das Ärgste ³ überstanden —
 Und als wir sie frischrundernd bald erreicht,
 Fleh' ich die Gnade Gottes an, und drücke,
 Mit allen Leibeskräften angestemmt,
 Den hintern Gransen an die Felswand hin.
 Jetzt schnell mein Schießzeug fassen, schwing' ich selbst
 Hochspringend auf die Platte ⁴ mich hinauf,
 Und mit gewalt'gem Fußstoß hinter mich
 Schleudr' ich das Schiffein in den Schlund der Wasser —
 Dort mag's, wie Gott will, auf den Wellen treiben!
 So bin ich hier, gerettet aus des Sturms
 Gewalt und aus der schlimmeren ⁵ der Menschen.

Fischer.

Tell, Tell, ein sichtbar Wunder hat der Herr
 An Euch gethan; kaum glaub' ich's meinen Sinnen —

1. Schrie ich.... continue la phrase, interrompue par la remarque du pêcheur.

2. D'y aller, de s'y mettre, de manœuvrer vigoureusement. Tschudi: schry den Knechten zu, daß si handlich zuginb. Dans le dialecte suisse, handlich a le sens de fräftig, herzhaf. Comparez le français: donner un coup de main.

3. Das Ärgste, le pire, le plus difficile.

4. Le rocher sur lequel Tell s'élança porte encore aujourd'hui le nom de Tellenplatte ou Tellenprung. On y a élevé une chapelle. Tous les ans, le premier vendredi après l'Ascension, on s'y rend en procession, par eau, de Fluelen.

5. Aus der schlimmeren, sous-entendu Gewalt. La même pensée se trouve exprimée plus haut, p. 18:

Der See kann sich, der Landvogt nicht erbarmen.

Et p. 49:

Doch besser ist's, Ihr fallt in Gottes Hand,
 Als in der Menschen.

Noch saget, wo gebenet Ihr jetzt hin?
Denn Sicherheit ist nicht für Euch, wofern
Der Landvogt lebend diesem Sturm entkommt.

Tell.

Ich hört' ihn sagen, da ich noch im Schiff
Gebunden lag, er wollt' bei Brunnen² landen,
Und über Schwyz nach seiner Burg mich führen. —

Fischer.

Will er den Weg dahin zu Lande nehmen?

Tell.

Er denkt's.

Fischer.

O, so verbergt Euch ohne Säumen!
Nicht zweimal hilft Euch Gott aus seiner Hand.

Tell.

Nennt mir den nächsten Weg nach Arth³ und Rüssnacht!

Fischer.

Die offne Straße zieht sich über Steinen;
Doch einen kürzern Weg und heimlichern
Kann Euch mein Knabe über Lotverz⁴ führen.

Tell (gibt ihm die Hand).

Gott lohn' Euch eure Gutthat. Lebet wohl!

(Geht und kehrt wieder um.)

1. *Où pensez-vous, où voulez-vous aller?* Voy. p. 126, note 2.

2. Brunnen, village du canton de Schwytz, au nord de la Tellenplatte, à une distance d'une lieue trois quarts.

3. Arth est un beau village au pied du Rigi, sur le lac de Zug, au nord-ouest de Schwytz. On y passe pour aller à Küssnacht.

4. Ueber Lotverz, en passant par Lowerz. Lowerz ou Lauerz, village situé sur le lac du même nom.

— Habt Ihr nicht auch im Rütli mit geschworen?
Mir dünkt, man nannt' Euch mir—

1. 2. 3. 4. 5. 6.

Fischer.

Ich war dabei.
Und hab' den Eid des Bundes mit geschworen.

Tell.

So eilt nach Bürglen, thut die Lieb' mir an!
Mein Weib verzagt um mich; verkündet ihr,
Daß ich gerettet sei und wohl geborgen.

Fischer.

Doch wohin sag' ich ihr, daß Ihr gefloh'n?

Tell.

Ihr werdet meinen Schwäher¹ bei ihr finden
Und andre, die im Rütli mit geschworen—
Sie sollen² wacker sein und gutes Muths;
Der Tell sei frei und seines Armes mächtig;
Bald werden sie ein Weित्रes von mir hören³.

Fischer.

Was habt Ihr im Gemüth? Entdeckt mir's frei!

1. Meinen Schwäher, *mon beau-père*, Walther Furst. Le terme de Schwäher a vieilli dans le haut-allemand; mais Luther l'emploie souvent dans sa traduction de la Bible. Goethe, dans *Iphigénie*, s'en sert comme d'une forme plus noble, pour désigner le beau-frère (Schwager). De même Schwiegerin sotte entre les deux sens de Schwägerin (*belle-sœur*) et de Schwiegermutter (*belle-mère*).

2. Dites leur de ma part qu'ils aient confiance et bon courage. Wacker, proprement brave.

3. Von mir hören. Bientôt ils auront de mes nouvelles, ils entendront parler de moi. Von mir, lat. de me; à mon sujet.

Tell.

Ist es gethan, wird's auch zur Rede kommen¹.

(Geht ab.)

Fischer.

Zeig' ihm den Weg, Jenni—Gott steh' ihm bei!

Er führt's zum Ziel, was er auch unternommen.

(Geht ab.)

Zweite Scene.

Edelhof zu Attinghausen.

Der Freiherr, in einem Armjessel sterbend. Walther Fürst, Stauffacher, Melchthal und Baumgarten, um ihn beschäftigt. Walther Tell, knieend vor dem Sterbenden.

Walther Fürst.

Es ist vorbei mit ihm², er ist hinüber.

Stauffacher.

Er liegt nicht wie ein Todter—Seht, die Feder
Auf seinen Lippen regt sich³! Ruhig ist
Sein Schlaf, und friedlich lächeln seine Lüge.

(Baumgarten geht an die Thüre und spricht mit jemand.)

Walther Fürst (zu Baumgarten).

Wer ist's?

Baumgarten (kommt zurück).

Es ist Frau Hedwig, Eure Tochter;

1. Quand ce sera fait, on en parlera. Cicéron : In sermonem hominum veniet.

2. C'en est fait de lui. Il est mort.

3. La plume que j'approche de ses lèvres s'agite.

Sie will Euch sprechen, will den Knaben seh'n.

(Walther Tell richtet sich auf.)

Walther Fürst.

Kann ich sie trösten? Hab' ich selber Trost?

Häuft alles Leiden sich auf meinem Haupt?

Hedwig (hereindringend).

Wo ist mein Kind? Laßt mich, ich muß es seh'n —

Stauffacher.

Laßt Euch! Bedenkt, daß Ihr im Haus des Todes —

Hedwig (stürzt auf den Knaben).

Mein Wälty! O, er lebt mir!

Walther Tell (hängt an ihr).

Arme Mutter!

Hedwig.

Ist's auch gewiß? Bißt du mir unverletzt?

(Betrachtet ihn mit ängstlicher Sorgfalt.)

Und es ist möglich? Konnt' er auf dich zielen?

Wie konnt' er's? O, er hat kein Herz — Er konnte

Den Pfeil abdrücken auf sein eignes Kind!

Walther Fürst.

Er that's mit Angst, mit schmerzzerrißner Seele;

Gewungen that er's, denn es galt das Leben.

Hedwig.

O, hätt' er eines Vaters Herz, eh' er's

Gethan, er wäre¹ tausendmal gestorben!

1. Er wäre, construction libre, pour wäre er. Après gethan sous-ent. hätte.

Stauffacher.

Ihr solltet Gottes gnäd'ge Schickung preisen,
Die es so gut gelenkt—

Hedwig.

Kann ich vergessen,
Wie's hätte kommen können?—Gott des Himmels!
Und lebt' ich achtzig Jahr'—ich seh' den Knaben ewig
Gebunden steh'n, den Vater auf ihn zielen,
Und ewig fliegt der Pfeil mir in das Herz.

Melchthal.

Frau, wüßtet Ihr¹, wie ihn der Vogt gereizt!

Hedwig.

O, rohes Herz der Männer! Wenn ihr Stolz
Beleidigt wird, dann achten sie nichts mehr;
Sie setzen² in der blinden Wuth des Spiels
Das Haupt des Kindes und das Herz der Mutter!

Baumgarten.

Ist Eures Mannes Loos nicht hart genug,
Daß Ihr mit schwerem Fadel ihn noch kränkt?
Für seine Leiden habt Ihr kein Gefühl?

Hedwig

(Lehrt sich nach ihm um und sieht ihn mit einem großen Blick an).

Hast du nur Thränen für des Freundes Unglück?

—Wo waret ihr, da man den Trefflichen

In Bande schlug? Wo war da eure Hülfe?

Ihr sahet zu, ihr ließt das Gräßliche gescheh'n;

Geduldig littet ihr's, daß man den Freund

1. Wüßtet Ihr..., si vous saviez...

2. Sehen, mettre en jeu. Dans l'aveugle fureur du jeu ils risquent la tête de l'enfant...

Aus eurer Mitte führte—Hat der Fels
Auch so an euch gehandelt? Stand er auch
Bebauernd da, als hinter dir die Reiter
Des Landvogts drangen, als der wüth'ge See
Vor dir erbraus'te? Nicht mit müß'gen Thränen
Beklagt' er dich, in den Nachen sprang er, Weib
Und Kind vergaß er und befreite dich—

Walthar Fürst.

Was konnten wir zu seiner Rettung wagen,
Die kleine Zahl, die unbewaffnet war!

Hedwig (wirft sich an seine Brust).

O Vater! Und auch du hast ihn verloren!
Das Land, wir alle haben ihn verloren!
Uns allen fehlt er, ach, wir fehlen ihm!
Gott rette seine Seele vor Verzweiflung!
Zu ihm hinab ins öde Burgverließ
Dringt keines Freundes Trost—Wenn er erkrankte!
Ach, in des Kerkers feuchter Finsterniß
Muß er erkranken.—Wie die Alpenrose¹
Bleicht und verkümmert in der Sumpfesluft,
So ist für ihn kein Leben als im Licht
Der Sonne, in dem Balsamstrom der Lüfte.
Gefangen! Er! Sein Athem ist die Freiheit,
Er kann nicht leben in dem Hauch der Gräfte.

Stauffacher.

Beruhigt Euch! Wir alle wollen handeln,
Um seinen Kerker aufzuthun.

1. Die Alpenrose, *la rose des Alpes*. Elle pousse sur les Alpes à une hauteur de deux à trois mille pieds au-dessus de la mer, et, quand on la transplante dans les vallées, elle dépérit tout de suite. Avec la rose proprement dite elle n'a rien de commun que le nom. —Gefangen! Er! Lui, prisonnier! Sa respiration, son souffle est la liberté; c.-à-d. il ne peut respirer que l'air de la liberté; il ne vit que de liberté.

Hedwig.

Was könnt ihr schaffen ohne ihn? — So lang
Der Zell noch frei war, ja, da war noch Hoffnung,
Da hatte noch die Unschuld einen Freund,
Da hatte einen Helfer der Verfolgte,
Euch alle rettete¹ der Zell — Ihr alle
Zusammen könnt nicht seine Fesseln lösen!

(Der Freiherr erwacht.)

Baumgarten.

Er regt sich, still!

Attinghausen (sich aufrichtend)

Wo ist er?

Stauffacher.

Wer?

Attinghausen.

~~alun. v. m. h.~~ Er fehlt mir,
Verläßt mich in dem letzten Augenblick!

Stauffacher.

~~jeu. v. m. h.~~ Er meint den Junker — Schickte man nach ihm?

Walther Fürst.

Es ist nach ihm gesendet — Tröstet Euch!

Er hat sein Herz gefunden², er ist unser.

Attinghausen.

Hat er gesprochen für sein Vaterland?

1. Rettete, au subjonctif, sauverait.

2. Den Junker. Il veut parler du gentilhomme, de Rudenz. —
Er hat sein Herz gefunden, il a retrouvé son cœur; son cœur a parlé;
il est revenu à nous.

Stauffacher.

Mit Helventühnheit.

Attinghausen.

Warum kommt er nicht,

Um meinen letzten Segen zu empfangen?

Ich fühle, daß es schleunig mit wir endet.

Stauffacher.

Nicht also¹, edler Herr! Der kurze Schlaf
Hat Euch erquickt, und hell ist Euer Blick,

Attinghausen.

Der Schmerz ist Leben², er verließ mich auch.

Das Leiden ist, so wie die Hoffnung, aus.

(Er bemerkt den Knaben.)

Wer ist der Knabe?

Walther Fürst.

Segnet ihn, o Herr!

Er ist mein Enkel und ist vaterlos.

(Schwig sinkt mit dem Knaben vor dem Sterbenden nieder.)

Attinghausen.

Und vaterlos laß ich euch alle, alle

Zurück — Weh mir, daß meine letzten Blicke

Den Untergang des Vaterlands geseh'n!

Mußt' ich des Lebens höchstes Maß erreichen,

Um ganz mit allen Hoffnungen zu sterben!

Stauffacher (zu Walther Fürst).

Soll er in diesem finstern Kummer scheiden?

1. Nicht also, pas ainsi! c.-à-d. : il n'en sera pas ainsi; ou plutôt : ne parlez pas ainsi.

2. La douleur est un symptôme de vie; elle aussi m'a quitté. La souffrance est partie, ainsi que l'espérance de revivre dans quelques maladies, la cessation des douleurs est, dit-on, un signe certain d'une fin prochaine.

Erhellen wir ihm nicht die letzte Stunde
Mit schönem Strahl der Hoffnung? — Edler Freiherr,
Erhebet Euren Geist! Wir sind nicht ganz
Verlassen, sind nicht rettungslos verloren.

Attinghausen.

Wer soll euch retten?

Walther Fürst.

Wir uns selbst. Vernehmt!

Es haben die drei Lande sich das Wort
Gegeben, die Tyrannen zu verjagen.
Geschlossen ist der Bund; ein heil'ger Schwur
Verbindet uns. Es wird gehandelt werden,
Eh' noch das Jahr den neuen Kreis¹ beginnt.
Euer Staub wird ruh'n in einem freien Lande.

Attinghausen.

O, saget mir! Geschlossen ist der Bund?

Melchthal.

Am gleichen Tage werden alle drei
Waldstädte sich erheben. Alles ist
Bereit, und das Geheimniß wohlbewahrt
Bis jetzt, obgleich viel Hunderte es theilen
Hohl ist der Boden unter den Tyrannen²;
Die Tage ihrer Herrschaft sind gezählt,
Und bald ist ihre Spur nicht mehr zu finden.

Attinghausen.

Die festen Burgen aber in den Landen?

1. Kreis.

Πρὶν οὐνιαντοῦς ἀρξεται νέον κύκλον.

2. Unter den Tyrannen, sous les pas des tyrans.

Melchthal.

Sie fallen alle an dem gleichen Tag.

Attinghausen.

Und sind die Edlen dieses Bunds theilhaftig?

Stauffer.

Wir harren ihres Beistands, wenn es gilt¹;
Jetzt aber hat der Landmann nur geschworen.

Attinghausen

(richtet sich langsam in die Höhe, mit großem Erstaunen).

Hat sich der Landmann solcher That verwogen²,
Aus eignen Mittel ohne Hülf der Edeln,
Hat er der eignen Kraft so viel vertraut —
Ja, dann bedarf es unserer nicht mehr;
Getröstet können wir zu Grabe steigen³.
Es lebt nach uns — durch andre Kräfte will
Das Herrliche⁴ der Menschheit sich erhalten.

(Er legt seine Hand auf das Haupt des Kindes, das vor ihm auf den
Knien liegt.)

Aus⁵ diesem Haupte, wo der Apfel lag,
Wird euch die neue bessere Freiheit grünen;
Das Alte stürzt, es ändert sich die Zeit,
Und neues Leben blüht aus den Ruinen.

1. Wenn es gilt, au moment suprême, au moment du danger.

2. Sich... verwogen. Le paysan a-t-il osé entreprendre une telle chose avec ses seules ressources? Sich verwegen (de wagen), vieux verbe aujourd'hui hors d'usage, pour sich unterfangen, sich erlauben.

3. Zu Grabe steigen, expression poétique calquée sur: zu Bette steigen.

4. La dignité de l'espèce humaine vivra après nous et veut être soutenue par d'autres forces.

5. Aus diesem Haupte, de cette tête sortira pour vous verdoyante... avec un sens symbolique. L'enfant Walther représente aux yeux d'Attinghausen la jeune génération qui doit fonder la nouvelle liberté.

Stauffacher (zu Walter Fürst).

Seht, welcher Glanz sich um sein Aug' ergießt!
Das ist nicht das Erlöschen der Natur,
Das ist der Strahl schon eines neuen Lebens.

Attinghausen.

Der Adel steigt von seinen alten Burgen,
Und schwört den Städten seinen Bürgereid;
Im Uechtland¹ schon, im Thurgau hat's begonnen;
Die edle Bern erhebt ihr herrschend Haupt;
Freiburg ist eine sichere Burg der Freien;
Die rege Zürich waffnet ihre Zünfte
Zum kriegerischen Heer² — Es bricht die Macht
Der Könige sich an ihren ew'gen Wällen³ —

(Er spricht das Folgende mit dem Ton eines Sehers — seine Rede steigt bis zur Begeisterung.)

Die Fürsten seh' ich und die edeln Herrn
In Harnischen herangezogen kommen,
Ein harmlos Volk von Hirten zu bekriegen.
Auf Tod und Leben⁴ wird gekämpft, und herrlich

1. Les cantons de Fribourg et de Berne occupent aujourd'hui la plus grande partie du pays qu'on nommait autrefois *Uechtland*. Cette contrée, qui s'étendait depuis les lacs qui sont au pied du Jura jusqu'à l'Aar, fit partie de la Haute-Bourgogne jusqu'au commencement du XII^e siècle. Le nom d'*Uechtland* n'est plus en usage aujourd'hui.

2. Heer. L'active, l'industrielle Zurich arme ses tribus en armée guerrière. D'après la constitution de l'an 1335, tous les métiers de Zurich étaient divisés en treize tribus, sous treize bannières, et la bourgeoisie entière formait, en quelque sorte, une confédération d'autant de communautés, dont chacune avait sa juridiction particulière, ses revenus et ses armes. Voy. Muller, liv. II, ch. 2.

3. A plusieurs reprises, la ville de Zurich avait résisté avec succès aux armes de la maison d'Autriche, notamment en 1351 et 1352.

4. Auf Tod und Leben, à outrance, à mort. C'est une allusion aux batailles de Morgarten (1315), de Sempach (1386), de Näfels (1388), gagnées par les Suisses contre les Autrichiens.

Wird mancher Paß durch blutige Entscheidung.
Der Landmann stürzt sich mit der nackten Brust,
Ein freies Opfer, in die Schaar der Lanzen¹;
Er bricht sie, und des Adels Blüthe fällt,
Es hebt die Freiheit stehend ihre Fahne.

(Walther Fürst und Stauffachers Hände fassend.)

Drum haltet fest zusammen — fest und ewig —
Kein Ort der Freiheit sei dem andern fremd —
Hochwachten stellet aus auf euren Bergen,
Daß sich der Bund zum Bunde rasch versammle² —
Selb' einig — einig — einig —

(Er fällt in das Rissen zurück — seine Hände halten entseelt noch die andern gefaßt. Fürst und Stauffacher betrachten ihn noch eine Zeitlang schweigend; dann treten sie hinweg, jeder seinem Schmerz überlassen. Unterdessen sind die Rueste still heringebracht, sie nähern sich mit Zeichen eines stillern oder heftigern Schmerzes, einige knien bei ihm nieder und weinen auf seine Hand; während dieser stummen Scene wird die Burgglocke geläutet.)

Rudenz zu den Vorigen.

Rudenz (rasch eintretend).

Lebt er? O saget, kann er mich noch hören?

Walther Fürst

(deutet hin³ mit weggewandtem Gesicht).

Ihr seid jetzt unser Lehensherr und Schirmer,
Und dieses Schloß hat einen andern Namen.

1. Der Lanzen. Allusion au dévouement de Strouthan de Winkelried à la bataille de Sempach. Ein freies Opfer, victime volontaire, est une apposition à der Landmann. — Kein Ort, nul canton. On appelle la ligue des huit premiers cantons die acht alten Orte.

2. Litt. : afin que l'alliance se réunisse rapidement à l'alliance; c.-à-d. afin que les confédérés s'empressent de se soutenir les uns les autres.

3. Deutet hin, montre le baron.

Rudenz

(erblickt den Leichnam und steht von heftigem Schmerz ergriffen).

O gü't'ger Gott! — Kommt meine Reu' zu spät?
Konnt' er nicht wen'ge Pulse länger¹ leben,
Um mein geändert Herz zu seh'n?
Verachtet hab' ich seine treue Stimme,
Da er noch wandelte im Licht — Er ist
Dahin, ist fort auf immerdar, und läßt mir
Die schwere unbezahlte Schuld! — O saget!
Schied er dahin in Unmuth gegen mich?

Stauffacher.

Er hörte sterbend noch, was Ihr gethan,
Und segnete den Muth, mit dem Ihr spracht —

Rudenz

(kniet an dem Todten nieder).

Ja, heil'ge Reste eines theuren Mannes!
Entseelter Leichnam! Hier gelob' ich dir's
In deine kalte Todtenhand — zerrissen
Hab' ich auf ewig alle fremden Bande;
Zurückgegeben bin ich meinem Volk;
Ein Schweizer bin ich, und ich will es sein
Von ganzer Seele — —

(aufstehend.)

Trauert um den Freund,

Den Vater aller, doch verzaget nicht!
Nicht blos sein Erbe ist mir zugefallen;
Es steigt sein Herz, sein Geist auf mich herab,
Und leisten soll euch meine frische Jugend,
Was euch sein greises Alter schuldig blieb.

1. Quelques instants de plus.

— Ehrwürd'ger Vater ¹, gebt mir Eure Hand!
Gebt mir die Eürige! Melchthal, auch Ihr!
Bedenkt Euch nicht! O, wendet Euch nicht weg!
Empfanget meinen Schwur und mein Gelübde!

Walther Fürst.

Gebt ihm die Hand! Sein wiederkehrend Herz
Verdient Vertrau'n.

Melchthal.

Ihr habt den Landmann nichts geachtet².
Sprecht, wessen soll man sich zu Euch versch'n³?

Rudenz.

O, denket nicht des Irrthums meiner Jugend!

Stauffacher (zu Melchthal).

Seid einig! war das letzte Wort des Waters.
Gedenket dessen!

Melchthal.

Hier ist meine Hand!

Des Bauern Handschlag, edler Herr, ist auch
Ein Manneswort! Was ist der Ritter ohne uns?
Und unser Stand ⁴ ist älter als der Eure.

Rudenz.

Ich ehr' ihn, und mein Schwert soll ihn beschützen.

Melchthal.

Der Arm, Herr Freiherr, der die harte Erde

1. Ehrwürdiger Vater, etc. Ces mots s'adressent à Walther Fürst; les suivants : Gebt mir die Eürige, à Stauffacher.

2. Ihr habt... nichts geachtet, vous avez estimé le paysan comme rien : vous avez méprisé le paysan.

3. Dites, à quoi doit-on s'attendre de votre part?

4. Unser Stand, notre état, notre ordre.

Sich unterwirft und ihren Schooß befruchtet,
Kann auch des Mannes Brust beschützen.

Rudenz.

Ihr

Sollt meine Brust, ich will die eure schützen,
So sind wir einer durch den andern stark.

— Doch wozu reden, da das Vaterland
Ein Raub noch ist der fremden Tyrannei?
Wenn erst der Boden rein ist von dem Feind,
Dann wollen wir's in Frieden schon vergleichen¹.

(Nachdem er einen Augenblick inne gehalten.)

Ihr schweigt? Ihr habt mir nichts zu sagen? Wie!
Verdien' ich's noch nicht, daß ihr mir vertraut?

So muß ich wider euren Willen mich
In das Geheimniß eures Bundes drängen.

— Ihr habt getagt² — geschworen auf dem Rütli —

Ich weiß — weiß alles, was ihr dort verhandelt,
Und was mir nicht von euch vertrauet ward,
Ich hab's bewahrt gleich wie ein heilig Pfand.

Nie war ich meines Landes Feind, glaubt mir,
Und niemals hätt' ich gegen euch gehandelt.

— Doch übel thatet ihr, es zu verschieben,
Die Stunde dringt, und rascher That bedarf's —
Der Fell ward schon das Opfer eures Säumens —

Stauffacher.

Das Christfest abzuwarten, schwuren wir.

Rudenz.

Ich war nicht dort, ich hab' nicht mit geschworen.
Wartet ihr ab, ich handle³.

1. Es vergleichen, *accorder, arranger la chose, vider le différend.*

2. *Vous avez siégé, tenu une assemblée.*

3. *Si vous attendez, moi j'agirai.*

Risselmann.

Was? Ihr wolltet —

Rudenz.

Des Landes Vätern zähl' ich mich jetzt bei,
Und meine erste Pflicht ist, euch zu schützen.

Walther Fürst.

Der Erde diesen theuren Staub zu geben,
Ist Eure nächste Pflicht und heiligste.

Rudenz.

Wenn wir das Land befreit, dann legen wir
Den frischen Kranz des Siegs ihm auf die Bahre.
— O Freunde! Eure Sache nicht allein,
Ich habe meine eigne auszufechten
Mit dem Tyrannen — Hört und wißt! Verschwunden
Ist meine Vertha, heimlich weggeraubt
Mit kecker Frevelthat aus unsrer Mitte!

Stauffacher.

Solcher Gewaltthat hätte der Tyrann
Wider die freie Edle¹ sich verwogen?

Rudenz.

O meine Freunde! Euch versprach ich Hülfe,
Und ich zuerst muß sie von euch ersch' n.
Geraubt, entrißen ist mir die Geliebte;
Wer weiß, wo sie der Wüthende verbirgt,
Welcher Gewalt sie frevelnd sich erkühnen,
Ihr Herz zu zwingen zum verhaßten Band!
Verlaßt mich nicht, o helft mir sie erretten —

1. Die freie Edle, *cette femme, libre et noble.*

Sie liebt euch, o; sie hat's verdient uns Land,
Daß alle Arme sich für sie bewaffnen —

Walthar Fürst.

Was wollt Ihr unternehmen?

Rudenz.

Weiß ich's? Nicht!

In dieser Nacht, die ihr Geschick umhüllt,
In dieses Zweifels ungeheurer Angst,
Wo ich nichts Festes¹ zu erfassen weiß,
Ist mir nur dieses in der Seele klar:
Unter den Trümmern der Tyrannenmacht
Allein kann sie hervor² gegraben werden.
Die Besten alle müssen wir bezwingen,
Ob wir vielleicht in ihren Kerker bringen.

Melchthal.

Kommt, führt uns an! Wir folgen Euch. Warum
Bis morgen sparen, was wir heut' vermögen?
Frei war der Teth, als wir im Rüttli schwuren;
Das Ungeheure war noch nicht geschehen.
Es bringt³ die Zeit ein anderes Geseh;
Wer ist so feig, der jetzt noch könnte zagen!

Rudenz.

(zu Stauffacher und Walthar Fürst).

Indeß bewaffnet und zum Werk bereit

1. Où je ne sais m'arrêter à rien de certain, à aucune résolution bien prise.

2. Ce n'est que sous les ruines de la puissance des tyrans que nous pourrons la retrouver.

3. Les circonstances nous dictent une autre loi que celle que nous nous étions imposée au Rüttli, c'est « d'attendre jusqu'à la fête de Noël. D'après ce qui vient de se passer, il faut agir sans retard. »

Erwartet ihr¹ der Berge Feuerzeichen;
Denn schneller, als ein Botensiegel² fliegt,
Soll euch die Botschaft unsers Siegs erreichen,
Und seht ihr leuchten die willkommenen Flammen,
Dann auf die Feinde stürzt wie Wetters Strahl³,
Und brecht den Bau der Tyrannei zusammen!

(Gehen ab.)

Dritte Scene.

Die hohle Gasse⁴ bei Rüssnacht.

Man steigt von hinten zwischen Felsen herunter, und die Wanderer werden, ehe sie auf der Scene erscheinen, schon von der Höhe gesehen. Felsen umschließen die ganze Scene; auf einer der vordersten ist ein Vorsprung mit Gesträuch bewachsen.

Tell (tritt auf mit der Armbrust).

Durch diese hohle Gasse muß er kommen,
Es führt kein andrer Weg nach Rüssnacht—Hier
Vollend' ich's—Die Gelegenheit ist günstig.
Dort der Hollunderstrauch verbirgt mich ihm;
Von dort herab kann ihn mein Pfeil erlangen;
Des Weges Enge wehret den Verfolgern⁵.

1. Erwartet ihr, le présent de l'indicatif qui remplace l'impératif.
2. Litt: *plus vite que ne vole une voile messagère*, c.-à-d. le vaisseau qui apporte un message.

3. Wie Wetters Strahl, *comme la foudre*.

4. Die hohle Gasse, *le chemin creux* est à un quart de lieue de Rüssnacht, sur la route d'Immensee, village qui est situé près du lac de Zug. On y a érigé une chapelle, en mémoire de l'événement qui fait l'objet de cette scène.

5. Wehret den Verfolgern, *fait obstacle aux persécuteurs*, c.-à-d. empêchera de me poursuivre.

Mach' deine Rechnung mit dem Himmel, Vogt!
Fort mußt du ¹, deine Uhr ist abgelaufen.

Ich lebte still und harmlos ²—Das Geschöpf
War auf des Waldes Thiere nur gerichtet,
Meine Gedanken waren rein von Mord—
Du hast aus meinem Frieden mich heraus ³
Geschreckt; in gährend Drachengift hast du
Die Milch der frommen Denkart mir verwandelt;
Zum Ungeheuren hast du mich gewöhnt—
Wer sich des Kindes Haupt zum Ziele setzte,
Der kann auch treffen in das Herz des Feinds.

Die armen Kindlein, die unschuldigen,
Das treue Weib ⁴ muß ich vor deiner Wuth
Beschützen, Landvogt—Da ⁵, als ich den Bogenstrang
Anzog—als mir die Hand erzitterte—
Als du mit grausam teuflischer Lust
Mich zwangst, aufs Haupt des Kindes anzulegen—
Als ich ohnmächtig flehend rang vor dir,

1. Il faut que tu partes, que tu meures; ta dernière heure a sonné; ou plus littéralement: ta montre a achevé son cours.

2. Harmlos, signifie d'un côté: qui est exempt de peines, sans affliction; d'un autre côté: qui ne cause pas de peine, inoffensif. C'est au dernier sens qu'il faut s'en tenir ici.

3. Herausgeschreckt, pris dans le sens qu'offre cette phrase d'Ennius, *exterritus somno*, ἐκ τῆς ἐκφοβήσεως. — Die Milch... Le lait de mes pieuses pensées, c.-à-d. la douceur de mon caractère. Fromm, dans l'acception d'innocent. Gährend (p. Gährendes), fermentant.

4. Tell avait lieu de craindre pour sa femme et ses enfants. L'exemple du père de Melchthal, à qui Landenberg avait fait crever les yeux, montrait assez jusqu'à quels excès la cruauté du bailli pouvait se porter. D'ailleurs Gessler avait déjà menacé Tell de le tuer, lui et son enfant; s'il se refusait à tirer la pomme.

5. Da, là, dans ce moment. Cinq vers plus bas, jamais reprend la phrase, interrompue par les quatre propositions qui commencent par als.

Damals gelobt' ich mir in meinem Innern
Mit furchtbarm Eidschwur, den nur Gott gehört,
Daß meines nächsten Schusses erstes Ziel
Dein Herz sein sollte—Was ich mir gelobt
In jenes Augenblickes Höllequalen,
Ist eine heil'ge Schuld; ich will sie zahlen.

Du bist mein Herr und meines Kaisers Vogt;
Doch nicht der Kaiser hätte sich erlaubt,
Was du—Er sandte dich in diese Lande,
Um Recht zu sprechen—strenges¹, denn er zürnet—
Doch nicht, um mit der mörderischen Lust
Dich jedes Greuels straflos zu erfrehen;
Es lebt ein Gott, zu strafen und zu rächen.

Komm' du hervor², du Bringer bitterer Schmerzen,
Mein theures Kleinod setz, mein höchster Schatz—
Ein Ziel will ich dir geben, das bis jetzt
Der frommen Bitte undurchdringlich war—
Doch dir soll es nicht widersteh'n—Und du,
Vertraute Bogensehne, die so oft
Mir treu gebient hat in der Freude Spielen³,
Verlass' mich nicht im fürchterlichen Ernst.
Nur jetzt noch halte fest, du treuer Strang,

1. Strenges, sous-entendu Recht, *justice*, une *justice sévère*.

2. Komm du hervor. Il s'adresse à sa flèche, qu'il tire en ce moment du carquois. Il l'appelle *porteur de douleurs amères*, causant d'amères douleurs à ceux qu'il va frapper. Aussi Homère la nomme-t-il μελαίνεων ἔμ' ὀδυνάων, *Iliad.*, IV, 117.

3. In der Freude Spielen, dans les divertissements joyeux. On doit se rappeler surtout le tir (Freudeschießen) qui, dans les fêtes populaires, est un des amusements favoris des Suisses. — Im fürchterlichen Ernst, mot-à-mot : dans le terrible sérieux; dans cette lutte terrible.

Der mir so oft den herben Pfeil beflügel¹ —
 Entränn' er jezo krafllos meinen Händen,
 Ich habe keinen zweiten zu versenden.

(Wanderer gehen über die Scene.)

Auf diese Bank von Stein will ich mich setzen,
 Dem Wanderer zur kurzen Ruh' bereitet —
 Denn hier ist keine Heimath — Jeder treibt
 Sich an dem andern rasch und fremd vorüber²,
 Und fraget nicht nach seinem Schmerz — Hier geht
 Der sorgenvolle Kaufmann und der leicht
 Geschürzte³ Pilger — der andächt'ge Mönch,
 Der düstre Räuber und der heitre Spielmann,
 Der Säumer mit dem schwer beladenen Roß,
 Der ferne herkommt von der Menschen Ländern;
 Denn jede Straße führt ans End⁴ der Welt.
 Sie alle ziehen ihres Weges fort
 An ihr Geschäft — und meines ist der Mord!
 (Setzt sich.)

Sonst wenn der Vater auszog, liebe Kinder,
 Da war ein Freuen⁵, wenn er wieder kam;
 Denn niemals kehrt' er heim, er bracht' ⁶ euch etwas,

1. Beflügel:

[Νευρά]

ἡ μὲν πτέρωσας πολλάκις πικρὸν βέλος.

2. Litt. : chacun passe devant l'autre rapidement et en étranger; les voyageurs passent l'un devant l'autre, etc.

3. Der leicht geschürzte Pilger, le pèlerin légèrement vêtu, au léger bagage. En lat. *succinctus*.

4. Spielmann, ménétrier. — Säumer, conducteur d'une bête de somme, colporteur. — Ans End der Welt, au bout du monde, c.-à-d. dans tous les pays, jusqu'aux extrémités du monde.

5. Da war ein Freuen, alors c'était une joie quand il revenait.

6. Litt. : car jamais il ne rentrait, il vous apportait quelque chose; c.-à-d. il ne rentrait jamais sans vous apporter quelque chose. Voyez un autre exemple de cet idiotisme, p. 80, note 1.

War's¹ eine schöne Alpenblume, war's
 Ein seltner Vogel oder Ammonshorn²,
 Wie es der Wandrer findet auf den Bergen—
 Jetzt geht er einem andern Waidwerk nach;
 Am wilden Weg sitzt er mit Mordgedanken;
 Des Feindes Leben ist's, worauf er lauert.
 — Und doch an euch nur denkt er, liebe Kinder,
 Auch jetzt— Euch zu vertheid'gen, eure holde Unschuld
 Zu schützen vor der Rache des Tyrannen,
 Will er zum Morde jetzt den Bogen spannen.
 (Steht auf.)

Ich laure auf ein edles Wild— Läßt sich's³
 Der Jäger nicht verdrießen, Tage lang
 Umher zu streifen in des Winters Strenge,
 Von Fels zu Fels den Wagesprung zu thun,
 Hinan zu klimmen an den glatten Wänden,
 Wo er sich anleimt mit dem eignen Blut⁴,
 — Um ein arnsellig Graththier⁵ zu erjagen.

1. War's, *était-ce, c.-à-d. soit.*
2. On appelle proprement *ammonites* ou *cornes d'Ammon* des coquilles fossiles qui ressemblent à des cornes de bœlier.
3. Läßt sich's (es sert à introduire les infinitifs suivants : Tage lang umherzustreifen... zu thun, etc.) der Jäger nicht verdrießen, *le chasseur ne se lasse pas de...* Il y a là un idiotisme. Le tour de phrase est exclamatif, ce qui indique entre cette proposition et celle qui suit (Hier gilt es...) un rapport logique établissant à peu près cette succession d'idées : si le chasseur expose sa vie pour avoir un misérable chamois, à plus forte raison, là où il s'agit d'un prix plus sérieux, doit-il ne pas hésiter...
4. Mit dem eignen Blut. « Lorsque à la poursuite du chamois le chasseur s'est aventuré sur des glaciers escarpés, d'où il ne peut descendre sans courir les plus grands dangers, il s'ouvre, dit-on, parfois la plante des pieds, pour que le sang qui sort de la blessure l'empêche de glisser, et lui facilite la retraite. » SCHEUCHZER.
5. Graththier, *chamois*. « Il y a deux espèces de chamois, les uns appelés Graththiere (de Grat ou Grath, arête d'une montagne ou d'un

Hier gilt es einen köstlicheren Preis,
Das Herz des Todfeinds, der mich will verderben.

(Man hört von ferne eine heitre Musik, welche sich nähert.)

Mein ganzes Leben lang hab' ich den Bogen
Gehandhabt, mich geübt nach Schützengregel;
Ich habe oft geschossen in das Schwarze,
Und manchen schönen Preis mir heimgebracht
Vom Freudenschießen¹ — Aber heute will ich
Den Meister schuß thun, und das Beste mir
Im ganzen Umkreis des Gebirgs gewinnen.

(Eine Hochzeit zieht über die Scene und durch den Höhlweg hinauf. T. u.
betrachtet sie, auf seinen Bogen gelehnt; Stüssi, der Kurfürst, ist
gefallen sich zu ihm.)

Stüssi.

Das ist der Klostermei'r² von Mörlishachen,
Der hier den Brautlauf hält³ — Ein reicher Mann;
Er hat wol zehen Senten⁴ auf den Alpen.
Die Braut holt er jetzt ab zu Imisee⁵,

rocher), ne séjournent que sur les plus hauts rochers, et ne quittent jamais les champs de neige et les glaciers; les autres, plus bruns de couleur et plus grands que les premiers, se plaisent dans le voisinage des broussailles et des bois, et sont nommés pour cela *Baldthiere*. » BUSCHING.

1. Vom Freudenschießen, en revenant du tir. Voy. p. 181, note 3.

2. Klostermeier, intendant du couvent. — Mörlishachen, village situé sur le lac des Quatre-Cantons au sud de Kussnacht.

3. Qui-tient ici le cortège nuptial, c.-à-d. dont la noce passe en ce moment. Brautlauf, nuptia, vieux mot (dans Ottfried, auteur du x^e siècle, Brutloft) dont l'étymologie n'est pas bien certaine. Cependant, en comparant Brautzug (p. 198), Brautfahrt, on est amené à croire que la seconde partie du composé vient du verbe laufen, dont une forme dialectique est losen. Brautlauf serait donc proprement : conduite de la fiancée.

4. Sente (de Senne), troupeau de vaches qui se tiennent réunis et forme un tout.

5. Imisee, sur le lac de Zug, au nord-est de Kussnacht.

Und diese Nacht wird hoch geschwelgt¹ zu Stüßnacht.
Kommt mit! 's ist jeder Wiedermann geladen.

Tell.

Ein ernster Gast stimmt nicht zum Hochzeitshaus.

Stüssi.

Drückt Euch ein Kummer, werft ihn frisch vom Herzen!
Nehmt mit, was kommt, die Zeiten sind jetzt schwer;
Drum muß der Mensch die Freude leicht ergreifen²,
Hier wird gefreit und anderswo begraben.

Tell.

Und oft kommt gar das eine zu dem andern³.

Stüssi.

So geht die Welt nun. Es gibt allerwegen⁴
Unglücks genug—Ein Ruffi⁵ ist gegangen
Im Glarner Land und eine ganze Seite
Vom Glärnisch⁶ eingesunken.

1. Wird hoch geschwelgt, *il y aura grand festin.*

2. Leicht ergreifen, *s'empresser de saisir.*

3. *Et souvent l'un vient se joindre à l'autre, la noce à l'enterrement.* Paroles à double entente. Pour le messier, c'est tout bonnement un lieu commun; Tell y cache une allusion à ses projets contre la vie de Gessler.

4. Allerwegen, *partout, en tout lieu*, terme dialectique.

5. Ein Ruffi ist gegangen, *il y a eu un éboulement de montagne.* Dans certaines parties de la Suisse, Ruffi (au pluriel Ruffinen, Ruffenen) est synonyme de Bergsturz, Bergschliff, chute de montagne. Deux Ruffi surtout ont laissé leur souvenir dans le pays; ce sont celui du mont Conto, à une petite distance de Chiavenna, qui, en 1618, a enseveli sous ses débris la petite ville de Plurs avec près de deux mille cinq cents âmes; et l'éboulement d'une partie du Rossberg, arrivé le 2 septembre 1806, dans le canton de Schwytz, où disparurent les jolis villages Goldau et Busingen.

6. Le Glärnisch est une montagne du canton de Glaris, également remarquable par sa hauteur et par sa forme. Sa partie postérieure, qu'on appelle Ginter-Glärnisch ou Hoch-Glärnisch, a près de 9000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Tell.

Wanken auch

Die Berge selbst? Es steht nichts fest auf Erden.

Stüssi.

Auch anderswo vernimmt man Wunderdinge.

Da¹ sprach ich einen, der von Baden² kam.

Ein Ritter wollte zu dem König reiten,

Und unterwegs begegnet ihm ein Schwarm

Von Hornissen, die fallen auf sein Ross,

Das es vor Marter todt zu Boden sinkt,

Und er zu Fuße ankommt bei dem König.

Tell.

Dem Schwachen ist sein Stachel auch gegeben.

(Armgarth kommt mit mehreren Kindern und stellt sich an den Eingang des Schwegs.)

Stüssi.

Man deutet's auf ein großes Landesunglück,

Auf schwere Thaten wider die Natur³.

Tell.

Vergleichen Thaten bringet jeder Tag;

Kein Wunderzeichen braucht sie zu verkünden.

1. Da sprach ich einen, *là je parlai*, voilà que je parlai à quelqu'un, c.-à-d. je viens de parler à quelqu'un. On dit également einen ou mit einem sprechen.

2. Baden, petite ville sur le Limmat, fait aujourd'hui partie du canton d'Argovie. C'était autrefois une forteresse, appelée *ber Stein* zu Baden (voy. acte V, sc. 1, p. 212), où résidaient souvent les ducs d'Autriche.

3. Thaten wider die Natur, *des actions contre nature*, comme le meurtre de l'oncle par le neveu (de l'Empereur Albert par le duc Jean).

Stüssi.

Ja, wohl dem, der sein Feld bestellt in Ruh' ¹,
Und ungekränkt daheim sitzt bei den Seinen.

Tell.

Es kann der Frömmste nicht im Frieden bleiben,
Wenn es dem bösen Nachbar nicht gefällt.

(Tell steht oft mit unruhiger Erwartung nach der Höhe des Berges.)

Stüssi.

Gehabt Euch wohl! — Ihr wartet hier auf jemand?

Tell.

Das thu' ich.

Stüssi.

Frohe Heimkehr zu den Euren!

— Ihr seid aus Uri? Unser gnäd'ger Herr,
Der Landvogt, wird noch heut' von dort erwartet.

Wandrer (kommt).

Den Vogt erwartet heut' nicht mehr! Die Wasser
Sind ausgetreten von dem großen Regen,
Und alle Brücken hat der Strom zerrissen ².

(Tell steht auf.)

Armgarth (kommt vorwärts).

Der Landvogt kommt nicht?

1. Bestellt in Ruh, *cultive en repos*. Comparez le commencement de la 2^e épopée d'Horace :

Beatus ille qui procul negotiis...
Paterna rura bobus exercet suis.

2. Alle Brücken zerrissen, *déchiré*, c.-à-d. *rompu tous les ponts*.
Homère :

Ὅστ' ὦκα βέων ἐκέδασσε γέφυρας.

Stüssi.

Sucht Ihr was an ihn¹?

Armgarth.

Ach, freilich!

Stüssi.

Warum stellet Ihr euch denn
In dieser hohlen Gass' ihm in den Weg?

Armgarth.

Hier weicht er mir nicht aus, er muß mich hören.

Frießhardt.

(Kommt eilfertig den Weg herab, und ruft in die Scene).

Man fahre aus dem Weg! — Mein gnäd'ger Herr,
Der Landvogt, kommt dicht hinter mir geritten.

(Zu geht ab.)

Armgarth (lebhaft).

Der Landvogt kommt!

(Sie geht mit ihren Kindern nach der vordern Scene. Gessler und Rudolph
der Harnas zeigen sich zu Pferd auf der Höhe des Wegs.)

Stüssi (zum Frießhardt).

Wie kamt ihr durch das Wasser,
Da doch² der Strom die Brücken fortgeführt?

Frießhardt.

Wir haben mit dem See gekämpft, Freund,
Und fürchten uns vor keinem Alpenwasser.

1. *Cherchez-vous quelque chose à lui? avez-vous quelque chose à lui demander?*

2. Da doch, *puisque*; litt.: *lorsque pourtant*.

Stüssi.

Ihr wart zu Schiff in dem gewalt'gen Sturm?

Frießhardt.

Das waren wir. Mein Lebtag¹ denk' ich dran²—

Stüssi.

D bleibt, erzählt!

Frießhardt.

Laßt mich, ich muß voraus³,
Den Landvogt muß ich in der Burg verkünden.
(Ab.)

Stüssi.

Wär'n gute Leute auf dem Schiff gewesen,
In Grund gesunken wär's mit Mann und Maus⁴,
Dem Volk kann weder Wasser bei, noch Feuer⁵.

(Er sieht sich um.)

Wo kam der Waldmann hin⁶, mit dem ich sprach?
(Geht ab.)

Gefler und Rudolph der Harraß zu Pfers.

Gefler.

Sagt, was ihr wollt, ich bin des Kaisers Diener,

1. Mein Lebtag, terme populaire, toute ma vie. C'est une abréviation pour meine Lebtag.

2. Denk' ich dran, j'y penserai.

3. Ich muß voraus, il faut que j'aille en avant, que je prenne les devants. Comparez plus haut: Sie wollen vorüber, ils veulent passer. Et p. 197: Die Knechte können nicht hindurch, ne peuvent pas passer. p. 199: Wo soll ich hin? où dois-je aller?

4. Mit Mann und Maus, avec homme et souris, avec tout ce qu'il contenait, sans que rien en échappât.

5. Cette race, ces gens-là sont à l'abri du feu et de l'eau. Kann bei, pour kann beisommen.

6. Qu'est devenu le chasseur?...

Und muß drauf denken, wie ich ihm gefalle.
Er hat mich nicht ins Land geschickt, dem Volk
Zu schmeicheln und ihm sanft zu thun¹ — Gehorsam
Erwartet er, der Streit ist², ob der Bauer
Soll Herr sein in dem Land, oder der Kaiser.

Armgar t.

Jetzt ist der Augenblick! Jetzt bring' ich's an³!

(Nähert sich furchtsam.)

Gesler.

Ich hab' den Hut nicht aufgesteckt zu Altdorf
Des Scherzes wegen, oder um die Herzen
Des Volks zu prüfen; diese kenn' ich längst.
Ich hab' ihn aufgesteckt, daß sie den Nacken
Mir lernen beugen, den sie aufrecht tragen —
Das Unbequeme⁴ hab' ich hingepflanzt
Auf ihren Weg, wo sie vorbeigeh'n müssen,
Daß sie drauf stoßen mit dem Aug's, und sich
Erinnern ihres Herrn, den sie vergessen.

Rudolph der Harras.

Das Volk hat aber doch gewisse Rechte —

Gesler.

Die abzuwägen, ist jetzt kein Zeit!

1. *Et pour le traiter avec douceur.*

2. Der Streit ist, ob... *la question est de savoir si...* il s'agit de savoir si. Cet emploi de Streit, qui signifie proprement *lutte*, combat, rappelle un emploi analogue du grec ἀγών. Hérodote, par exemple, a dit (VII, 11): Ποίεσθαι ἢ καθέσθαι προξέταις ἀγών. REGNIER.

3. Anbringen, produire, présenter. Es, la chose en question, m'a demandé.

4. Das Unbequeme, ce signe gênant, importun.

5. Litt. : *Afin qu'ils s'y heurtent avec l'œil.*

— Weitschicht'ge¹ Dinge sind im Werk und Werden,
Das Kaiserhaus will wachsen; was der Vater
Glorreich begonnen, will der Sohn vollenden.
Dieß kleine Volk ist uns ein Stein im Weg²—
So oder so³ — Es muß sich unterwerfen.

(Sie wollen vorüber. Die Frau wirft sich vor dem Landvogt nieder.)

Armgarth.

Barmherzigkeit, Herr Landvogt! Gnade! Gnade!

Gesler.

Was bringt Ihr Euch auf offner Straße mir
In Weg? — Zurück!

Armgarth.

Mein Mann liegt im Gefängniß;
Die armen Waisen schrei'n nach Brod — Habt Mitleid,
Gestrenger Herr, mit unserm großen Elend!

Rudolph der Harnack.

Wer seid Ihr? Wer ist Euer Mann?

Armgarth.

Ein armer

Wildheuer⁴, guter Herr, vom Rigiberge⁵,

1. Weitschichtig, proprement, à vastes couches, à vastes compartiments, et en général, vaste. De vastes choses se préparent et vont s'exécuter.

2. Ein Stein im Wege, une pierre d'achoppement, un obstacle.

3. So oder so, ainsi ou ainsi, d'une manière ou de l'autre, il faut qu'il se soumette.

4. Wildheuer, faucheur d'herbes sauvages (de Sen, soim, et de milb, sauvage). « On appelle Wildheuer de pauvres gens, qui, ne possédant pas de pâturages pour nourrir leur peu de bétail, vont couper le foin dans le désert et sur des lieux escarpés et presque inaccessibles. Ils mettent le foin, qu'ils ont coupé au péril de leur vie, dans des filets qu'ils jettent par-dessus le bord des rochers, et quelquefois il arrive qu'ils sont entraînés eux-mêmes dans l'abîme ».

5. RIGIBERGE.

Vom Rigiberge, du Rigi (regina montium), montagne située

Der überm Abgrund weg¹ das freie Gras
Abmähet von den schroffen Felsenwänden,
Wohin das Vieh sich nicht getraut zu steigen —

Rudolph der Harraß (zum Landvogt).

Bei Gott, ein elend und erbärmlich Leben!
Ich bitt' Euch, gebt ihn los, den armen Mann!
Was er auch Schweres² mag verschuldet haben,
Strafe genug ist sein entseßlich Handwerk.

(Zu der Frau.)

Euch soll Recht werden³ — Drinnen auf der Burg
Nennt Eure Bitte — Hier ist nicht der Ort.

Armgarth.

Nein, nein, ich weiche nicht von diesem Platz,
Bis mir der Vogt den Mann zurückgegeben!
Schon in den sechsten Mond⁴ liegt er im Thurm,
Und harret auf den Richterspruch vergebens.

Gessler.

Weib, wollt Ihr mir Gewalt anthun? Hinweg!

Armgarth.

Gerechtigkeit, Landvogt! Du bist der Richter
Im Lande an des Kaisers Statt und Gottes.

au canton de Schwytz, entre les lacs de Zug, de Lucerne et de Lo-
werz. On y jouit d'une des plus belles vues du monde.

1. Überm Abgrund weg, de dessus l'abîme. Das freie Gras, l'herbe qui
n'appartient à personne.

2. Quelque grave que soit la faute qu'il ait commise, son mé-
tier affreux en est une punition assez grande.

3. On vous fera justice. Présentez votre requête à l'intérieur
du château.

4. (Jusque) dans la sixième lune... c.-à-d. il y a plus de cinq
mois que...

Thu' deine Pflicht! So' du Gerechtigkeit
Vom Himmel hoffest, so erzeig' sie uns!

Gefler.

Fort! Schaff' das freche Volk mir aus den Augen¹!

Armgar t

(greift in die Zügel des Pferdes).

Nein, nein, ich habe nichts mehr zu verlieren.
— Du kommst nicht von der Stelle, Vogt, biß du
Mir Recht gesprochen — Falte deine Stirne,
Rolle die Augen, wie du willst — Wir sind
So grenzenlos unglücklich, daß wir nichts
Nach deinem Born mehr fragen² —

Gefler.

Weib, mach' Plaz,
Ober mein Roß geht über dich hinweg.

Armgar t.

Lass' es über mich dahin geh'n — Da —

(Sie reißt ihre Kinder zu Boden und wirft sich mit ihnen ihm in den Weg.)

Hier lieg' ich
Mit meinen Kindern — Lass' die armen Waisen
Von deines Pferdes Huf zertreten werden!
Es ist das Aergste nicht, was du gethan —

Rudolph der Herraß.

Weib, seid Ihr rasend?

1. So tu, si tu aspires... vleur pour wenn du.
2. Schaff' mir aus den Augen, faites-moi disparaitre de mes yeux.
3. Que nous ne nous inquiétons plus de ta colère.

Armigart (heftiger fortfahrend).

Tratest du doch¹ längst
Das Land des Kaisers unter deine Füße!
— O, ich bin nur ein Weib! Wär' ich ein Mann,
Ich wüßte wohl was Besseres, als hier
Im Staub zu liegen —

(Man hört die vorige Musik wieder auf der Höhe des Bergs, aber gedämpft.)

Gefler.

Wo sind meine Knechte?

Man reiße sie von hinnen, oder ich
Vergesse mich und thue, was mich reuet.

Rudolph der Harraß.

Die Knechte können nicht hindurch², o Herr!
Der Hohlweg ist gesperrt durch eine Hochzeit.

Gefler.

Ein allzumilder³ Herrscher bin ich noch
Gegen dieß Volk — die Zungen sind noch frei,
Es ist noch nicht ganz, wie es soll, gebändigt —
Doch es soll anders werden, ich gelob' es,
Ich will ihn brechen, diesen starren Sinn,
Den festen Geist der Freiheit will ich beugen.
Ein neu Gesetz will ich in diesen Landen
Verkündigen — Ich will —

(Ein Pfeil durchbohrt ihn; er fährt mit der Hand ans Herz⁴ und will sinken. Mit matter Stimme:)

1. Tratest du doch, tu foudais bien à tes pieds... Voy. sur cette tournure p. 209, note 1.

2. Hindurch. Voy. p. 192, note 3.

3. Allzumilder, beaucoup trop doux. Nous avons déjà vu plusieurs de ces adjectifs composés de all, tout (à fait).

4. Il porte rapidement la main à son cœur. — Will sinken, chancelle.

Gott sei mir gnädig!

Rudolph der Harras

Herr Landvogt—Gott, was ist das? Woher kam das?

Armgar t (auffahrend).

Mord! Mord! Er taumelt, sinkt! Er ist getroffen!

Rudolph der Harras

(Springt vom Pferde).

Welch gräßliches Ereigniß—Gott—Herr Ritter—
Ruft die Erbarmung Gottes an!—Ihr seid
Ein Mann des Todes!

Gessler.

Das ist Tell's Geschoss.

(Ist vom Pferd herab dem Rudolph Harras in den Arm gekleidet und
wird auf der Bank niedergelassen.)

Tell

(erscheint oben auf der Höhe des Felsens).

Du kennst den Schützen, suche keinen andern!

Frei sind die Hütten, sicher ist die Unschuld

Vor dir, du wirst dem Lande nicht mehr schaden!

(Verschwindet von der Höhe. Volk stürzt herein.)

Stüssi (voran).

Was gibt es hier? Was hat sich zugetragen?

Armgar t.

Der Landvogt ist von einem Pfeil durchschossen.

Volk (im Hineinstürzen!).

Wer ist erschossen?

(Indem die Vordersten von dem Brautzug auf die Scene kommen, sind die
Hintersten noch auf der Höhe, und die Musik geht fort.²)

1. Im Hineinstürzen, *en se précipitant sur la scène.*

2. Geht fort, *continue.*

Rudolph der Haraas.

Er verblutet sich.

Hort, schaffet Hülfe! Seht dem Mörder nach!
— Verlorner Mann; so muß es mit dir enden;
Doch meine Warnung wolltest du nicht hören!

Stüssi.

Bei Gott! Da liegt er bleich und ohne Leben!

Viele Stimmen.

Wer hat die That gethan!

Rudolph der Haraas.

Rast dieses Volk,
Daß es dem Mord Mußk macht? Laßt sie schweigen¹!

(Mußk bricht plötzlich ab², es kommt noch mehr Volk nach.)

Herr Landvogt, redet, wenn Ihr könnt—Habt Ihr
Mir nichts mehr zu vertrauen?

(Geßler gibt Zeichen mit der Hand, die er mit Heftigkeit wiederholt, da sie nicht gleich verstanden werden.)

Wo soll ich hin?

— Nach Rühnacht? Ich versteh' Euch nicht—O werdet
Nicht ungeduldig—Laßt das Irdische!

Denkt jezt, Euch mit dem Himmel zu versöhnen!

(Die ganze Hochzeitgesellschaft umsteht den Sterbenden mit einem süßlichen Grausen.)

Stüssi.

Sieh, wie er bleich wird—Jezt, jezt tritt der Tod
Ihm an das Herz—die Augen sind gebrochen³.

1. Laßt sie schweigen, *faites-la taire*.

2. Bricht... ab, *cesse*. Le verbe français *briser* a un sens analogue dans la locution *brisons là*.

3. Die Augen sind gebrochen, *les yeux sont éteints*, ont perdu leur éclat. En latin, *Oculi solvuntur*, ou *natant*.

Armigart

(hebt ein Kind empor).

Seht, Kinder, wie ein Wütherich verschleidet!

Rudolph der Harraß.

Wahnsinn'ge Weiber, habt ihr kein Gefühl,
Daß ihr den Blick an diesem Schreckniß weidet?
— Helft — leget Hand an — Steht mir niemand bei,
Den Schmerzenspfeil ihm aus der Brust zu ziehn?

Weiber (treten zurück).

Wir ihn berühren, welchen Gott geschlagen!

Rudolph der Harraß.

Fluch treff' euch und Verdammiß!

(Bleht das Schwert.)

Stüßfi (fällt ihm in den Arm).

Wagt es, Herr!

Eu'r Walten hat ein Ende. Der Tyrann
Des Landes ist gefallen. Wir erdulden
Keine Gewalt mehr. Wir sind freie Menschen.

Alle (tumultuarisch).

Das Land ist frei!

Rudolph der Harraß.

Ist es dahin gekommen?

Endet die Furcht so schnell und der Gehorsam?

(Zu den Waffentnechten, die hereinbringen.)

Ihr seht die grausenvolle That des Mords,

1. En sommes-nous venus là?

Die hier geschehen—Hülfe ist umsonst—
 Vergeblich ist's, dem Mörder nachzusetzen.
 Uns drängen andre Sorgen—Auf¹, nach Küssnacht,
 Daß wir dem Kaiser seine Beste retten!
 Denn aufgelöst in diesem Augenblick
 Sind aller Ordnung, aller Pflichten Bande,
 Und keines Mannes Treu' ist zu vertrauen.

(Indem er mit den Waffenknechten abgeht, erscheinen sechs barmherzige Brüder).

Armgarth.

Platz! Platz! da kommen die barmherz'gen Brüder.

Stüssi.

Das Opfer liegt—Die Raben steigen nieder.

Barmherzige Brüder

(schließen einen Halbkreis um den Todten und singen in tiefem Ton):

Rasch² tritt der Tod den Menschen an;
 Es ist ihm keine Frist gegeben;
 Es³ stürzt ihn mitten in der Bahn,
 Es reißt ihn fort vom vollen Leben⁴.
 Bereitete oder nicht, zu gehen,
 Er muß vor seinem Richter stehen!

(Indem die letzten Zeilen wiederholt werden, fällt der Vorhang.)

1. Auf, *allons! en route! à Küssnacht!* (Litt. : *debout.*) Acte V, sc. 1 : Auf! reißt es (das Schloß) nieder! *allons, renversons-le!*

2. Tritt... an, *aborde*, c.-à-d. *surprend*. De même en latin *aggredi*, pour *invadere*, *impetere*.

3. Es stürzt ihn, *ça le renverse*; il est *renversé*. Voy. p. 6, note 2. Dans quelques éditions on lit *er stürzt*, changement malheureux de quelque correcteur qui ne comprenait pas l'idiotisme de *es*.

4. *Ça l'enlève* (il l'enlève) *dans la plénitude de la vie*.

Fünfter Aufzug.

Erste Scene.

Öffentlicher Platz bei Altdorf.

Im Hintergrunde rechts die Weste Zwing-Uri mit dem noch stehenden Baugerüste, wie in der dritten Scene des ersten Aufzugs; links eine Aussicht in viele Berge hinein¹, auf welchen allen Signalf Feuer brennen. Es ist eben Tagesanbruch, Glocken ertönen aus verschiedenen Fernen.

Kuodi, Kuoni, Werni, Meister Steinmeh
und viele andere Landleute, auch Weiber und Kinder.

Kuodi.

Seht ihr die Feu'signale auf den Bergen?

Steinmeh.

Hört ihr die Glocken drüben überm Wald?

Kuodi.

Die Feinde sind verjagt.

Steinmeh.

Die Burgen sind erobert.

1. In viele Berge hinein, une vue s'étendant sur de nombreuses montagnes; ou plutôt s'ouvrant jusque dans les renforcements, les profondeurs des montagnes.

Ruodi.

Und wir im Lande Uri dulden noch
Auf unserm Boden das Tyrannenschloß?
Sind wir die Letzten, die sich frei erklären?

Steinmeh.

Das Joch soll stehen, das uns zwingen wollte?
Auf, reißt es nieder!

Alle.

Nieder! Nieder! Nieder!

Ruodi.

Wo ist der Stier von Uri¹?

Stier von Uri.

Hier. Was soll ich²?

Ruodi.

Steigt auf die Hochwacht³, blaß in Euer Horn,
Daß es weitschmetternd in die Berge schalle,
Und, jedes Echo in den Felsenklüften
Aufweckend, schnell die Männer des Gebirgs
Zusammenrufe!

(Stier von Uri geht ab. Walther Fürst kommt.)

Walther Fürst.

Haltet⁴, Freunde! Haltet!

1. Der Stier von Uri, *le taureau d'Uri*, l'homme qui sonne de la trompe. Voy. p. 3, note 4.

2. *Me voici, que dois-je faire?*

3. Die Hochwacht. Ce mot que nous avons déjà vu dans le sens de fanal (voy. p. 103, note 2 et 104, note 4), désigne aussi, dans certains pays de montagnes, la garde placée sur une hauteur, ou, comme ici, la hauteur même, où l'on monte la garde, par exemple, une montagne, une tour, un clocher.

4. Haltet, arrêtez. Il nous manque encore des renseignements sur ce qui est arrivé...

Noch fehlt uns Kunde, was in Unterwalden
Und Schwyz geschehen. Laßt uns Boten erst
Erwarten!

Ruodi.

Was erwarten? Der Tyrann
Ist todt, der Tag der Freiheit ist erschienen.

Steinmeh.

Ist's nicht genug an diesen flammennden Boten¹,
Die rings herum auf allen Bergen leuchten?

Ruodi.

Kommt alle, kommt, legt Hand an, Männer und Weiber!
Brecht das Gerüste! Sprengt die Bogen! Reißt
Die Mauern ein! Kein Stein bleib' auf dem andern!

Steinmeh.

Gesellen, kommt! Wir haben's aufgebaut;
Wir wissen's zu zerstören.

Alle.

Kommt, reißt nieder!

(Sie stürzen sich von allen Seiten auf den Bau.)

Walther Fürst.

Es ist im Lauf. Ich kann sie nicht mehr halten.

Melchthal und Baumgarten kommen.

Melchthal.

Was? Steht die Burg noch, und Schloß Sarnen liegt
In Asche, und der Roßberg ist gebrochen?

1. Diesen flammennden Boten, *de ces messagers enflammés*. Muller, liv. II, ch. 1 : « D'Alpe en Alpe brillèrent les signaux convenus. Le Twinghof fut envahi par les hommes d'Uri... » Comparez Eschyle, Agam., v. 273 :

ἰσχυρὸς δὲ φρυκτὸν δεῦρ' ἀπ' ἀγγάρου πυρὸς
ἔπεμπε.

Walther Fürst.

Seid Ihr es, Melchthal? Bringt Ihr uns die Freiheit?
Sagt, sind die Lande alle rein vom Feind?

Melchthal (umarmt ihn).

Rein ist der Boden. Freut Euch, alter Vater!
In diesem Augenblicke, da wir reden,
Ist kein Tyrann mehr in der Schweizer Land¹.

Walther Fürst.

O spricht, wie wurdet Ihr der Burgen mächtig?

Melchthal.

Der Rudenz war es, der das Sarner-Schloß
Mit mannlich² kühner That gewann.
Den Roßberg hatt' ich Nachts zuvor erstiegen.
— Doch höret, was geschah. Als wir das Schloß
Vom Feind geleert, nun freudig angezündet,
Die Flamme prasselnd schon zum Himmel schlug,
Da stürzt der Diethelm, Geflers Bub³, hervor,
Und ruft, daß die Brunederinn⁴ verbrenne.

1. In der Schweizer Land, *dans le pays des Suisses*. C'est aux habitants des trois anciens cantons que se rapporte ici le nom de *Schweizer*, *Suisses*, orthographe qui, plus tard, fut étendue aux habitants de tout le pays compris aujourd'hui sous le nom de *Suisse*, *Schweiz*, tandis que la forme primitive de *Schwyz* (*Suitz*, *Switz*, *Swytz*, *Schwytz*, en latin *Suitia*, *Suicia*) sert encore aujourd'hui à désigner le canton de Schwytz proprement dit. Un des trois chefs de l'expédition dont il est fait mention plus haut, p. 89, s'appelait *Suiter*, et il donna son nom au pays dans lequel il vint s'établir. Voy. p. 86 !

Des Schwertes Ehre werde Schwyz zu Theil;
Denn seines Stammes rühmen wir uns Alle.

2. Mannlich, dans le dialecte suisse, pour männlich.
3. Bube, varlet, écuyer, naïf, puer.
4. Die Brunederin, Berthe de Bruneck. Voy. p. 28, note 5.

Walther Fürst.

Gerechter Gott!

(Man hört die Balken des Gerüsts stürzen.)

Melchthal.

Sie war es selbst, war heimlich
Hier eingeschlossen auf des Bogts Geheiß.
Rasend erhob sich Rudenz — denn wir hörten
- Die Balken schon, die festen Pfosten stürzen,
Und aus dem Rauch hervor den Zammerruf
Der Unglückseligen.

Walther Fürst.

Sie ist gerettet?

Melchthal.

Da galt¹ Geschwindsein und Entschlossenheit!
— Wär' er nur unser Edelmann gewesen²,
Wir hätten unser Leben wohl geliebt;
Doch er war unser Eidgenos, und Bertha
Ehrte das Volk — So setzten wir getrost
Das Leben dran, und stürzten in das Feuer.

Walther Fürst.

- Sie ist gerettet?

Melchthal.

Sie ist's. Rudenz und ich,
Wir trugen sie selbänder³ aus den Flammen,

1. Il fallait là de la promptitude et de la résolution.

2. S'il n'avait été que notre gentilhomme, nous aurions bien trop aimé notre vie pour la risquer.

3. Selbänder, à nous deux. Litt. : étant moi-même l'autre, le second. Selbweiten a le même sens. Selbritten, Selbvierten, etc., à nous trois, à nous quatre, etc. Comparez le grec αὐτὸς δεύτερος, αὐτὸς τρίτος, αὐτὸς τέταρτος, etc.; et les correspondants, dans le vieux français, soi troisième, soi quart, etc.

Und hinter uns fiel krachend das Gebälk.
 — Und jetzt, als sie gerettet sich erkannte,
 Die Augen aufschlug zu dem Himmelslicht,
 Jetzt stürzte mir der Freiherr an das Herz,
 Und schweigend ward ein Bündniß jetzt beschworen,
 Das, fest gehärtet in des Feuers Blut,
 Bestehen wird in allen Schicksalsproben —

Walther Fürst

Wo ist der Landenberg?

Melchthal.

Ueber den Brünig¹.

Nicht lag's an mir, daß er das Licht der Augen
 Davon trug², der den Vater mir geblendet.
 Nach³ jagt' ich ihm, erreicht' ihn auf der Flucht,
 Und riß ihn zu den Füßen meines Vaters.
 Geschwungen über ihn war schon das Schwert;
 Von der Barmherzigkeit des blinden Greises
 Erhielt er stehend das Geschenk des Lebens.
 Ursehe⁴ schwur er, nie zurück zu kehren;

1. Ueber den Brünig, *par delà le Brunig*. D'après cela, Landenberg aurait fui dans la direction du midi, vers la frontière du canton de Berne. Ceci l'aurait obligé à faire un grand détour pour arriver jusqu'à l'Empereur, chez qui le bailli devait aller chercher protection. Tschudi et Muller disent que Landenberg s'était enfilé vers Lucerne par Alpnach.

2. Daß er... davon trug, litt. : qu'il emportât (sains et saufs) ses yeux. Le même usage se voit dans *πέραςθαί*, et dans *aufferre*. Ténence : *id inultum nunquam auferet*.

3. Nach jagt' ich ihm, expression plus énergique que : ich jagt' ihm nach. De même en grec on dirait : *μετά δ' ἐγὼ ἐδίωκον*.

4. Ursehe, *promesse par serment de ne pas se venger, ou de ne pas revenir*. C'est le serment qu'on faisait prêter aux bannis ou à certains prisonniers rendus à la liberté. Landenberg ne tint pas sa promesse. Il suivit le duc Léopold dans son expédition contre les trois cantons, et périt à la bataille de Morgarten.

Er wird sie halten; unsern Arm hat er
Gefühlt.

Walther Fürst.

Wohl Euch, daß ihr den reinen Sieg
Mit Blute nicht geschändet!

Kinder

(eilen mit Trümmern des Gerüsts über die Scene).

Freiheit! Freiheit!

(Das Horn von Uri wird mit Macht geblasen.)

Walther Fürst.

Seht, welch ein Fest! Des Tages werden sich
Die Kinder spät als Greise noch erinnern.

(Mädchen bringen den Hut auf einer Stange getragen; die ganze Scene
füllt sich mit Volk an.)

Kuodi.

Hier ist der Hut, dem wir uns beugen mußten.

Baumgarten.

Gebt uns Bescheid, was damit werden soll.

Walther Fürst.

Gott! Unter diesem Hute stand mein Enkel!

Mehrere Stimmen.

Zerstört das Denkmal der Tyrannenmacht!
Inß Feuer mit ihm!

Walther Fürst.

Nein, laßt ihn aufbewahren!

Der Tyrannei muß' er zum Werkzeug dienen;
Er soll der Freiheit ewig Zeichen¹ sein!

1. Zeichen sein. Nonius: *Moris erat servis, simul atque manu*

Die Landleute, Männer, Weiber und Kinder stehen und sitzen auf den Bal-
ken des zerbrochenen Gerüstes malerisch gruppiert in einem großen Halb-
kreis umher.)

Melchthal.

So stehen wir nun fröhlich auf den Trümmern
Der Tyrannei, und herrlich ist's erfüllt,
Was wir im Rüttel schwuren, Eidgenossen!

Walther Fürst.

Das Werk ist angefangen, nicht vollendet.
Jetzt ist uns Muth und feste Eintracht noth;
Denn seid gewiß, nicht säumen wird der König,
Den Tod zu rächen seines Vogts, und den
Vertriebnen mit Gewalt zurück zu führen.

Melchthal.

Er zieh' heran mit seiner Heeresmacht!
Ist' aus dem Innern doch der Feind verjagt;
Dem Feind von außen wollen wir begegnen.

Ruodi.

Nur wen'ge Pässe öffnen ihm das Land;
Die wollen wir mit unsern Leibern decken.

Baumgarten.

Wir sind vereinigt durch ein ewig Band,
Und seine Heere sollen uns nicht schrecken!

missi essent, demere capillos et capiti calvo pileum imponere, ut eo quasi symbolo tempestatem servitutis viderentur effugisse, ut naufragio liberati solent. De cet usage viennent les locutions : ad pileum aliquem vocare (Tite-Live), affranchir quelqu'un; et : pileum redimere, racheter sa liberté.

1. Ist doch... verjagt... maintenant que l'ennemi... est enfin chassé, nous saurons bien nous défendre..... Voy. p. 197, note 1.

Rösselmann und Stauffacher kommen.

Rösselmann (im Eintreten).

Das sind des Himmels furchtbare Gerichte.

Landleute.

Was gibt's?

Rösselmann.

In welchen Zeiten leben wir!

Walther Fürst.

Sagt an, was ist es? Ha, seid Ihr's, Herr Werner?
Was bringt Ihr uns?

Landleute.

Was gibt's?

Rösselmann.

Hört und erstaunt!

Stauffacher.

Von einer großen Furcht sind wir befreit —

Rösselmann.

Der Kaiser ist ermordet.

Walther Fürst.

Gnäd'ger Gott!

(Landleute machen einen Aufstand¹ und umdrängen den Stauffacher.)

Alle.

Ermordet! Was? Der Kaiser! Hört! Der Kaiser!

1. Machen einen Aufstand, *se lèvent tous à la fois*. Aufstand, proprement *action de se lever*, surtout *de se lever plusieurs à la fois*, se dit surtout en parlant d'un *soulèvement hostile*.

Melchthal.

Nicht möglich! Woher kam Euch diese Kunde?

Stauffacher.

Es ist gewiß. Bei Brugg¹ fiel König Albrecht
Durch Mörders Hand — ein glaubenswerther Mann,
Johannes Müller², bracht' es von Schaffhausen.

Walther Fürst.

Wer wagte solche grauenvolle That?

Stauffacher.

Sie wird noch grauenvoller durch den Thäter.
Es war sein Neffe, seines Bruders Kind,
Herzog Johann von Schwaben, der's vollbrachte.

Melchthal.

Was trieb ihn zu der That des Vaternmords?

Stauffacher.

Der Kaiser hielt das väterliche³ Erbe
Dem ungeduldig Mahnenden zurück;
Es hieß⁴, er denk' ihn ganz darum zu fürzen,

1. Brud (dans l'idiome suisse, Brugg), petite ville de l'Argovie, non loin du confluent de l'Aar, de la Reuss et de la Limmat.

2. Johannes Müller, etc. En écrivant ces vers, Schiller a voulu rendre hommage au célèbre historien de la Suisse, Jean de Muller, natif de Schaffhouse, chef-lieu du canton du même nom.

3. Das väterliche Erbe. Plus haut, p. 98, Schiller avait dit :

Der Herzog steht ihn um sein Mütterliches

Tschudi : ... daß der König (le roi Albert) ... Im (au duc Jean) von seinen väterlichen und mütterlichen Erblanden noch nie ügüt (Etwas) geben zu verwalten... Le duc avait donc à réclamer des biens qui lui revenaient de la part de son père et de sa mère. Voy. Muller, i. II, ch. 1.

4. On disait qu'il songeait à l'en frustrer entièrement. Fürzen, pour verkürzen. Nous avons déjà vu plusieurs exemples de verbes simples mis à la place des composés correspondants.

Mit einem Bischofsbuh ihn abzufinden¹.
 Wie dem auch sei² — der Jüngling öffnete
 Der Waffenfreunde bbsen Rath sein Ohr,
 Und mit den edeln Herrn von Eschenbach³,
 Von Tägerfelden, von der Wart und Palm
 Beschloß er, da er Recht nicht konnte finden,
 Sich Rath⁴ zu holen mit der eignen Hand.

Walther Fürst.

D spricht; wie ward das Gräßliche vollendet?

Stauffacher.

Der König ritt herab vom Stein⁵ zu Baden,
 Gen Rheinfeld, wo die Hofstatt⁶ war, zu zieh'n,
 Mit ihm die Fürsten, Hans⁷ und Leopold,
 Und ein Gefolge hochgeborner Herren.

1. Abfinden signifie faire renoncer quelqu'un, au moyen d'un dédommagement, aux prétentions qu'il peut avoir à telle ou telle chose; puis, désintéresser quelqu'un, se débarrasser de quelqu'un, au moyen d'une légère concession, d'un léger présent. Le verbe est ici très-significatif, et on peut le considérer comme renfermant ce double sens.

2. Quoi qu'il en soit.

3. Eschenbach. Le seigneur d'Eschenbach, d'une antique noblesse, était un baron puissant, allié à la plus haute noblesse en Argovie, en Thurgovie et en Rhétie. Il avait personnellement à se plaindre du roi. Le baron de Wart était son cousin. Le soin de l'éducation du duc Jean avait été confié au sir de Tägerfeld, de la seigneurie de Bude. Palm ou Balm (signifiant proprement une grotte dans un roc) avait son château dans le comté de Lenzbourg, près de Grossdietwyl.

4. Vom Stein zu Baden. Voy. p. 189, note 2.

5. Die Hofstatt, la cour, comme Hoflager, Pfalz. Acte II, sc. 2 :

Ich war zu Rheinfeld an des Kaisers Pfalz.

On sait qu'au moyen âge les Empereurs d'Allemagne faisaient des tournées dans l'Empire, et établissaient leur siège tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, sans avoir de résidence fixe.

6. Hans, Jean, duc de Souabe. Léopold, le second fils de l'Empereur Albert, celui-là même qui fut vaincu à Morgarten en 1315.

Und als sie kamen an die Reuß, wo man
Auf einer Fährre sich läßt übersehn,
Da drängten sich die Mörder in das Schiff,
Daß sie den Kaiser vom Gefolge trennten.
Drauf als der Fürst durch ein geackert Feld
Hinreitet¹ — eine alte große Stadt²
Soll drunter liegen aus der Heiden Zeit³ —
Die alte Beste Habsburg⁴ im Gesicht,
Wo seines Stammes Hoheit ausgegangen —
Stößt Herzog Hans den Dolch ihm in die Kehle,
Rudolph von Ralm durchrennt ihn mit dem Speer,
Und Eschenbach zerspaltet ihm das Haupt,
Daß er heruntersinkt in seinem Blut,
Gemordet von den Seinen, auf dem Seinen⁵.
Am andern Ufer sahen sie⁶ die That,
Doch durch den Strom geschieden, konnten sie
Nur ein ohnmächtig Wehgeschrei erheben;

1. Hinreitet. *Auprès de Windisch, village situé à un tiers de Neue de Bruck, à l'est.*

2. Alte große Stadt, la ville de *Vindonissa*. C'était, comme l'on sait, la principale des places d'armes élevées par les Romains, pour défendre cette frontière contre les Germains. Ravagée successivement par les Vandales, les Allemands et les Huns, elle fut enfin entièrement détruite vers la fin du vi^e siècle, par Childebert II, roi des Francs.

3. Aus der Heiden Zeit, *du temps des payens, des Romains.*

4. Les ruines du château de Habsbourg, berceau de la famille de ce nom, sont situées sur le Wulpelsberg, à peu de distance de Schinznach, au sud-ouest de Bruck. Ce château avait été bâti en 1020, par Radbot, le premier qui prit le nom de comte de Habsbourg.

5. Auf dem Seinen, *sur son propre domaine*. Acte. V, sc. 2, p. 224 : ich stehe wieder auf dem Meinigen. Tschudi : " In und uff dem Seinen und von den Seinen erschlagen." Il fut assassiné « à l'endroit où est aujourd'hui le maître autel dans l'église de Koenigsfelden. » MÜLLER.

6. Sie, ils, c.-à-d. ceux de ses compagnons qui n'avaient pas encore passé le fleuve. Car les conjurés, sous prétexte qu'il ne fallait pas surcharger le bateau, avaient séparé l'Empereur de sa suite.

Am Wege aber saß ein armes Weib;
In ihrem Schooß verblutete der Kaiser.

Melchthal.

So hat er nur sein frühes Grab gegraben,
Der ' unersättlich alles wollte haben!

Stauffacher.

Ein ungeheurer Schrecken ist im Land umher,
Gesperret sind alle Pässe des Gebirgs;
Jedweber Stand² verwahret seine Gränzen;
Die alte Zürich³ selbst schloß ihre Thore,
Die dreißig Jahr lang offen standen, zu,
Die Mörder fürchtend, und noch mehr — die Rächer.
Denn mit des Bannes Fluch⁴ bewaffnet, kommt
Der Ungarn Königin, die strenge Agnes⁵,
Die nicht die Milde kennet ihres zarten
Geschlechts, des Vaters königliches Blut
Zu rächen an der Mörder ganzen Stamm,
An ihren Knechten, Kindern, Kindeskindern,
Ja, an den Steinen ihrer Schlösser selbst.

1. Der, lui qui, insatiable, voulait tout avoir. C'est encore un emprunt à Tschudi: Also kam der König von syms großen Opt (Geiz) und Kargheit wegen umb sin Leben.

2. Jedweber (pour jeder, jeglicher) Stand, chaque ville, chaque canton. Le mot Stand désigne quelquefois, comme l'explique Campe, "eine Stadt, welche auf die Landtage Abgeordnete sendet." Muller: "Chaque fort, chaque défilé fut muni et gardé."

3. Die alte Zürich, féminin poétique, comme plus haut, p. 115, die edle Bern, die rege Zürich. Tschudi: "Der von Zürich Thor waren 30 Jahr offen gestanden, daß sie weber Tags noch Nachts nie beschloßen wurdint..., jet aber ließen si die beschließend..."

4. Mit des Bannes Fluch. Le roi Henri, à la diète de Spire, «lança sur tous ceux qui avaient conspiré contre Albert le ban de l'Empire; par là ils furent déclarés dignes de mort, séparés de la société de leurs amis, et livrés à la merci de leurs ennemis.» MULLER.

5. Die strenge Agnes. Agnès, fille de l'Empereur Albert et veuve d'André, roi de Hongrie. Elle était alors âgée de 28 ans.

Geschworen hat sie, ganze Zeugungen¹
Hinabzusenden in des Vaters Grab,
In Blut sich wie in Maienthan² zu baden.

Melchthal.

Weiß man, wo sich die Mörder hingeflüchtet?

Stauffacher.

Sie flohen alsbald nach vollbrachter That
Auf fünf verschiednen Straßen aus einander,
Und trennten sich, um nie sich mehr zu seh'n —
Herzog Johann soll irren im Gebirge.

Walther Fürst.

So trägt die Unthat ihnen keine Frucht!
Rache trägt keine Frucht! Sich selbst ist sie
Die fürchterliche Nahrung³, ihr Genuß
Ist Mord, und ihre Sättigung das Grausen.

Stauffacher.

Den Mördern bringt die Unthat nicht Gewinn;
Wir aber brechen⁴ mit der reinen Hand

1. Ganze Zeugungen, *des générations entières*. Plus de mille innocents périrent par la main du bourreau. « Elle sévit plus qu'inhumainement, et autrement qu'il ne convenait à une femme. » TSCHUDI.

2. Wie im Maienthan. On rapporte que la reine Agnès et son frère, le duc Léopold, après la prise de Farwangen, principal château du seigneur de Balm, firent décapiter, sous leurs yeux, soixante-trois gentilshommes et autres gens de guerre, et qu'Agnès s'écrta, en voyant couler leur sang : « Maintenant je me baigne dans la rosée de mal. » Après avoir exercé toutes ces vengeances, la reine Agnès et sa mère, Elisabeth, firent bâtir sur le lieu même où Albert avait été tué, un couvent de femmes de l'ordre de Sainte-Claire, appelé le couvent de Königsfelden.

3. La vengeance (le sentiment de la vengeance) se nourrit par elle-même; elle se repait du meurtre; elle est assouvie par l'horreur qu'elle inspire.

4. Wir brechen, nous cueillons.

Des blut'gen Krebels segenvolle Frucht.
Denn einer großen Furcht sind wir entledigt:
Gefallen ist der Freiheit größter Feind,
Und, wie verlautet, wird das Scepter geh'n
Aus Habsburgs Haus zu einem andern Stamm;
Das Reich will seine Wahlfreiheit behaupten.

Walther Fürst und mehrere.

Bernahmt Ihr was?

Stauffer.

Der Graf von Luxemburg¹
Ist von den mehrsten Stimmen schon bezeichnet.

Walther Fürst.

Wohl uns, daß wir beim Reiche treu gehalten;
Jetzt ist zu hoffen auf Gerechtigkeit!

Stauffer.

Dem neuen Herrn thun tapfre Freunde noth;
Er wird uns schirmen gegen Oestreichs Rache.

(Die Landleute umarmen einander.)

Sigrift mit einem Reichsboten.

Sigrift.

Hier sind des Landes würd'ge Oberhäupter.

Rösselmann und mehrere.

Sigrift, was gibt's?

Sigrift.

Ein Reichsbot' bringt dieß Schreiben.

1. Henri, comte de Luxembourg, fut élu Empereur sous le nom de Henri VII, le 28 novembre 1308. à l'unanimité des voix. Il confirma, l'année suivante, les privilèges que les cantons avaient obtenus de Frédéric II et d'Adolphe, et leur accorda même de nouvelles faveurs.

Alle (zu Walther Fürst).

Erbrecht und Ieset!

Walther Fürst (liest).

„Den bescheidenen Männern
Von Uri, Schwyz und Unterwalden bietet
Die Königin Elisabeth¹ Gnad' und alles Gute.“

Viele Stimmen.

Was will die Königin? Ihr Reich ist aus.

Walther Fürst (liest).

„In ihrem großen Schmerz und Wittwenleid,
Worein der blut'ge Hinscheid² ihres Herrn
Die Königin versetzt, gedenkt sie noch
Der alten Treu' und Lieb' der Schwyzgerlande.“

Melchthal.

In ihrem Glück hat sie das nie gethan.

Rösselmann.

Still! Lasset hören!

Walther Fürst (liest).

„Und sie versieht sich³ zu dem treuen Volk,
Daß es gerechten Abscheu werde tragen
Vor den verfluchten Thätern dieser That;
Darum erwartet sie von den drei Länden,

1. *La reine Elisabeth, salut et prospérité!* Elisabeth, veuve de l'Empereur Albert, était fille de Meinhard, duc de Carinthie. Elle mourut en 1313.

2. Der Hinscheid se dit, dans la Haute-Allemagne, pour das Hinscheiden, le décès, le trépas.

3. Sich zu einem versehen, attendre de quelqu'un, espérer de quelqu'un. — Abscheu tragen, éprouver de l'horreur.

Daß sie den Mördern nimmer Vorschub thun,
Vielmehr getreulich dazu helfen werden,
Sie auszuliefern in des Rächers Hand,
Der Lieb' gedenkend und der alten Gunst,
Die sie von Rudolpfs Fürstenhaus empfangen. "

(Zeichen des Unwillens unter den Randleuten.)

Viele Stimmen.

Der Lieb' und Gunst!

Stauffacher.

Wir haben Gunst empfangen von dem Vater;
Doch wissen rühmen wir uns von dem Sohn?
Hat er den Brief der Freiheit uns bestätigt,
Wie vor ihm alle Kaiser doch gethan?
Hat er gerichtet nach gerechtem Spruch
Und der bedrängten Unschuld Schutz verlieh'n?
Hat er auch nur die Boten wollen hören,
Die wir in unsrer Angst zu ihm gesendet?
Nicht Eins von diesem Allen hat der König
An uns gethan, und hätten wir nicht selbst
Uns Recht verschafft mit eigener muth'ger Hand,
Ihn rührte unsre Noth nicht an — Ihn Dank?
Nicht Dank hat er gesät in diesen Thälern.
Er stand auf einem hohen Platz, er konnte
Ein Vater seiner Völker sein; doch ihm
Gefiel es, nur zu sorgen für die Seinen:
Die er gemehrt hat; mdgen um ihn weinen!¹

Malther Fürst.

Wir wollen nicht frohlocken seines Falles,

1. Quel bienfait pouvons-nous citer du fils?

2. Que ceux qu'il a grandis, enrichis, pleurent sa mort.

Nicht des empfangnen Bösen jezt gedenken,
 Fern sei's von uns! Doch, daß wir rächen sollten
 Des Königs Tod, der nie uns Gutes that',
 Und die verfolgen, die uns nie betrübten,
 Das ziemt uns nicht und will uns nicht gebühren.
 Die Liebe will ein freies Opfer sein;
 Der Tod entbindet von erzwungnen Pflichten;
 — Ihm haben wir nichts weiter zu entrichten.

Melchthal.

Und weint die Königin in ihrer Kammer,
 Und klagt ihr wilder Schmerz den Himmel an,
 So seht ihr hier ein angstbefreites Volk
 Zu eben diesem Himmel dankend stehen —
 Wer Thränen ernten will, muß Liebe säen.

(Reichsbote geht ab.)

Stauffacher (zu dem Volk).

Wo ist der Zell? Soll er allein uns fehlen,
 Der unsrer Freiheit Stifter ist? Das Größte
 Hat er gethan, das Härteste erduldet.
 Kommt alle, kommt, nach seinem Haus zu wallen!
 Und rufet Heil dem Retter von uns allen!

(Alle gehen ab.)

1. Jean de Muller (liv. II, ch. 1) rapporte en ces termes la réponse des Waldstetten à l'envoyé autrichien : " Den König, welcher uns nie Gutes erwiesen, wollen wir nicht rächen an denen, die uns nie Leid gethan; wir wollen keinen Theil nehmen an ihrer That; wir halten Friede mit allen die uns ruhig lassen. "

2. Kommt zu wallen, venez, partez tous pour aller; c.-à-d. allons, partons tous. Comparez les locutions homériques : ἔβη λέων, ἔβη θεῖον, ἔβη δολέον. Wallen, proprement avancer par un mouvement onduleux, signifie dans un sens restreint aller en pèlerinage. C'est de wallen que vient le verbe français aller, dont le présent et le futur sont empruntés, l'un à vadere, l'autre à ire.

Zweite Scene.

Tells Hausflur¹.

Ein Feuer brennt auf dem Herd. Die offenstehende Thür zeigt ins Freie².

Hedwig, Walther und Wilhelm.

Hedwig.

Heut' kommt der Vater. Kinder, liebe Kinder!
Er lebt, ist frei, und wir sind frei und Alles³!
Und euer Vater ist's, der's Land gerettet.

Walther.

Und ich bin auch dabei gewesen, Mutter!
Mich muß man auch mit nennen. Vaters Pfeil
Ging mir am Leben hart vorbei⁴, und ich
Hab' nicht gezittert.

Hedwig (umarmt ihn).

Ja, du bist mir wieder
Gegeben! Zweimal hab' ich dich geboren!

1. Hausflur, *pièce d'entrée, vestibule*, est, le plus souvent, du genre féminin, bien que Flur, lorsqu'il a le sens du composé Hausflur, soit ordinairement du genre masculin, afin de le distinguer de die Flur, la campagne. La même anomalie de genre se voit dans: der Mittwoch (de die Woche), die Großmuth (de der Muth), et dans quelques autres substantifs composés.

2. Zeigt ins Freie, *montre, laisse voir la campagne, donne sur la campagne.*

3. Und Alles, *et tout, tout le monde est libre.*

4. Litt. : m'a passé bien près de la vie. En grec on dirait :

Πατὴρ γὰρ ἔγγυς μοι βίου παρέπτατο
βέλος.

Zweimal litt ich den Mutterschmerz um dich!¹
Es ist vorbei—Ich hab' euch beide, beide!
Und heute kommt der liebe Vater wieder!

(Ein Mönch erscheint an der Hausthür.)

Wilhelm.

Sieh', Mutter, sieh'—dort steht ein frommer Bruder;
Gewiß wird er um eine Gabe fleh'n.

Hedwig.

Führ' ihn herein, damit wir ihn erquicken;
Er sühl's daß er ins Freudenhaus gekommen.

(Geht hinein und kommt bald mit einem Becher wieder.)

Wilhelm (zum Mönch).

Kommt, guter Mann! Die Mutter will Euch laben.

Walther.

Kommt, ruht Euch aus und geht gestärkt von bannen!

Mönch

(sich umherblickend, mit verstörten Zügen).

Wo bin ich? Saget an, in welchem Lande?

Walther.

Seid Ihr verirret, daß Ihr das nicht wißt?
Ihr seid zu Bürglen, Herr, im Lande Uri,
Wo man hineingeht in das Schächenthal².

1. Zweimal litt ich den Mutterschmerz. Euripide, *Iphigénie en Aulide*, v. 1234:

Ἦ πρὶν ὠδίνουσ' ἐμὲ
Νῦν δευτέραν ὠδῖνα τήνδε λαμβάνει.

2. In das Schächenthal, dans la vallée du Schächen. Voy. p. 113, note 4.

Mönch (zur Hedwig, welche zurückkommt).

Seid Ihr allein? Ist Euer Herr zu Hause?

Hedwig.

Ich erwart' ihn eben—doch was ist Euch¹, Mann?

Ihr seht nicht aus, als ob Ihr Gutes brächtet.

—Wer Ihr auch seid, Ihr seid bedürftig, nehmt!

(Reicht ihm den Becher.)

Mönch.

Wie auch mein lechzend Herz nach Labung schmachtet,
Nichts rühr' ich an, bis Ihr mir zugesagt—

Hedwig.

Berührt mein Kleid nicht, tretet mir nicht nah',
Bleibt ferne steh'n, wenn ich Euch hören soll.

Mönch.

Bei diesem Feuer, das hier gastlich lobert,
Bei Eurer Kinder theurem Haupt, das ich
Umfasse—

(Ergreift den Knaben.)

Hedwig.

Mann, was sinnet Ihr? Zurück
Von meinen Kindern!—Ihr seid kein Mönch! Ihr seid
Es nicht! Der Friede wohnt in diesem Kleide;
In Euren Zügen wohnt der Friede nicht.

Mönch.

Ich bin der unglücklichste der Menschen.

1. Doch was ist Euch?... *Mais qu'avez-vous? Vous n'avez pas l'air comme si vous apportiez (d'apporter) quelque chose de bon.*

2. *Quelque besoin qu'éprouve mon cœur altéré de se resaisir...*

Hedwig.

Das Unglück spricht gewaltig zu dem Herzen;
Doch Euer Blick schnürt mir das Innre zu.

Walther (außspringend).

Mutter, der Vater!

(Eilt hinaus.)

Hedwig.

O mein Gott!

(Will nach, zittert und hält sich an.)

Wilhelm (eilt nach).

Der Vater!

Walther (draußen).

Da bist du wieder!

Wilhelm (draußen).

Vater, lieber Vater!

Tell (draußen).

Da bin ich wieder — Wo ist eure Mutter?

(Treten herein.)

Walther.

Da steht sie an der Thür und kann nicht weiter¹,
So zittert sie vor Schrecken und vor Freude.

Tell.

O Hedwig! Hedwig! Mutter meiner Kinder!
Gott hat geholfen — Uns trennt kein Tyrann mehr.

Hedwig (an seinem Halse).

O Tell! Tell! welche Angst litt ich um dich!

(Mönch wird aufmerksam.)

1. Und kann nicht weiter... *et ne peut pas aller plus loin, tant elle tremble.*

Tell.

Vergiß sie jetzt und lebe nur der Freude!
Da bin ich wieder! Das ist meine Hütte!
Ich stehe wieder auf dem Meinigen¹!

Wilhelm.

Wo aber hast du deine Armbrust, Vater?
Ich seh' sie nicht.

Tell.

Du wirst sie nie mehr seh'n.
An heil'ger Stätte ist sie aufbewahrt;
Sie wird hinfort zu keiner Jagd mehr dienen.

Hedwig.

O Tell! Tell!

(Tritt zurück, läßt seine Hand los.)

Tell.

Was erschreckt dich, liebes Weib?

Hedwig.

Wie — wie kommst du mir wieder? — Diese Hand
— Darf ich sie fassen? — Diese Hand — O Gott!

Tell (herzlich und muthig).

Hat euch vertheidigt und das Land gerettet;
Ich darf sie frei hinauf zum Himmel heben.

(Monch macht eine rasche Bewegung, er erblickt ihn.)

Wer ist der Bruder hier?

Hedwig.

Ach, ich vergaß ihn!
Sprich du mit ihm, mir graut in seiner Nähe.

1. Auf dem Meinigen. Voy. p. 213, note 5.

Mönch (tritt näher).

Seid Ihr der Tell, durch den der Landvogt fiel?

Tell.

Der bin ich, ich verberg' es keinem Menschen.

Mönch.

Ihr seid der Tell! Ach, es ist Gottes Hand,
Die unter Euer Dach mich hat geführt.

Tell (mißt ihn mit den Augen).

Ihr seid kein Mönch! Wer seid Ihr?

Mönch.

Ihr erschlugt

Den Landvogt, Der Euch Böses that — Auch ich
Hab' einen Feind erschlagen, der mir Recht
Versagte — Er war Euer Feind, wie meiner —
Ich hab' das Land von ihm befreit

Tell (zurückfahrend).

Ihr seid —

Entsetzen! — Kinder! Kinder, geht hinein!
Geh', liebes Weib! Geh'! Geh'! — Unglücklicher,
Ihr wäret —

Hedwig.

Gott, wer ist es?

Tell.

Frage nicht!

Fort! fort! Die Kinder dürfen es nicht hören.
Geh' aus dem Hause — weit hinweg! — Du darfst
Nicht unter einem Dach mit diesem wohnen.

Hedwig.

Beh' mir, was ist das? Kommt?

(Geht mit den Kindern.)

Tell (zu dem Mönch).

Ihr seid der Herzog

Von Oesterreich—Ihr seid's! Ihr habt den Kaiser
Erschlagen, euern Ohm¹ und Herrn.

Johannes Parricida.

Er war

Der Räuber meines Erbes.

Tell.

Euern Ohm

Erschlagen, Euern Kaiser! Und Euch trägt
Die Erde noch! Euch leuchtet noch die Sonne!

Parricida.

Tell, hört mich, eh' Ihr.—

Tell.

Von dem Blute triefend

Des Vaternordes und des Kaisermordes,
Wagst du zu treten in mein reines Haus?
Du wagst's, dein Antlitz einem guten Menschen
Zu zeigen und das Gastrecht zu begehren?

Parricida.

Bei Euch hofft' ich Barmherzigkeit zu finden;
Auch Ihr nahmt Rach' an Eurem Feind.

Tell.

Unglücklicher!

1. Ohm, forme abrégée pour Oheim. « Le duc Jean était passé en Italie sous l'habit de moine. » Muller, liv. II, ch. I.

Darfst du der Ehrsucht blut'ge Schuld vermengen
Mit der gerechten Nothwehr eines Vaters?
Hast du der Kinder liebes Haupt vertheidigt?
Des Herdes Heiligthum beschützt? Das Schrecklichste,
Das Letzte¹ von den Deinen abgewehrt?
— Zum Himmel heb' ich meine reinen Hände,
Verfluche dich und deine That. — Gerächt
Hab' ich die heilige Natur, die du
Geschändet — Nichts theil' ich mit dir — Gemordet
Hast du, ich hab' mein Theuerstes vertheidigt.

Parricida.

Ihr stoßt mich von Euch, trostlos, in Verzweiflung?

Teil.

Mich faßt ein Grausen, da ich mit dir rede.
Fort! Wandle deine fürchterliche Straße!
Lass' rein die Hütte, wo die Unschuld wohnt!

Parricida (wendet sich zu gehen).

So kann ich, und so will ich nicht mehr leben!

Teil.

Und doch erbarmt mich deiner — Gott des Himmels!
So jung², von solchem adeligen Stamm,
Der Enkel Rudolphs, meines Herrn und Kaisers,
Als Mörder flüchtig hier an meiner Schwelle,
Des armen Mannes³, stehend und verzweifeln —
(Verhüllt sich das Gesicht.)

1. Das Letzte, *la dernière extrémité, la mort, la ruine.*

2. So jung. Il était né en 1289, et avait par conséquent dix-neuf ans lorsqu'il tua son oncle Albert.

3. An meiner Schwelle, des armen Mannes. Ce génitif s'accorde avec le génitif qui est implicitement contenu dans l'adjectif possessif, *sur le seuil de moi, d'un pauvre homme.* Homère: *Δαῖρ' αὐτ' ἐπὶ δὲ λαῶν κυνώπιος.* Cicéron: *Meas praesentis preces.*

Barricida.

O, wenn Ihr weinen könnt, laßt mein Geschick
 Euch jammern¹; es ist fürchterlich — Ich bin
 Ein Fürst — ich war's — ich konnte glücklich werden,
 Wenn ich der Wünsche Ungeduld bezwang².
 Der Neid zernagte mir das Herz — Ich sah
 Die Jugend meines Vetter's³ Leopold
 Gefrönt mit Ehre und mit Land belohnt⁴,
 Und mich, der gleiches Alters mit ihm⁵ war,
 In sklavischer Unmündigkeit gehalten —

Tell.

Unglücklicher, wohl kannte dich dein Ohm,
 Da er dir Land und Leute⁶ weigerte!
 Du selbst mit rascher, wilder Wahnsinnsthat
 Rechtfertigst furchtbar seinen weisen Schluß.
 — Wo sind die blut'gen Helfer deines Mords?

Barricida.

Wohin die Rachegeister sie geführt;
 Ich sah sie seit der Unglücksthat nicht wieder.

Tell.

Weißt du, daß dich die Aht verfolgt, daß du

1. Laßt... jammern, *que mon sort vous touche!*

2. Bezwang, pour bezwungen hätte. Voy. p. 149, note 4.

3. Die Jugend meines Vetter's... « Jaloux de voir les honneurs et des biens dont était comblé le duc Léopold, (second) fils du roi, jeune homme de son âge... Jean demanda plusieurs fois, mais inutilement, les provinces qu'avait particulièrement gouvernées son père... » MULLER.

4. Mit Land belohnt, *riche en possessions, en apanages*. Belohnt, qui signifie proprement récompensé, a ici à peu après la même valeur que le latin *donatus, ornatus, auctus*. RÉGNIER.

5. Gleiches Alters mit ihm, *ὁμηλικὲς αὐτῷ, ipsi coævus*.

6. Leute, *des gens, des vassaux*.

Dem Freund verboten und dem Feind erlaubt¹?

Parricida.

Darum vermeid' ich alle offne Straßen;
An keine Hütte wag' ich anzupochen—
Der Wüste kehr' ich meine Schritte zu;
Mein eignes Schreckniß, irr' ich durch die Berge,
Und fahre schauernd vor mir selbst zurück,
Zeigt mir ein Bach mein unglücklich Bild.
O, wenn Ihr Mitleid fühlt und Menschlichkeit—
(Fällt vor ihm nieder.)

Tell (abgewendet).

Steht auf! Steht auf!

Parricida.

Nicht, bis Ihr mir die Hand gereicht zur Hülfe.

Tell.

Kann ich Euch helfen? Kann's ein Mensch der Sünde?²
Doch stehet auf—Was Ihr auch Gräßliches
Verübt—Ihr seid ein Mensch—Ich bin es auch—
Vom Tell soll keiner ungetröstet scheiden—
Was ich vermag, das will ich thun.

Parricida.

(aufspringend und seine Hand mit Heftigkeit ergreifend).

O Tell!

Ihr rettet meine Seele von Verzweiflung.

1. Daß du dem Freund verboten... Ces termes sont empruntés à l'acte de proscription même lancé par l'Empereur Henri III contre les meurtriers d'Albert : " die Täter seien, dit Tschudi, ihren Freunden verboten, ihren Feinden erlaubt ; " litt. : *que les auteurs (de ce crime) étaient défendus à leurs amis, et permis à leurs ennemis* ; c.-à-d. qu'il était défendu à leurs amis de les assister et de les recevoir, et permis à leurs ennemis de les tuer.

2. Ein Mensch der Sünde, *un homme du péché*, c.-à-d. un mortel pécheur. Dieu seul peut vous secourir.

Tell.

Last meine Hand los — Ihr müßt fort. Hier könnt
Ihr unentdeckt nicht bleiben, könnt entdeckt
Auf Schutz nicht rechnen — Wo gedenkt Ihr hin?¹
Wo hofft Ihr Ruh' zu finden?

Parricida.

Weiß ich's? Ach!

Tell.

Hört, was mir Gott ins Herz gibt — Ihr müßt fort
Ins Land Italien, nach Sanct Peters Stadt!
Dort werft Ihr Euch dem Pabst zu Füßen, beichtet
Ihm Eure Schuld und löset Eure Seele².

Parricida.

Wird er mich nicht dem Rächer überliefern?

Tell.

Was er Euch thut, das nehmet an von Gott³!

Parricida.

Wie komm' ich in das unbekannte Land?
Ich bin des Wegs nicht kundig, wage nicht
Zu Wanderern die Schritte zu gefallen.

Tell.

Den Weg will ich Euch nennen, merket wohl!
Ihr steigt hinauf, dem Strom der Reuß entgegen⁴,

1. Wo gedenkt Ihr hin? *Où pensez-vous, où voulez-vous aller?*
2. Löset Eure Seele, *rachetez votre âme.* Saint Marc, ch. 8, v. 37:
3. *Quoi qu'il vous fasse, acceptez-le comme venant de Dieu.*
4. Dem Strom der Reuß entgegen, *contre le courant de la Reuss.* — Ici commence une description poétique de l'ancienne route du Saint-Gothard, qui, au moyen âge, comme l'on sait, était le principal passage menant de l'Allemagne en Italie. Partant d'Amsteg,

Die wilde Laufes von dem Berge stürzt—

Barricida (erschrickt).

Seh' ich die Reuß? Sie floß bei meiner That.

Teil.

Am Abgrund geht der Weg, und viele Kreuze
Bezeichnen ihn, errichtet zum Gedächtniß
Der Wanderer, die die Lawine begraben.

Barricida.

Ich fürchte nicht die Schrecken der Natur,
Wenn ich des Herzens wilde Qualen zähme.

Teil.

Vor jedem Kreuze fallet hin und büßet
Mit heißen Reuethränen Eure Schuld—
Und seid Ihr glücklich durch die Schreckensstraße,
Sendet der Berg nicht seine Windeßwehen

on remonte toujours la Reuss, en passant tantôt sur la rive droite, tantôt sur la gauche, selon que les masses de rochers s'avancent plus ou moins près du bord de l'abîme où coule le torrent (Schiller : Am Abgrund geht der Weg...). Après trois heures et demie de marche, on arrive dans la gorge sauvage de *Schöllenen*, longue d'une lieue et demie, et dangereuse par les avalanches qui viennent s'y jeter (Schiller : die Schreckensstraße; et : sendet der Berg nicht seine Windeßwehen); de là on parvient au pont du Diable, appelé die stäubende Brücke, ou, comme dit Schiller, die Brücke welche stäubet, le pont humecté par la pluie fine qu'y lancent les vagues bouillonnantes de la Reuss. A l'extrémité de ce pont se présente le *Teufelsberg*, à travers lequel passe une sombre galerie creusée dans le roc, et longue de deux cents pieds; on nomme ce passage l'*Urner-loch* (le trou d'Uri), Schiller l'appelle das schwarze Felsenthor. En sortant de ce trou, on voit devant soi la riante vallée d'*Urseren* (Schiller : das heitre Thal der Freude) avec le beau village d'*Andermatt*. Enfin, après avoir franchi des déserts de neige et de glace, on arrive au plateau du mont Saint-Gotthard, où se trouve, non loin du célèbre hospice des Capucins sept petits lacs (Schiller : die ewigen Seen), entre autre celui de *Luzendro*, d'où sort la Reuss.

1. Bei meiner That. Voy. p. 213.

2. Seine Windeßwehen, ses avalanches. Windeßwehe ou Windwehe signifie proprement amas de neige accumulé par le vent.

Auf Euch herab von dem beeif'ten Joch¹,
 So kommt Ihr auf die Brücke, welche fläubet².
 Wenn sie nicht einbricht unter Eurer Schuld.
 Wenn Ihr sie glücklich hinter Euch gelassen,
 So reißt ein schwarzes Felsen thor sich auf;
 Kein Tag hat's noch erhellt—da geht Ihr durch,
 Es führt Euch in ein heitres Thal der Freude—
 Doch schnellen Schritts müßt Ihr vorüber eilen;
 Ihr dürft nicht weilen, wo die Ruhe wohnt.

Barricida.

O Rudolph! Rudolph! Königlichcr Ahn!
 So zieht dein Enkel ein auf deines Reiches Boden!

Tell.

So immer steigend kommt Ihr auf die Höhen
 Des Gotthards, wo die ew'gen Seen find,

1. Joch (*jugum*), *chaîne de montagnes, croupe, crête*.

2. Die Brücke, welche fläubet, litt. : *le pont qui est couvert de pousseière, c.-à-d. le pont mouillé par l'eau qui y tombe en pluie fine*. Voy. p. 230, note 4. — La légende du pays rapporte que le diable s'était offert de jeter, en une seule nuit, un pont de pierre sur la Reuss, à la condition que la première âme qui y passerait serait à lui. Les Urnais l'ayant fait traverser d'abord par un chien, Satan eut un tel dépit d'avoir été joué, qu'il jeta à l'une des extrémités du pont un énorme bloc de granit, ne donnant passage que par un petit trou étroit. Arrêtés devant ce nouvel obstacle, les habitants du pays prirent le parti de rattacher aux parois du rocher, au moyen de chaînes, un pont suspendu, qui reçut le nom de *die fläubende Brücke*, pont que Schiller a confondu avec le pont du Diable proprement dit.

3. Reißt sich auf, *s'ouvre tout à coup*. Voy. un emploi analogue du verbe *aufreißen*, p. 143. — Cette galerie a été creusée dans le *Teufelsberg* en 1707, et considérablement élargie en 1828.

4. Des Gotthards. On donne, par excellence, le nom de Saint-Gotthard au bassin élevé qui est entre les villages d'Airolo et d'Andermatt, et qui sépare la race allemande de la race italienne.

Die von des Himmels Strömen selbst sich füllen ¹.
Dort nehmt Ihr Abschied von der deutschen Erde,
Und muntern Laufs führt Euch ein andrer Strom ²
Ins Land Italien hinab, Euch das gelobte ³—

(Man hört den Ruhreihen, von vielen Alphörnern geblasen.)

Ich höre Stimmen. Fort!

Hedwig (eilt herein).

Wo bist du, Tell?

Der Vater ⁴ kommt! Es nah'n in frohem Zug
Die Eidgenossen alle—

Barriada (verhält sich).

Wehe mir!

Ich darf nicht weilen bei den Glücklichen.

Tell.

Geh', liebes Weib! Erfrische diesen Mann!
Belad' ihn reich mit Gaben; denn sein Weg
Ist weit, und keine Herberg' findet er.
Eile! Sie nah'n.

Hedwig.

Wer ist er?

1. Die... selbst sich füllen. " Diese Seen haben ihre Urquellen theils in Bächen, welche von höhern Bergen in sie fließen, theils aber von eigenen reichen in ihrer Tiefe liegenden Abern oder Quellen. Es bleiben diese Seen das ganze Jahr hindurch in gleicher Tiefe. " SCHEUCHZER.

2. Ein anderer Strom, *le Tessin*, dont les sources s'échappent des lacs du Saint-Gotthard. Il descend en Italie par une pente rapide; c'est pourquoi le poëte dit: muntern Laufes, d'une course vive.

3. Euch das gelobte (de geloben), qui est pour vous la terre promise, où vous trouverez le salut.

4. Der Vater, mon père, Walther Furst.

Tell.

Hörſche nicht!

Und wenn er geht, ſo wende deine Augen,
Daß ſie nicht ſehen, welchen Weg er wandelt!

(Parricida geht auf den Tell zu mit einer raſchen Bewegung; dieſer aber bedeutet ihn mit der Hand¹ und geht. Wenn beide zu verſchiednen Seiten abgegangen, verändert ſich der Schauplatz, und man ſieht in der

Leſten Scene

den ganzen Thalgrund vor Tells Wohnung, nebst den Anhöhen, welche ihn einſchließen, mit Landleuten beſetzt, welche ſich zu einem Ganzen gruppiren². Andre kommen über einen hohen Steg, der über den Schützen führt, gezogen. Walther Fürſt mit den beiden Knaben, Melchthal und Stauffacher kommen vorwärts; andre drängen nach: wie Tell heraustritt, empfangen ihn alle mit lautem Frohlocken.)

Alle.

Es lebe Tell! der Schütz' und der Erretter!

(Indem ſich die Vorberſten um den Tell drängen und ihn umarmen, erſcheinen noch Rudenz und Bertſa, jener die Landleute, dieſe die Hedwig umarmend. Die Muſik vom Berge begleitet dieſe ſtumme Scene. Wenn ſie geendigt, tritt Bertſa in die Mitte des Volks.)

Bertſa.

Landleute! Eidgenoffen! Nehmt mich auf
In euern Bund, die erſte Glückliche,
Die Schutz gefunden in der Freiheit Land.
In eure tapfre Hand leg' ich mein Recht.
Wollt ihr als eure Bürgerinn mich ſchützen?

1. Bedeutet ihn mit der Hand, *lui fait signe de la main*.

2. *Qui se groupent de manière à former un tableau*.

Landleute.

Das wollen wir mit Gut und Blut.

Bertha.

Wohlan!

So reich' ich diesem Jüngling meine Rechte,
Die freie Schweizerinn dem freien Mann!

Rudenz.

Und frei erklär' ich alle meine Knechte.

(Indem die Musik von neuem rasch einfällt, fällt der Vorhang.)

